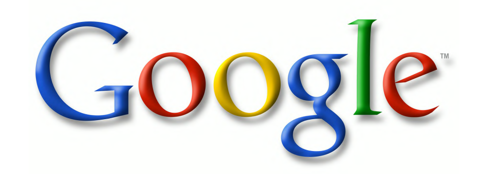
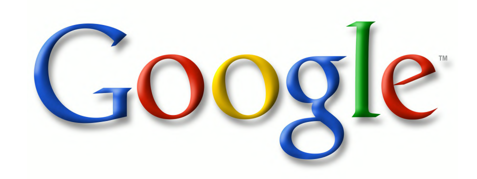




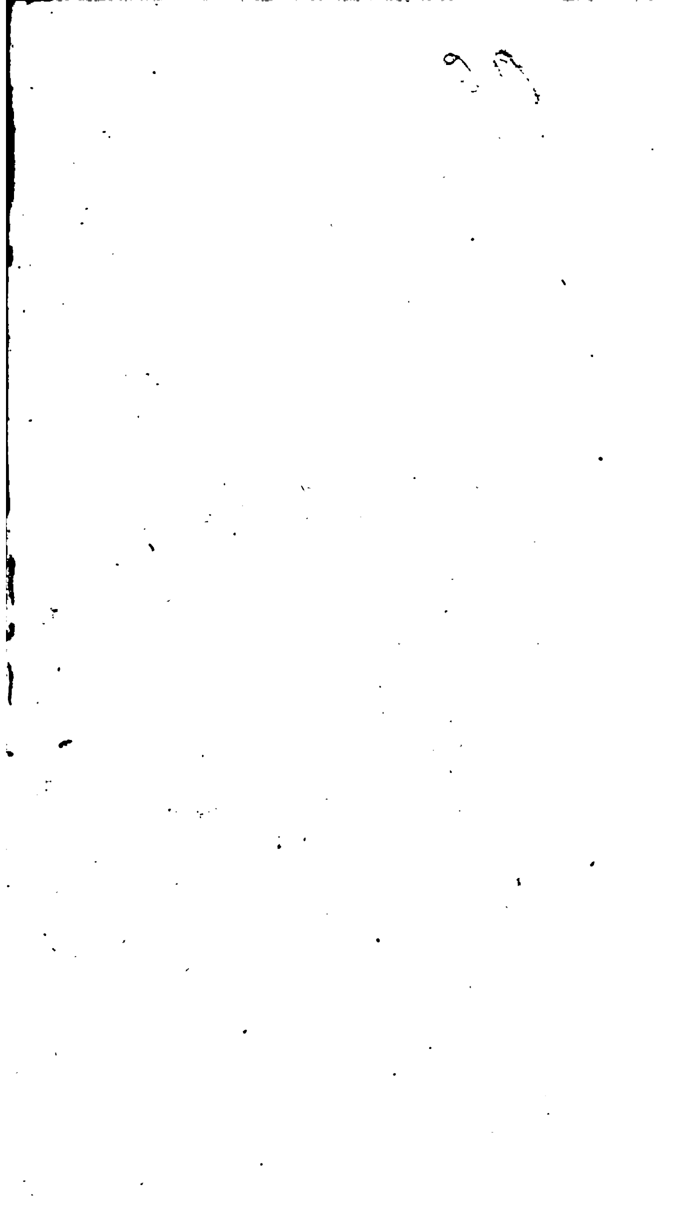






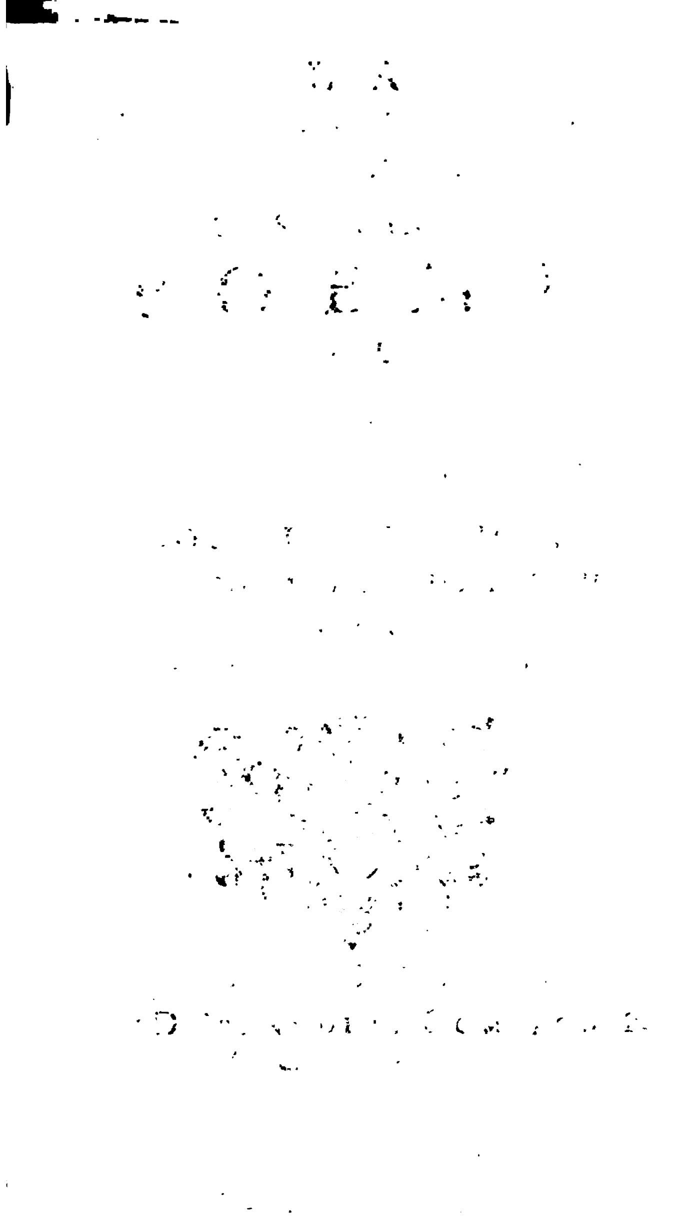
P/P/S Traylen, £1. 3.11.67

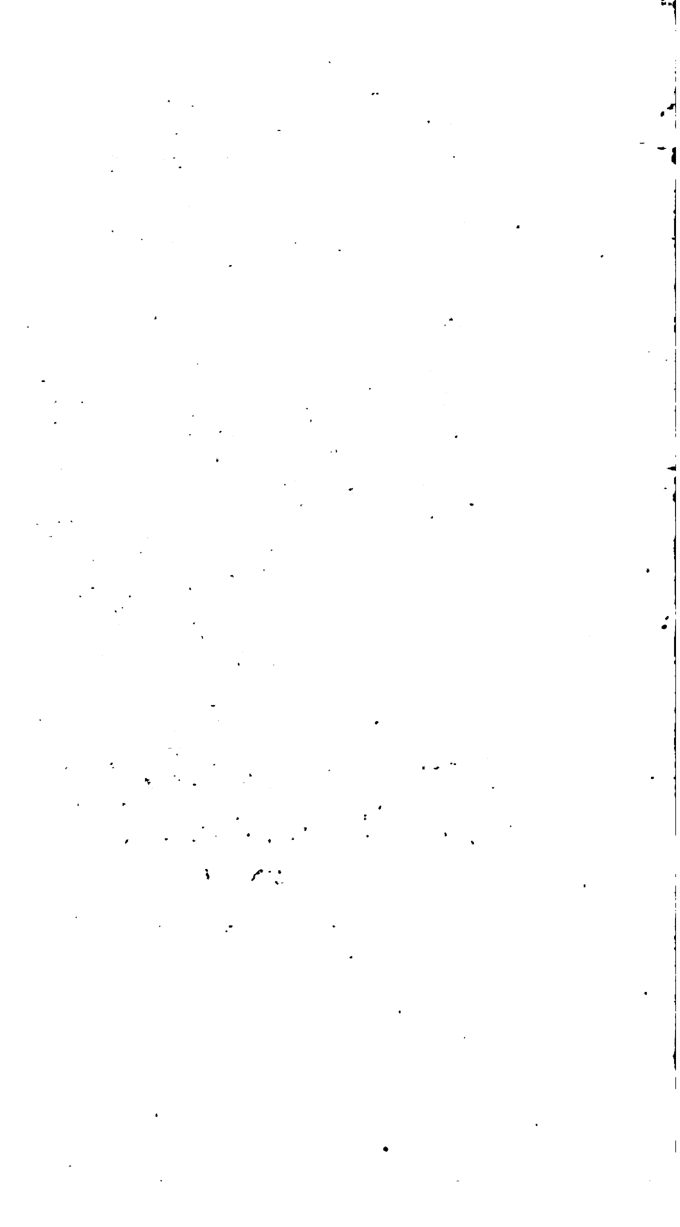
Unrecorded edition, not
in Cohen, Reynaud or Sander.



Frontispice







LA HENRIADE,

OU EST JOINT LE POËME DE FONTENOY.

Par Mr. DE *VOLTAIRE.*

NOUVELLE EDITION,

CONFORME A CELLE DU LOUVRE,

AVEC LE

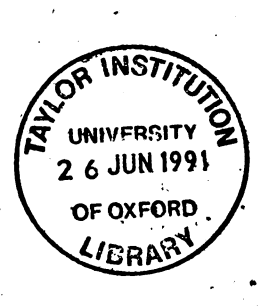
PLAN DE LA BATAILLE.



A AMSTERDAM,

AUX DE'PENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XLVI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JUN 1991
OF OXFORD
LIBRARY

CHANTS

CONTENUS DANS LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

HENRI III. réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, aïant déja commencé le Blocus de Paris, envoïe secrettement Henri de Bourbon demander du secours à Elizabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuïe une tempête : il relâche dans une Isle, où un Vieillard Catholique lui prédit son changement de Religion & son avénement au Trône. Description de l'Angleterre & de son Gouvernement. Pag. 1

CHANT II. Henri le Grand raconte à la Reine Elizabeth l'Histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des Massacres de la Saint Barthélemi. 21

CHANT III. Le Héros continue l'Histoire des Guerres Civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henri III. Son caractère : Celui du fameux Duc de Guise, connu sous le nom du Balafré : Bataille de Coutras : Meurtre du Duc de Guise : Extrémités où Henri III. est réduit : Mayenne est le Chef de la Ligue : D'Aumale en est le Héros : Réconciliation de Henri III. & de Henri, Roi de Navarre : Secours que promet la Reine Elizabeth : Sa réponse à Henri de Bourbon. 43

CHANT IV. D'Aumale étoit prêt de se rendre maître du Camp d'Henri III. lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs & fait changer la fortune. La Discorde console Mayenne & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnoit alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique : Elle revient avec elle à Paris : Souléve la Sorbonne : Anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines : On livre à la main du Bourreau des Magistrats qui tenoient pour le Parti des Rois : Troubles & confusion horrible dans Paris. 65

CHANT V. Les Assiégés sont vivement pressés. La

Discorde excite Jâques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme qui conduit ce Parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III. est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée. 89

CHANT VI. *Après la mort de Henri III. les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupez de leurs délibérations, Henri IV. livre un assaut à la Ville ; l'Assemblée des Etats se sépare : Ceux qui la composoient vont combattre sur les remparts : Description de ce combat. Apparition de Saint Louïs à Henri IV.* 10[illegible]

CHANT VII. *Saint Louïs transporte Henri IV. en esprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir dans le Palais des Destins sa Postérité, & les grands Hommes que la France doit produire.* 127

CHANT VIII. *Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait & d'Egmont tué. Valeur & Clémence de Henri le Grand.* 153

CHANT IX. *Description du Temple de l'Amour : La Discorde implore son pouvoir pour amolir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque-tems auprès de Madame d'Estrées, si célèbre sous le nom de la Belle Gabrielle. Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son Armée.* 177

CHANT X. *Retour du Roi à son Armée : Il recommence le Siège. Combat singulier du Vicomte de Turenne & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui desole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les Habitans qu'il assiége. Le Ciel récompense enfin ses Vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses Portes, & la Guerre est finie.* 195

DISCOURS PRE'LIMINAIRE *du Poëme de Fontenoy.* 221

POEME *sur la Bataille.* 23[illegible]

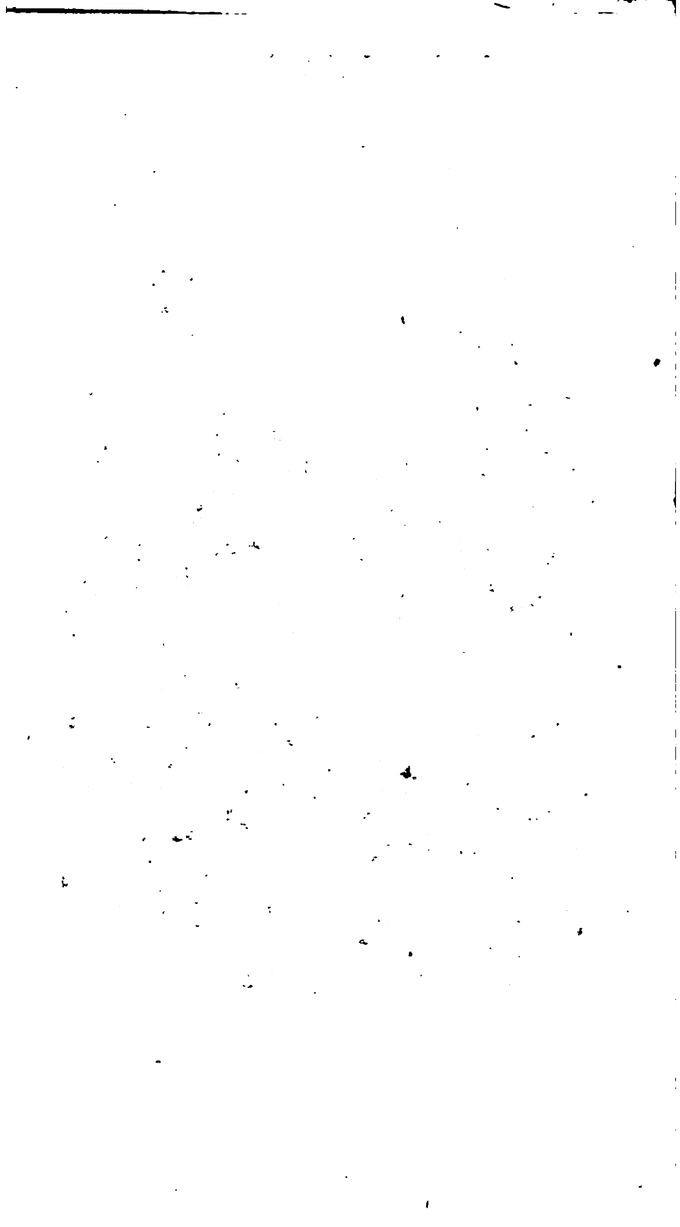
IDE'E

HENRIADE.

DE [illegible]

[illegible]ENRIADE.

[illegible]



IDÉE DE LA HENRIADE.

LE sujet de LA HENRIADE est le Siège de Paris, commencé par Henri de Valois & Henri *le Grand*, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la Scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry; où se donna cette fameuse Bataille, qui décida du sort de la France & de la Maison Royale.

Le Poëme est fondé sur une Histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les Evénemens principaux. Les autres, moins respectables, ont été, ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un Poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de Lucain, qui ne fit qu'une Gazette empoulée; & on a pour garant ces Vers de M. Despréaux:

Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'esprit flegmatique
Gardent dans leurs fureurs un ordre didactique:

- -

Pour prendre Lille, il faut que Dôle soit rendu:
Et que leur Vers exact, ainsi que Mézeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray.

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les Tragédies, où les Evénemens sont pliés aux règles du Théâtre.

Au reste, ce Poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. LE CAMOUENS, qui est le Virgile des Portugais, a célébré un Evénement dont il avoit été témoin lui-même. Le Tasse a chanté une Croizade connue de tout le monde, & n'en a obmis ni l'Hermite Pierre, ni les Processions. Virgile n'a construit la Fable de son Enéïde, que des Fables reçues de son tems, & qui passoient pour l'Histoire véritable de la descente d'Enée en Italie.

Homére, contemporain d'Hésiode, & qui par conséquent vivoit environ cent ans après la prise de Troye, pouvoit aisément avoir vu dans sa jeunesse des Vieillards qui avoient connu les Héros de cette Guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans Homére, c'est que le fond de son Ouvrage n'est point un Roman; que les caractères ne sont point de son imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étoient, avec leurs bonnes & leurs mauvaises qualités, & que son Livre est le Monument des mœurs de ces tems reculés.

LA HENRIADE est composée de deux parties;

tres ; d'Evénemens réels, dont on vient de rendre compte, & de Fictions. Ces Fictions sont toutes puisées dans le Systême merveilleux, telles que la prédiction de la Conversion de Henri IV. la protection que lui donne Saint Louis : son Apparition : le feu du Ciel, détruisant ces opérations magiques qui étoient alors si communes, &c.

Les autres sont purement allégoriques. De ce nombre sont le Voyage de la Discorde à Rome, la Politique, le Fanatisme personifiés, le Temple de l'Amour ; enfin les Passions & les Vices

Prenant un corps, une ame, un esprit, un visage.

Que si l'on a donné dans quelques endroits à ces Passions personifiées les mêmes attributs que leur donnoient les Payens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des fléches, la Justice a une balance dans nos Ouvrages les plus Chrétiens, dans nos Tableaux, dans nos Tapisseries, sans que ces représentations ayent la moindre teinture de Paganisme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre Poësie ne signifie que la *Mer*, & non l'*Epouse* de Neptune. *Les Champs de Mars* ne veulent dire que la *Guerre*, &c.

S'il est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand Maître, M. Despréaux, qui dit :

 C'est

C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement,
Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance;
Et le Tems qui s'enfuit un Horloge à la main;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain;
Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux-zèle iront chasser l'Allégorie.

AYANT rendu compte de ce que contient cet Ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé.

On n'a voulu ni flater ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs Ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les Ayeux y sont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnoissance à l'Auteur, qui n'a eu en vûe que la vérité; & le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle Edition retranché quelques Vers qui contenoient des vérités dures contre les Papes, qui ont autrefois deshonoré le Saint Siège par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la Cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français qui condamnent les méchancetés de Louis XI. & de Catherine de Médicis, peuvent parler sans doute avec horreur d'Aléxandre VI. Mais l'Auteur a élagué ce morceau, unique-

ment,

ment parce qu'il étoit trop long, & qu'il y avoit des Vers dont il n'étoit pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premiéres Editions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un Poëme doit être de faire de bons Vers.

On a retranché la mort d'un jeune Boufflers, qu'on supposoit tué par Henri IV. parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme sembloit rendre Henri IV. un peu odieux, sans le rendre plus grand.

On a fait passer Duplessis-Mornay en Angleterre, auprès de la Reine Elizabeth, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y ressouvient encore de sa Négociation.

On s'est servi de ce même Duplessis-Mornay dans le reste du Poëme; parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier Chant, il eût été ridicule qu'un autre prît sa place dans les Chants suivans: de même qu'il seroit impertinent dans une Tragédie, (dans Bérénice, par exemple,) que Titus se confiât à Paulin au premier Acte, & à un autre au cinquiéme. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il faut que quiconque écrit est fait pour essuyer les traits de la malice.

Le

Le point le plus important est la Religion, qui fait en grande partie le sujet du Poëme, & qui en est le seul dénouement.

L'Auteur se flate de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la Censure.

Tel est par exemple ce morceau:

La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis & divisés, composent son essence.

- -

Il reconnoît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise, toujours Une, & par-tout étendue,
Libre, mais sous un Chef; adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés Victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un Pain qui n'est plus.

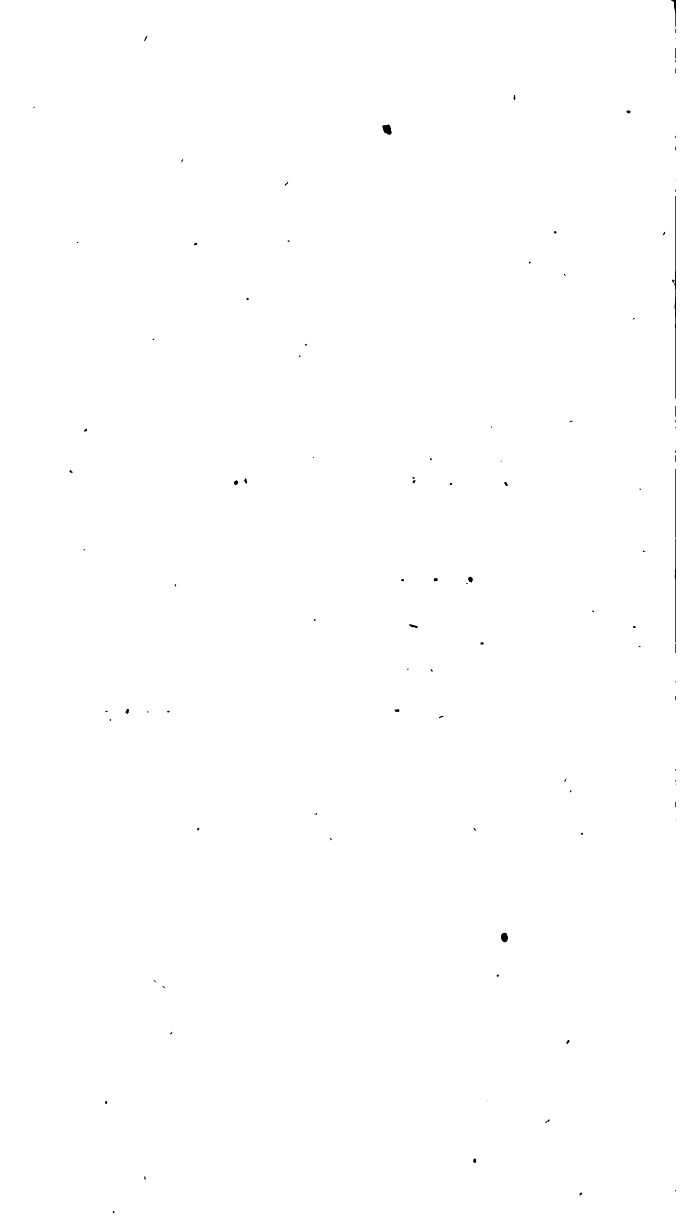
Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude Théologique, le Lecteur raisonnable y doit suppléer.

Il y auroit une extrême injustice à examiner tout l'Ouvrage, comme une Thèse de Théologie. Ce Poëme ne respire que l'amour de la Religion & des Loix. On y déteste également la rebellion & la persécution. Il ne faut pas juger sur un mot, un Livre écrit dans un tel esprit.

LA
HENRIADE.

. . . *Incedo per ignes*
Suppositos cineri doloso.

Horat. Od. I. Lib. II.





LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Henri III. réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, aïant déja commencé le Blocus de Paris, envoïe secrettement Henri de Bourbon demander du secours à Elizabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuïe une tempête: il relâche dans une Isle, où un Vieillard Catholique lui prédit son changement de Religion & son avénement au Trône. Description de l'Angleterre & de son Gouvernement.

JE chante ce Héros, qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naissance;
Qui par le malheur même apprit à gouverner;
Persécuté long-tems, sut vaincre & pardonner,



A Confon-



Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibère,
Et fut de ses Sujets le Vainqueur & le Pere.

Je t'implore aujourd'hui, sévère Vérité:
Répands sur mes Ecrits ta force & ta clarté.
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:
C'est à toi de montrer aux yeux des Nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la Discorde a troublé nos Provinces;
Dis les malheurs du peuple & les fautes des Princes.
Viens, parle; & s'il est vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix,
Si sa main délicate orna ta tête altiére,
Si son ombre embellit les traits de ta lumiére;
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

VALOIS régnoit encor, & ses mains incertaines, *
De l'Etat ébranlé laissoient floter les rênes:
Ses esprits languissoient par la crainte abattus:
Ou plutôt en effet Valois ne régnoit plus.

Ce

* *Valois régnoit encore, & ses mains incertaines.*] HENRI III. Roi de France, l'un des principaux Personnages de ce Poëme, y est toujours nommé Valois, nom de la Branche-Royale dont il étoit.

Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance instruit par la Victoire,*
Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
Et qui de sa Patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les Peuples à ses pieds mettoient les Diadêmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier,
Il devint lâche Roi, d'intrépide Guerrier;
Endormi sur le Trône au sein de la Molesse,
Le poids de sa Couronne accabloit sa foiblesse.
Quelus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Epernon,†
Jeunes voluptueux qui régnoient sous son Nom,
D'un Maître efféminé, corrupteurs politiques,
Plongeoient dans les plaisirs ses langueurs létargiques.

Des Guises, cependant, le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevoit leur grandeur;

Ils

* *Aux combats dès l'enfance instruit par la Victoire.*] Henri III. (*Valois.*) étant Duc d'Anjou, avoit commandé les Armées de Charles IX. son Frere, contre les Protestans, & avoit gagné à dix-huit ans, les Batailles de Jarnac & de Moncontour.

† *Quelus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Epernon.*] C'étoient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnoit avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quelus fut tué en duel, Saint Maigrin fut assassiné près du Louvre. Voyez les Remarques sur Joyeuse, au troisième Chant.

A 2

Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa foible puissance orgueilleuse Rivale.
Les Peuples aveuglés, vils esclaves des Grands,
Persécutoient leur Prince, & servoient des Tyrans.
Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnérent,
Du Louvre épouventé ses Peuples le chassérent.
Dans Paris révolté l'Etranger accourut,
Tout périssoit enfin, lorsque Bourbon parut. *
Le vertueux Bourbon plein d'une ardeur guerriére,
A son Prince aveuglé vint rendre la lumiére :
Il ranima sa force; il conduisit ses pas,
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancérent,
Rome s'en allarma, les Espagnols tremblérent.
L'Europe interressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avoit les yeux ouverts.

On voïoit dans Paris la Discorde inhumaine,
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne,
Et le Peuple & l'Eglise; & du haut de ses Tours,
De la superbe Espagne appellant les secours.
Ce Monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres Sujets est l'ennemi terrible:

Aux

* *Tout périssoit enfin, lorsque Bourbon parut.*] Henri IV. le Héros de ce Poëme y est appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*. Il nâquit à Pau en Bearn le 13. Décembre 1553.

Aux malheurs des Mortels il borne ses desseins :
Le sang de son Parti rougit souvent ses mains :
Il habite en Tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuïant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les Arts, où se plaît la Nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassembloit ses Soldats.
Là, sont mille Héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur Secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis:
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'Armée à son pouvoir soumise,
Ne connoissoit qu'un Chef, & n'avoit qu'une Eglise.

Le Pere des Bourbons, du sein des Immortels, *
Louïs fixoit sur lui ses regards paternels ;
Il présageoit en lui la splendeur de sa Race ;
Il plaignoit ses erreurs, il aimoit son audace ;
De sa Couronne un jour il devoit l'honorer ;
Il vouloit plus encor, il vouloit l'éclairer.

Mais

* *Le Pere des Bourbons, du sein des Immortels.*] Saint Louïs, neuvième du nom, Roi de France, est la tige de la Branche des Bourbons.

Mais Henri s'avançoit vers sa grandeur suprême,
Par des chemins cachés inconnus à lui-même :
Louis du haut des Cieux lui prêtoit son appui ;
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger, n'eût acquis moins de gloire.

Déja les deux Partis aux pieds de ses remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hazards ;
Dans nos Champs désolés le Démon du carnage
Déja jusqu'aux deux Mers avoit porté sa rage ;
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompoient le cours :

Vous voyez à quel point le Destin m'humilie ;
Mon injure est la vôtre, & la Ligue ennemie,
Levant contre son Prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, & nous poursuit tous deux ;
Paris nous méconnoît, Paris ne veut pour Maître,
Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être,
Ils savent que les Loix, les nœuds sacrés du sang,
Que sur-tout la Vertu vous appelle à mon rang ;
Et redoutant déja votre grandeur future,
Du Trône où je chancelle, ils pensent vous exclure.
De la Religion, terrible en son courroux, *

Le

* *De la Religion, terrible en son courroux.*] Henri IV. Roi de Navarre, avoit été solemnelle-ment

Le fatal anathême est lancé contre vous.
Rome qui sans Soldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes Campagnes desertes.

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'Etranger :
Des Anglais en secret, gagnez l'illustre Reine.
Je sai qu'entr'eux & nous une immortelle haine,
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre est de tous tems l'Emule de Paris ;
Mais

ment excommunié par le Pape Sixte V. dès l'an 1585. trois ans avant l'événement dont il est ici question. Le Pape dans sa Bulle l'appelle, *génération bâtarde & détestable de la Maison de Bourbon*, le prive, lui, & toute la Maison de Condé, à jamais de tous leurs Domaines & Fiefs ; & les déclare sur-tout incapables de succéder à la Couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fussent en armes à la tête des Protestans, le Parlement, toujours attentif à conserver l'Honneur & les Libertez de l'Etat, fit contre cette Bulle les Remontrances les plus fortes, & Henri IV. fit afficher dans Rome, à la Porte du Vatican, que Sixte-Quint, soi-disant Pape, en avoit menti, & que c'étoit lui-même qui étoit hérétique, &c.

Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de Sujets, je n'ai plus de Patrie;
Je hais, je veux punir des Peuples odieux,
Et quiconque me venge, est Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministère
De mes secrets Agens la lenteur ordinaire:
Je n'implore que vons; c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur interresser les Rois.
Allez en Albion; que votre renommée
Y parle en ma défense, & m'y donne une Armée:
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis,
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit: & le Héros, qui, jaloux de sa gloire,
Craignoit de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juste douleur.
Il regrettoit ces tems si chers à son grand cœur,
Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui seul avec Condé faisoit trembler la Ligue. *

Mais

* *Lui seul avec Condé faisoit trembler la Ligue.* L. C'étoit Henri Prince de Condé, Fils de Louïs, tué à Jarnac. Henri de Condé étoit l'espérance du Parti Protestant. Il mourut à Saint Jean d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa Femme Charlotte de la Trimouille fut accusée de sa mort. Elle étoit grosse de trois mois lorsque son Mari mourut, & accoucha six mois après de Henri de Condé second du nom, qu'une tradition popu-

laire-

Mais il fallut d'un Maître accomplir les desseins :
Il suspendit les coups qui partoient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les Soldats étonnés ignorent son dessein ;
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la Ville criminelle,
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle,
Et son nom, qui du Trône est le plus ferme appui,
Semoit encor la crainte & combattoit pour lui.

Déja des Neustriens il franchit la Campagne :
De tous ses Favoris, Mornay seul l'accompagne ;
Mornay son Confident, mais jamais son flâteur, *
Ce

laire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son Pere.

Larrey a suivi cette tradition dans son Histoire de Louïs XIV. Histoire où le stile, la vérité & le bon sens sont également négligés.

* *Mornay son confident, mais jamais son flatteur.*] Duplessis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du Parti Protestant, nâquit à Buy le 5. Novembre 1549. Il savoit le Latin, & le Grec parfaitement ; & l'Hébreu autant qu'on le peut savoir, ce qui étoit un prodige alors dans un Gentilhomme. Il servit sa Religion & son Maître de sa plume & de son épée. Ce fut lui que Henry IV. étant Roi de Navarre, envoya à Elizabeth Reine d'Angleterre : il n'eut jamais d'autres instructions de son Maître, qu'un blanc-signé ; il réussit dans presque

Ce vertueux Soutien du Parti de l'Erreur,
Qui signalant toujours son zèle & sa prudence,
Servit également son Eglise & la France.
Censeur des Courtisans, mais à la Cour aimé,
Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.

A travers deux Rochers, où la Mer mugissante,
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux Port:
Les Matelots ardens s'empressent sur le bord:
Les Vaisseaux sous leurs mains, fiers souverains des ondes,
Etoient prêts à voler sur les plaines profondes;
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du Zéphire abandonnoit les Mers.
On lève l'Ancre, on part, on fuit loin de la Terre:
On découvroit déja les bords de l'Angleterre:
L'Astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit:
L'air siffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin mugit:
Les Vents sont déchaînés sur les vagues émües:
La foudre étincelante éclate dans les nües;

Et

que toutes ses négociations, parce qu'il étoit un vrai politique, & non un intriguant. Ses Lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse.

Lorsque Henri IV. eut changé de Religion, Duplessis-Mornay lui fit de sanglans reproches, & se retira de sa Cour. On l'appelloit le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le Poëme est conforme à l'Histoire.

Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montroient par-tout la mort aux pâles Matelots.
Le Héros qu'assiégeoit une Mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa Patrie,
Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands desseins,
Semble accuser les Vents d'arrêter ses destins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'Univers il disputoit l'Empire,
Confiant sur les flots aux Aquilons mutins,
Le destin de la Terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
César à la tempête opposoit sa fortune. *

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers,
Qui vole sur les Vents, qui soulève les Mers;
Ce Dieu dont la Sagesse ineffable & profonde,
Forme, élève, & détruit les Empires du monde,
De son Trône enflâmé qui luit au haut des Cieux,
Sur le Héros Français daigna baisser les yeux.
Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages,
De

* *César à la tempête opposoit sa fortune.*] Jules-César étant en Epire dans la Ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrettement, & s'embarqua sur la petite Riviére de Polina, qui s'appelloit alors l'Anius. Il se jetta seul pendant la nuit dans une Barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses Troupes qui étoient au Royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. *Voyez* Plutarque.

De porter le Vaiſſeau vers ces prochains rivages,
Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots.
Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un Bois ſombre & tranquile
Sous des ombrages frais, préſente un doux azile.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une Grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la Nature.
Un Vieillard vénérable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là que de lui-même il faiſoit ſon étude;
C'eſt-là qu'il regrettoit ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces Prez, au bord de ces Fontaines,
Il fouloit à ſes pieds les paſſions humaines:
Tranquile, il attendoit qu'au gré de ſes ſouhaits,
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon Deſert deſcendre la Sageſſe:
Et prodigue envers lui de ſes treſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le Livre des Deſtins.

Ce Vieillard au Héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.

Le Prince à ces repas étoit accoutumé :
Souvent sous l'humble toît du Laboureur charmé,
Fuïant le bruit des Cours, & se cherchant lui-même,
Il avoit déposé l'orgueil du Diadême.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans sa Secte étoit inébranlable,
Prêtoit au Calvinisme un appui redoutable ;
Henri doutoit encore, & demandoit aux Cieux,
Qu'un raïon de clarté vint dessiller ses yeux.
De tout tems, disoit-il, la Vérité sacrée,
Chez les foibles Humains, fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui ?
Hélas! un Dieu si bon, qui de l'Homme est le Maître,
En eût été servi, s'il avoit voulu l'être !

De Dieu, dit le Vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des Humains.
J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France ;
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance ;
Je l'ai vu sans support exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussiére,
Ce Fantôme effraïant lever sa tête altiére ;

Se

Se placer sur le Trône, insulter aux Mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos Autels.

Loin de la Cour alors en cette Grotte obscure,
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins console mes vieux jours.
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'Homme il a tiré son être:
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des Humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.
Lui seul est toujours stable. En vain notre malice
De sa sainte Cité veut saper l'Edifice;
Lui-même en affermit les sacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'Enfer & des tems.
C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connoître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats,
Au Trône des Valois va conduire vos pas.
Déja sa voix terrible ordonne à la Victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si sa Vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la foiblesse.
Fuïez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,
Craignez vos passions, & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs & combattre l'amour.

Enfin

Enfin quand vous aurez par un effort ſuprême,
Triomphé des Ligueurs, & ſur-tout de vous-même,
Lorſqu'en un Siège horrible, & célèbre à jamais,
Tout un Peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos Etats finiront les miſéres,
Vous léverez les yeux vers le Dieu de vos Peres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui;
Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui.

Chaque mot qu'il diſoit étoit un trait de flâme,
Qui pénétroit Henri juſqu'au fond de ſon ame.
Il ſe crut tranſporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains converſoit avec eux:
Où la ſimple Vertu prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois, & rendoit des oracles.
Il quitte avec regret ce Vieillard vertueux:
Des pleurs en l'embraſſant coulérent de ſes yeux:
Et dès ce moment même il entrevit l'Aurore
De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.
Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché:
Dieu, Maître de ſes dons, de lui s'étoit caché.
Vainement ſur la Terre il eut le nom de Sage:
Au milieu des vertus l'Erreur fut ſon partage.

Tandis que le Vieillard, inſtruit par le Seigneur,
Entretenoit le Prince, & parloit à ſon cœur,
Les Vents impétueux à ſa voix s'appaiſérent,

Le

Le Soleil reparut ; les Ondes se calmérent.
Bien-tôt jusqu'au Rivage il conduisit Bourbon :
Le Héros part, & vole aux Plaines d'Albion.

En voïant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
Où l'éternel abus de tant de sages Loix,
Fit long-tems le malheur & du Peuple & des Rois,
Sur ce sanglant Théâtre où cent Héros périrent,
Sur ce Trône glissant dont cent Rois descendirent,
Une Femme à ses pieds enchaînant les Destins,
De l'éclat de son Régne étonnoit les Humains.
C'étoit Elizabeth ; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pancher la Balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses Peuples sous son Régne ont oublié leurs pertes :
De leurs Troupeaux féconds, leurs Plaines sont couvertes ;
Les Guérets de leurs Bleds, les Mers de leurs Vaisseaux.
Ils sont craints sur la Terre, ils sont Rois sur les Eaux.
Leur Flote impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la Fortune.
Londres jadis barbare est le Centre des Arts,
Le Magazin du Monde, & le Temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paroître ensemble*
Trois

* *Aux murs de Westminster on voit paroître ensemble.*]

Trois Pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les Députés du Peuple, & les Grands, & le Roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la Loi;
Tous trois Membres sacrés de ce Corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses Voisins terrible.
Heureux, lorsque le Peuple instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit le souverain Pouvoir!
Plus heureux, lorsqu'un Roi, doux, juste & politique,
Respecte autant qu'il doit la Liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français,
Réunir comme vous la Gloire avec la Paix?
Quel exemple pour vous, Monarques de la Terre!
Une Femme a fermé les portes de la Guerre;
Et renvoyant chez vous la Discorde & l'horreur,
D'un Peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette Ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance.
Du Vainqueur des Anglais il apperçoit la Tour. *
Plus loin, d'Elizabeth est l'auguste séjour.

Suivi

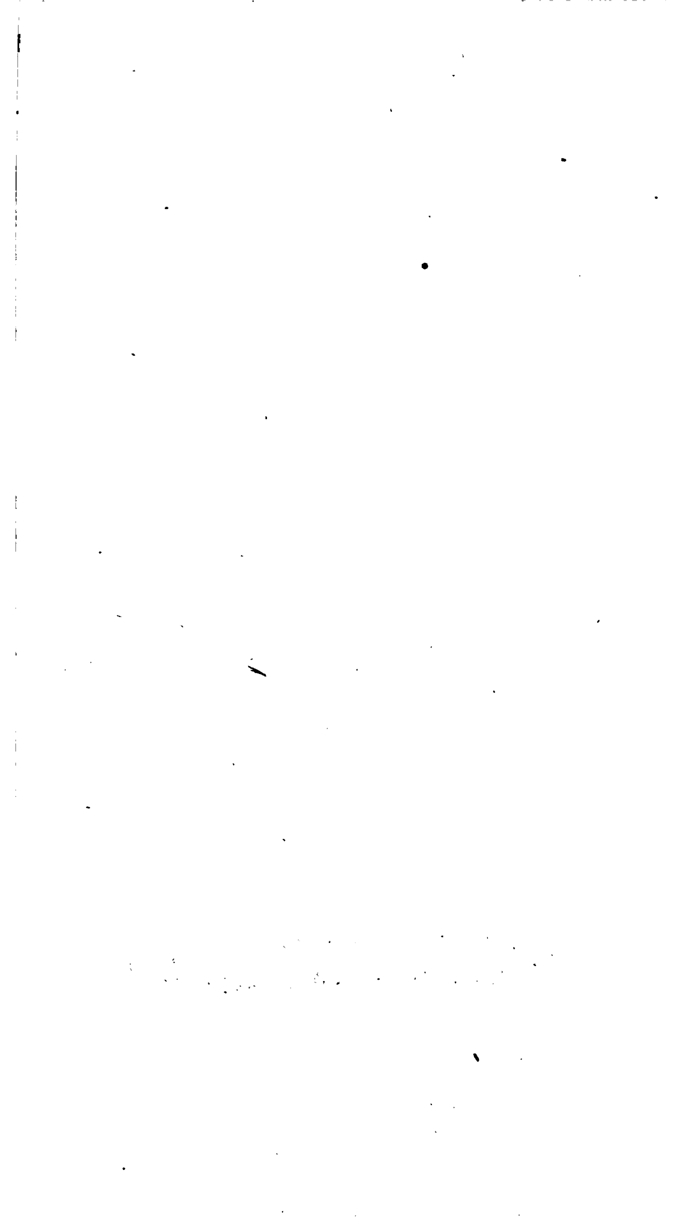
ble.] C'est à Westminster que s'assemble le Parlement d'Angleterre; il faut le concours de la Chambre des Communes; de celle des Pairs, & le consentement du Roi, pour faire des Loix.

* *Du Vainqueur des Anglais il apperçoit la Tour.*] La Tour de Londres est un vieux Château bâti près de la Tamise, par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie.

Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir :
Mais, vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Sur-tout en écoutant ces triſtes avantures,
Pardonnnez, grande Reine, à des vérités dures,
Qu'un autre auroit pu taire, ou ſauroit mieux voiler,
Mais que jamais Bourbon n'a pu diſſimuler.



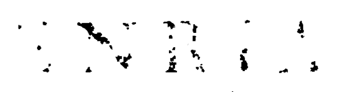
LA

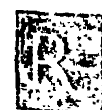


Chant IIe. *pag. 21.*













LA HENRIADE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la Reine Elizabeth l'Histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des Massacres de la Saint Barthélemi.*



Reine, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
C'est la Religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.

Je ne décide point entre Geneve & Rome. *
De quelque nom divin que leur Parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et si la perfidie est Fille de l'Erreur,
Si dans les différends où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge ;
L'un & l'autre Parti cruel également,
Ainsi que dans le crime est dans l'aveuglement.
Pour moi qui de l'Etat embrassant la défense,
Laissai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance:
On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir :
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut le fer en main convertir les Mortels,
Qui du sang hérétique arrose les Autels,
Et suivant un faux-zèle, où l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la Loi,
Que la Cour des Valois eût pensé comme moi !

Mais

* *Je ne décide point entre Genève & Rome.*] Plusieurs Historiens ont peint Henri IV. flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un Homme d'honneur, tel qu'il étoit, cherchant de bonne foi à s'éclairer : ami de la vérité, ennemi de la persécution, & détestant le crime par-tout où il se trouve.

Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule.*
Ces Chefs ambitieux d'un Peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un Peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle;
J'ai vu nos Citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flâme à la main courir dans les combats,
Pour de vains Argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connoissez le Peuple, & savez ce qu'il ose,
Quand du Ciel outragé pensant venger la cause,

Les

* *Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule.*] François, Duc de Guise, appellé communément alors le grand Duc de Guise, étoit Pere du Ballafré; ce fut lui qui, avec le Cardinal son Frere, jetta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le Président de Thou, ce grand Historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, Pere d'Henri IV. dans la Chambre de François II. Il avoit engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avoit le cœur hardi, quoique l'esprit foible. Il fut informé du complot, & ne laissa pas d'entrer dans la Chambre où on devoit l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinsy, Gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'osa pas, dit M. de Thou, se souiller de ce crime, & le Duc de Guise en partant de la Chambre, s'écria: [le pauvre Roi que nous avons!]

Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage en vos Etats à peine étoit formé,
Vos soins l'avoient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez, Londre est libre, & vos Loix florissantes.*
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que sensible à ces tristes recits,
Vous me demanderez quelle étoit Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue;
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la Cour de ses Fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

Son Epoux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissoit un libre cours.

Chacun

* *Vous régnez, Londre est libre, & vos Loix florissantes.*] M. de Castelnau, Envoyé de France auprès de la Reine Elizabeth, parle ainsi d'elle.

» Cette Princesse avoit toutes les grandes qualités » qui sont requises pour régner heureusement. On » pourroit dire de son Régne ce qui advint au tems » d'Auguste, lorsque le Temple de Janus fut fer» mé, &c.

Chacun de ses Enfans nourri sous sa tutelle, *
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du Trône avec confusion,
Sémoient la jalousie, & la division:
Opposant sans relâche avec trop de prudence,
Les Guises aux Condez, & la France à la France; †
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, & d'amis:
Esclave des plaisirs; mais moins qu'ambitieuse: ¶
Infidelle à sa Secte, & superstitieuse: §

Possédant

* *Chacun de ses Enfans nourri sous sa tutelle.*] Catherine de Médicis se brouilla avec son Fils Charles IX. sur la fin de la vie de ce Prince; & ensuite avec Henri III. Elle avoit été si ouvertement mécontente du Gouvernement de François II. qu'on l'avoit soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

† *Les Guises aux Condés, & la France à la France.*] Dans les Mémoires de la Ligue, on trouve une Lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour.

¶ *Esclave des plaisirs; mais moins qu'ambitieuse.*] Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres mort à la Bastille, & avec un Gentilhomme Breton, nommé Moscouet.

§ *Infidelle à sa Secte.*] Quand elle crut la Bataille de Dreux perdue & les Protestans vainqueurs; (Eh bien, dit-elle, nous prierons Dieu en François.)

Ibid. *Et Superstitieuse.*] Elle étoit assez foible pour croire à la Magie, témoin les Talismans qu'on trouva après sa mort.

Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Ces défauts de son Sexe, & peu de ses vertus.
Le mot m'est échappé, je parle avec franchise.
Dans ce Sexe, après tout, vous n'êtes point comprise:
L'auguste Elizabeth n'en a que les appas:
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands Hommes,
Déja François Second, par un sort imprévu,
Avoit rejoint son Pere au tombeau descendu;
Foible Enfant, qui de Guise adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.

Charles plus jeune encor avoit le nom de Roi.
Médicis régnoit seule, on trembloit sous sa Loi.
D'abord sa politique assurant sa puissance,
Sembloit d'un Fils docile éterniser l'Enfance;
Sa main de la Discorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats son Empire nouveau:
Elle arma le courroux de deux Sectes rivales:
Dreux qui vit déployer leurs Enseignes fatales, *

Fut

* *Dreux qui vit déployer leurs Enseignes fatales.*] La Bataille de Dreux fut la premiére Bataille rangée, qui se donna entre le Parti Catholique & le Parti Protestant. Ce fut en 1562.

Montroit à tous les miens, séduits par l'espérance,
Des faveurs de son Fils la flatteuse apparence.
Hélas! nous espérions en jouir plus long-tems.

Quelques-uns soupçonnoient ces perfides présens;
Les dons d'un ennemi leur sembloient trop à craindre.
Plus ils se défioient, plus le Roi savoit feindre.
Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure, avoit formé son Fils:
Façonnoit aux forfaits ce cœur jeune & facile;
Et le malheureux Prince à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avoit trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible mystère,
Il me donna sa Sœur, il m'appella son Frere. *
O nom qui m'as trompé, vains fermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fus le premier signal!
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colere,
Eclairoient à mes yeux le trépas de ma Mere.
Je ne suis point injuste, & je ne prétends pas †
A Mé-

* *Il me donna sa Sœur, il m'appella son Frere.*] Marguerite de Valois, Sœur de Charles IX. fut mariée à Henri IV. en 1572. peu de jours avant les massacres.

† *Je ne suis point injuste, & je ne prétends pas.*] Jeanne d'Albret, Mere d'Henri IV. attirée à Paris

A Médicis encor imputer son trépas :
J'écarte des soupçons peut-être légitimes ;
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma Mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs,
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs,
Cependant tout s'aprête, & l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûement la Reine a réservée.

Le signal est donné sans tumulte & sans bruit;
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale Courriére, *
Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumiére :
Coligny languissoit dans les bras du repos ;
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.

Soudain de mille cris le bruit épouventable,
Vient

ris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son Fils & la Saint Barthélemi ; mais Caillart son Médecin, & Desnoeuds son Chirurgien, Protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouvérent aucune marque de poison.

* *De ce mois malheureux l'inégale Courriére.*] Ce fut la nuit du 23. au 24. Août, Fête de S. Barthélemi en 1572. que s'exécuta cette sanglante Tragédie.

L'Amiral étoit logé dans la ruë Bétizy, dans une Maison, qui est à present une Auberge, appellée l'Hôtel Saint-Pierre, où l'on voit encore sa Chambre.

Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se leve ; il regarde, il voit de tous cotés
Courir des Assassins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
Son Palais embrasé, tout un Peuple en allarmes,
Ses Serviteurs sanglans dans la flâme étouffés,
Les Meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : » qu'on n'épargne personne,
» C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne. «
Il entend retentir le nom de Coligny,
Il apperçoit de loin le jeune Téligny, *
Téligny dont l'amour a mérité sa Fille,
L'espoir de son Parti, l'honneur de sa Famille ;
Qui sanglant, déchiré, traîné par des Soldats,
Lui demandoit vengeance, & lui tendoit les bras.

Le Héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr ; & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire, & toute sa vertu.

Déja

* *Il apperçoit de loin le jeune Téligny.*] Le Comte de Téligny avoit épousé, il y avoit dix mois, la fille de l'Amiral. Il avoit un visage si agréable & si doux, que les premiers qui étoient venus pour le tuer, s'étoient laissés attendrir à sa vue ; mais d'autres plus barbares le massacrérent.

Déja des Assassins la nombreuse cohorte,
Du Salon qui l'enferme alloit briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquile il arrêtoit, ou pressoit le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les Meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage;
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le Sort des Combats respecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie est peu de chose & je vous l'abandonne...
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous...
Ces Tigres à ces mots tombent à ses genoux;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses Assassins, ce grand Homme entouré
Sembloit un Roi puissant par son Peuple adoré.

Besme qui dans la Cour attendoit sa Victime, *
Monte,

* *Besme qui dans la Cour attendoit sa Victime.*]
Besme

Monte, accourt indigné qu'on diffère son crime :
Des Assassins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce Héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible,
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Auroit cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.
A travers les Soldats, il court d'un pas rapide :
Coligny l'attendoit d'un visage intrépide :
Et bien-tôt dans le flanc ce Monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux ;
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, & glaçât son courage.

Du plus grand des Français, tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort. *
Son

Besme étoit un Allemand, domestique de la Maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les Protestans, les Rochelois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur Place publique ; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

* *On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.*] On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au Gibet de Montfaucon. Charles IX. alla avec sa Cour jouïr de ce spectacle horrible. Un des Courtisans disant que le Corps de Coligny sentoit mauvais, le Roi répondit comme Vitellius : (Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.)

Les Protestans prétendent que Catherine de Médicis envoïa au Pape la tête de l'Amiral : ce fait n'est

Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des Oiseaux dévorans fut l'indigne pâture:
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de son Fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paroître jouïr du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, Maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs;
D'un Peuple d'assassins les troupes effrenées,
Par devoir & par zèle, au carnage acharnées,
Marchoient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos Freres sanglans.
Guise étoit à leur tête & bouillant de colére,*
Vengeoit sur tous les miens les Mânes de son Pere.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,†
Echauf-

n'est point assuré; mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine, avec un Coffre plein de papiers, parmi lesquels étoit l'Histoire du tems, écrite de la main de Coligny.

* *Guise étoit à leur tête & bouillant de colére.*] C'étoit Henri Duc de Guise, surnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois: il étoit Fils du Duc François assassiné par Poltrot.

† *Nevers*,] Fréderic de Gonzague, de la Maison

Echauffoient les transports de leur zèle inhumain;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre, & marquoient les Victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le Fils assassiné sur le corps de son Pere;
Le Frere avec la Sœur, la Fille avec la Mere;
Les Epoux expirans sous leurs toits embrasés,
Les Enfans au berceau sur la pierre écrasés:
Des fureurs des Humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirés,
Ces Monstres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,

Invo-

son de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des Auteurs de la Saint Barthélemi.

Ibid. *Gondi*,] Albert de Gondi, Maréchal de Retz, Favori de Catherine de Médicis.

Ibid. *Tavanne, un poignard à la main.*] Gaspard de Tavanne, élevé Page chez François Premier. Il couroit dans les rues de Paris la nuit de la Saint Barthélemi, criant : (Saignez, saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son Fils qui a écrit des Mémoires, rapporte que son Pere étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa Vie, & que le Confesseur lui aïant dit d'un air étonné : Quoi ! vous ne me parlez point de la Saint Barthélemi ? Je la regarde, répondit le Maréchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.

Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs Freres;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osoient offrir à Dieu cet exécrable encens.

O combien de Héros indignement périrent!
Renel & Pardaillan chez les Morts descendirent,*
Et vous brave Guerchy, vous sage Lavardin,†
Digne de plus de vie, & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac & Soubise au trépas condamnés,¶
Défendent

* *Renel & Pardaillan chez les Morts descendirent.*] Antoine de Clermont-Renél, se sauvant en chemise, fut massacré par le Fils du Baron des Adrets, & par son propre Cousin, Bussy d'Amboise.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

† *Et vous brave Guerchy, vous sage Lavardin.*] Guerchy se défendit long-tems dans la rue, & tua quelques Meurtriers avant d'être accablé sous le nombre; mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

¶ *Marsillac,*] Marsillac, Comte de la Roche-Foucault, étoit Favori de Charles IX. & avoit passé une partie de la nuit avec le Roi: ce Prince avoit eu quelque envie de le sauver, & lui avoit même dit de coucher dans le Louvre; mais enfin il le laissa aller, en disant: (Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.)

Ibid. *& Soubise au trépas condamnés.*] Soubise portoit ce nom, parce qu'il avoit épousé l'Héritiére de la Maison de Soubise. Il s'appelloit Dupont-Quellenec. Il se défendit très-long-tems, & tomba percé
de

Défendent quelque-tems leurs jours infortunés :
Sanglans, percés de coups, & respirant à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce Palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce Palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemploit cette Fête;
Ses cruels Favoris d'un regard curieux,
Voïoient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruïnes fatales
Etoient de ces Héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô crime, ô honte! ô comble de nos maux!
Le Roi, le Roi lui-même au milieu des Bourreaux *
Poursuivant des Proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses Sujets souilloit ses mains sacrées :

Et

de coups sous les fenêtres de la Reine : les Dames de la Cour allérent voir son corps nud & tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette Cour abominable.

* *Le Roi, le Roi lui-même au milieu des Bourreaux.*] J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Tessé, qu'il avoit connu dans sa jeunesse un Vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avoit été Page de Charles IX. & lui avoit dit plusieurs fois, qu'il avoit chargé lui-même la Carabine avec laquelle le Roi avoit tiré sur ses Sujets Protestans la nuit de la Saint Barthélemi.

Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare Frere,
A ce honteux carnage excitoit sa colére.
Non qu'après tout, Valois ait un cœur inhumain;
Rarement dans le sang Il a trempé sa main;
Mais l'exemple du crime assiégeoit sa jeunesse,
Et sa cruauté même étoit une foiblesse.

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des Assassins trompérent les efforts.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante avanture *
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux Pere accablé sous le fardeau des ans,
Se livroit au sommeil entre ses deux enfans,
Un lit seul enfermoit & les Fils & le Pere:
Les Meurtriers ardens qu'aveugloit la colére,
Sur eux à coups pressez enfoncent le poignard;
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.

L'Eter-

* *De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure.*] Le Caumont qui échappa à la Saint Barthélemi, est le fameux Maréchal de la Force, qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des Mémoires qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la Maison de la Force. Il dit dans ces Mémoires, que son Pere & son Frere furent massacrez dans la Rue des Petits-Champs; mais ces circonstances ne sont point du tout essentielles.

L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées,
Il ſait quand il lui plaît veiller ſur nos années;
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frapé.
Un inviſible bras, armé pour ſa défenſe,
Aux mains des Meurtriers déroboit ſon enfance;
Son Pere à ſon côté ſous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de ſon corps expirant,
Et du Peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faiſois-je en ces affreux momens!
Hélas! trop aſſuré ſur la foi des ſermens,
Tranquile au fond du Louvre & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtoient encor les charmes,
O nuit! nuit effroïable! ô funeſte ſommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil:
On avoit maſſacré mes plus chers Domeſtiques,
Le ſang de tous côtés inondoit mes portiques:
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venoit d'égorger.
Les Aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancérent,
Leurs parricides mains devant moi ſe levérent,
Je touchois au moment, qui terminoit mon ſort,
Je preſentai ma tête, & j'attendis la mort.

Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs Maîtres,
Parlât encore pour moi dans le cœur de ces Traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux;
Soit qu'enfin s'aſſurant d'un Port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bien-tôt de ſa part on m'apporta des fers.

Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit.....
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit;
Tant d'horreur vous ſurprend; mais de leur barbarie,
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le ſignal;
Tout imita Paris; la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéï:
Par cent mille Aſſaſſins ſon courroux fut ſervi,
Et des Fleuves Français les eaux enſanglantées,
Ne portoient que des morts aux Mers épouventées.

LA



[illegible] E N [illegible]

[illegible] HANT [illegible]

A [illegible]

[illegible]



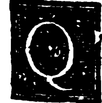


LA HENRIADE.

CHANT TROISIÉME.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'Histoire des Guerres Civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Régne de Henri III. Son caractère: Celui du fameux Duc de Guise, connu sous le nom du Balafré: *Bataille de Coutras: Meurtre du Duc de Guise: Extrémités où Henri III. est réduit: Mayenne est le Chef de la Ligue: D'Aumale en est le Héros: Réconciliation de Henri III. & de Henri, Roi de Navarre: Secours que promet la Reine Elizabeth: Sa réponse à Henri de Bourbon.*



QUAND l'Arrêt des Destins eut durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des Assassins fatigués de leurs crimes,

 Le

Les glaives émoussés manquérent de victimes,
Le Peuple dont la Reine avoit armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ses Attentats.
Aisément sa pitié succéde à sa furie.
Il entendit gémir la voix de sa Patrie.
Bien-tôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur,
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du Roi la funeste culture,
N'avoit que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui jusques sur le Trône épouvante les Rois.
Par sa Mere élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours,
Une langueur mortelle en abregea le cours;
Dieu déploïant sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colére;
Et par son châtiment voulut épouvanter,
Quiconque à l'avenir oseroit l'imiter.
Je le vis expirant. Cette image effraïante,*
A mes yeux attendris semble être encor présente.
Son sang à gros bouillons de son corps élancé,
Vengeoit le Sang Français par ses ordres versé;

Il

* *Je le vis expirant. Cette image effraïante.*] Il fut toujours malade depuis la Saint Barthélemi, & mourut environ deux ans après, le 30. Mai 1574. tout baigné dans son sang, qui lui sortoit par les pores.

Il se sentoit frappé d'une main invisible,
Et le Peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi si jeune & si-tôt moissonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettoit à la France,
D'un Empire plus doux quelque foible espérance.

Soudain du fond du Nord au bruit de son trépas
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vient saisir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un Frere infortuné le sanglant héritage.

La Pologne en ce tems avoit d'un commun choix,*
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;
Son nom plus redouté que les plus puissans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop-tôt fameux:
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Reine je parle ici sans détour & sans feinte,
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte;
Et mon cœur qui jamais n'a su se déguiser,

Prêt

* *La Pologne en ce tems avoit d'un commun choix.*] La réputation qu'il avoit aquise à Jarnac & à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avoit fait élire Roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II. dernier Prince de la Race des Jagellons.

Prêt à ſervir Valois ne ſauroit l'excuſer.

Sa gloire avoit paſſé comme une ombre legére;
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vu plus d'un Roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les Combats, Eſclave dans ſa Cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il eſt vaillant, mais foible; & moins Roi que Soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux Favoris flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernoient l'inconſtance.
Au fond de ſon Palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des Peuples opprimés,
Ils dictoient par ſa voix leurs volontés funeſtes,
Des tréſors de la France ils diſſipoient les reſtes,
Et le Peuple accablé pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſoit de leur luxe & païoit leurs plaiſirs.

Tandis que ſous le joug de ſes Maîtres avides,
Valois preſſoit l'Etat du fardeau des Subſides,
On vit paroître Guiſe, & le Peuple inconſtant *
Tourna

* *On vit paroître Guiſe, & le Peuple inconſtant.*] Henri de Guiſe, le *Balafré*, né en 1550. de François de Guiſe & d'Anne d'Eſt. Il executa le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine ſon Oncle, au Concile de Trente, & entamé par François ſon Pere.

Tourna bien-tôt ſes yeux vers cet Aſtre éclatant:
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon Pere,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiroient tous les Vœux par leurs charmes vainqueurs.

Nul ne ſut mieux que lui le grand Art de ſéduire,
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des Peuples en public il plaignoit la miſére,
Déteſtoit des Impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux;
Il ſavoit prévenir la timide indigence,
Ses bienfaits dans Paris annonçoient ſa préſence.
Il ſe faiſoit aimer des Grands qu'il haïſſoit;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſoit;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices;
Connoiſſant les périls, & ne redoutant rien;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoïen.

Quand il eut quelque-tems eſſaïé ſa puiſſance,
Et du Peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
Du Trône de ſon Roi briſer le fondement.

Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bien-tôt de la France infecta tout le reste;
Monstre affreux, qu'ont nourri les Peuples & les Grands,
Engraissé de carnage & fertile en Tyrans.

La France dans son sein vit alors deux Monarques.
L'un n'en possédoit plus que les frivoles marques;
L'autre portant par-tout l'espérance & l'effroi,
A peine avoit besoin du vain titre de Roi.

Valois se réveilla du sein de son yvresse,
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis;
Mais du jour importun ses regards éblouis,
Ne distinguérent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondoient sur sa tête;
Et bien-tôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & se rejettant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, & parmi les délices,
Tranquile il s'endormit au bord des précipices.

Je lui restois encore, & tout prêt de périr,
Il n'avoit plus que moi qui put le secourir;
Héritier, après lui, du Trône de la France,
Mon bras sans balancer s'armoit pour sa défense;
J'offrois à sa foiblesse un néçessaire appui;
Je courois le sauver, ou me perdre avec lui.

Mais

Mais Guise trop habile, & trop savant à nuire,
L'un par l'autre en secret songeoit à nous détruire:
Que dis-je, il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui le pouvoit sauver.
De la Religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux mistère.
Par sa feinte vertu le peuple échauffé
Ranima son courroux encor mal étouffé.
Il leur representoit le culte de leurs Peres;
Les derniers Attentats des Sectes étrangéres,
Me peignoit ennemi de l'Eglise & de Dieu;
» Il porte, disoit-il, ses erreurs en tout lieu;
» Il suit d'Elizabeth ses dangereux exemples:
» Sur vos Temples détruits il va fonder ses Temples;
» Vous verrez dans Paris ses Prêches criminels.

Tout le Peuple à ces mots trembla pour ses Autels.
Jusqu'au Palais du Roi l'allarme en est portée.
La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le Roi trop foible obéit sans murmure;
Et lorsque je volois pour venger son injure,
J'apprens que mon Beau-Frere, à la Ligue soumis,
S'unissoit pour me perdre, avec ses ennemis;
De Soldats malgré lui couvroit déja la Terre,

Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plaignis sa foiblesse, & sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les Villes allarmées,
Contre moi, dans la France enfantoient des Armées;
Joyeuse, avec ardeur, venoit fondre sur moi,
Ministre impétueux des foiblesses du Roi.
Guise dont la prudence égaloit le courage,
Dispersoit mes amis, leur fermoit le passage.
D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse;
Vous savez sa défaite, & sa fin malheureuse.
Je dois vous épargner des recits superflus.

Non, je ne reçois point vos modestes refus:
Non, ne me privez point, dit l'auguste Princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, & son trépas.
L'Auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre,
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit: le Héros à ce discours flateur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur;
Et réduit à regret à parler de sa gloire,

Il

Il poursuivit ainsi cette fatale Histoire.

De tous les Favoris qu'idolâtroit Valois, *
Qui flattoient sa mollesse, & lui donnoient des Loix,
Joyeuse né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute étoit le moins indigne;
Il avoit des vertus; & si de ces beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abregé le cours,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée
Auroit de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le sein des Plaisirs, dans les bras de l'Amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les Courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançoient à la mort.

Des

* *De tous les Favoris qu'idolâtroit Valois.*] Anne, Duc de Joyeuse, avoit épousé la Sœur de la Femme de Henri III. Dans son Ambassade à Rome il fut traité comme Frere du Roi. Il avoit un cœur digne de sa grande fortune. Un jour aïant fait attendre trop long-tems les deux Secrétaires d'Etat dans l'Antichambre du Roi, il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venoit de lui faire. Il donna la Bataille de Coutras contre Henri IV. alors Roi de Navarre, le 20. Octobre 1587. On comparoit son Armée à celle de Darius, & l'Armée de Henri IV. à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la Bataille par deux Capitaines d'Infanterie, nommés Bordaux & Descentiers.

Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçoient sur leurs habits les noms de leurs Maîtresses;
Leurs armes éclatoient du feu des Diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens;
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portoient au combat leur superbe imprudence;
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un Camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon Camp frappoit leur vûë.

Mon Armée en silence à leurs yeux étenduë,
N'offroit de tous côtés que farouches Soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les Combats,
Accoutumés au sang & couverts de blessûres,
Leur fer & leurs mousquets composoient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisois aux coups leurs Escadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos Ennemis vaincus & renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés:
A regret dans leur sein j'enfonçois cette épée,
Qui du sang Espagnol eut été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi les Courtisans,

Que

Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé, que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poste, & tous inébranlables,
Ils voïoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des Courtisans Français tel est le caractère;
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards;
Vils flatteurs à la Cour, Héros aux Champs de Mars.

Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;
Je l'apperçus bien-tôt porté par des Soldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphire & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des Vents.

Mais pourquoi rappeller cette triste Victoire?
Que ne puis-je plutôt ravir à la Mémoire
Les cruels Monumens de ces affreux succès!
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

Ce malheureux Combat ne fit qu'approfondir
L'abîme

L'abîme dont Valois vouloit en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrace;
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guise aigrissant ses douleurs.
Ainsi que ses affronts, redoubla ses malheurs.
Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse, *
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auheau mes Alliés surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce Vainqueur y parut comme un Dieu tutelaire.
Valois vit triompher son superbe Adversaire,
Qui toujours insultant à ce Prince abattu,
Sembloit l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus foible courage.
L'insensible Valois ressentit cet outrage;
Il voulut d'un Sujet reprimant la fierté,
Essaïer dans Paris sa foible autorité.
Il n'en étoit plus tems, la tendresse & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte:
Son Peuple audacieux prompt à se mutiner,

Le

* *Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse.*] Dans le même-tems que l'Armée du Roi étoit battue à Coutras, le Duc de Guise faisoit des actions d'un très-habile Général, contre une Armée nombreuse de Reitres venus au secours d'Henri IV. & après les avoir harcelés & fatigués long-tems, il les défit au village d'Auneau.

Le prit pour un Tyran dès qu'il voulut régner.
On s'assemble, on conspire, on répand les allarmes,
Tout Bourgeois est Soldat, tout Paris est en armes;
Mille remparts naissans, qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les Gardes enfermés.

Guise tranquile & fier au milieu de l'orage, *
Précipitoit du Peuple ou retenoit la rage,
De la sédition gouvernoit les ressorts,
Et faisoit à son gré mouvoir ce vaste corps.
Tout le Peuple au Palais couroit avec furie.
Si Guise eût dit un mot, Valois étoit sans vie:
Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler:
Et des Mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite;
Enfin Guise attenta, quel que fut son projet,
Trop peu pour un Tyran, mais trop pour un Sujet.
Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfraindre.
Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,

S'il

* *Guise tranquile & fier au milieu de l'orage.*] Le Duc de Guise à cette journée des Barricades, se contenta de renvoïer à Henri III. ses Gardes, après les avoir desarmés.

S'il ne montoit au Trône, il marchoit au supplice;
Enfin Maître absolu d'un Peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance & de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Ibéres,
Adoré des Français, secondé de ses Fréres,
Ce sujet orgueilleux crut ramener ces tems, *
Où de nos premiers Rois les lâches Descendans,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachoient leur Diadême,
Et

* *Ce sujet orgueilleux crut ramener ces tems.*] Le Cardinal de Guise, Frere du Duc, avoit dit souvent qu'il espéroit tenir bien-tôt la tête de Henri III. entre ses jambes pour lui faire une Couronne de Moine. Ce dessein étoit si public, qu'on afficha ces deux vers Latins aux portes du Louvre:

QUI DEDIT ANTE DUAS, UNAM ABSTULIT, ALTERA NUTAT.
TERTIA TONSORIS EST FACIENDA MANU.

On a trouvé dans la Bibliotéque de feu M. le Premier-President de Mesme, cette traduction de ce distique:

Valois qui les Dames n'aime,
Deux Couronnes posséda.
Bien-tôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Graces à ses heureux travaux:
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

Et dans l'ombre d'un Cloître en ſecret gémiſſant,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs Tyrans.

Valois qui cependant différoit ſa vengeance,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats :
On propoſa des Loix qu'on n'exécuta pas ;
De mille Députés l'éloquence ſtérile,
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun,
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un.

Au milieu des Etats, Guiſe avec arrogance,
De ſon Prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du Trône, & ſûr de ſes projets,
Crut dans ces Députés avoir autant de Sujets.
Déja leur troupe indigne, à ſon Tyran vendue,
Alloit mettre en ſes mains la Puiſſance abſolue ;
Lorſque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger & régner.
Son Rival chaque jour ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſoit ſa colére.
Ne ſoupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveugloit, ſon heure étoit venue.
Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vûe ;
De cent coups de poignard indignement percé, *
Son

* *De cent coups de poignars indignement percé.*] Il
fut

Son orgueil en mourant ne fut point abaissé ;
Et ce front, que Valois craignoit encor peut-être,
Tout pâle & tout sanglant sembloit braver son Maître.
C'est ainsi que mourut ce Sujet tout-puissant,
De vices, de vertus, assemblage éclatant ;
Le Roi dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement & s'en vengea de même.

Bien-tôt ce bruit affreux se répand dans Paris,
Le Peuple épouventé remplit l'air de ses cris,
Les Vieillards désolés, les Femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les Statues,
Tout Paris croit avoir en ce pressant danger,
L'Eglise à soutenir, & son Pere à venger ;
De Guise au milieu d'eux le redoutable Frére,
Mayenne à la vengeance anime leur colére,
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Mayenne dès long-tems nourri dans les allarmes,*
Sous

fut assassiné dans l'Antichambre du Roi au Château de Blois, un Vendredi 23. Décembre 1588. par Laugnac, Gentilhomme Gascon, & par quelques-uns des Gardes de Henri III. qu'on nommoit les Quarante-cinq. Le Roi leur avoit distribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les Assassins étoient la Bastide, Montsivry, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Capautel, avec Laugnac, Capitaine des Quarante-cinq.

* *Mayenne dès long-tems nourri dans les allarmes.*]
Le

Sous le ſuperbe Guiſe avoit porté les armes ;
Il ſuccéde à ſa gloire ainſi qu'à ſes deſſeins,
Le Sceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chere,
Le conſole aiſément de la perte d'un Frere ;
Il ſervoit à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il ſait, par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur Maître, eſclaves des Tyrans.
Il connoît leurs talens, il en ſait faire uſage ;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouïſſoit les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altiére eſpére en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale au cœur préſomptueux *
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du Parti le Bouclier terrible,
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'Invincible.

Mayenne

Le Duc de Mayenne, Frere puîné du *Balafré*, tué à Blois, avoit été long-tems jaloux de la réputation de ſon aîné. Il avoit toutes les grandes qualités de ſon Frere, à l'activité près.

* *Autant le jeune Aumale au cœur préſomptueux*,] Voyez la Remarque au quatriéme Chant.

Mayenne qui le guide au milieu des Combats,
Eſt l'ame de la Ligue, & l'autre en eſt le bràs.

Cependant des Flamans l'Oppreſſeur politique,
Ce Voiſin dangereux, ce TYRAN CATHOLIQUE;
Ce Roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce Roi votre Ennemi, mais encor plus le mien,
Philippe, de Mayenne, embraſſant la querelle, *
Soutient de nos Rivaux la cauſe criminelle;
Et Rome, qui devoit étouffer tant de maux, †
Rome de la Diſcorde allume les flambeaux;
Celui qui des Chrétiens ſe dit encor le Pere,
Met aux mains de ſes Fils un glaive ſanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.

Enfin

* *Philippe, de Mayenne, embraſſant la querelle.*] Philippe II. Roi d'Eſpagne, Fils de Charles-Quint. On l'appelloit le Démon du Midi, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troubloit toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Eſpagne eſt ſituée. Il envoïa de puiſſans ſecours à la Ligue, dans le deſſein de faire tomber la Couronne de France à l'Infante Claire Eugénie, ou à quelque Prince de ſa Famille.

† *Et Rome qui devoit étouffer tant de maux.*] La Cour de Rome gagnée par les Guiſes, & ſoumiſe alors à l'Eſpagne, fit ce qu'elle put pour ruïner la France: Grégoire XIII. ſecourut la Ligue d'hommes & d'argent; & Sixte-Quint commença ſon Pontificat par les excès les plus grands, & heureuſement les plus inutiles contre la Maiſon Roïale, comme on peut voir aux Remarques ſur le premier Chant.

Enfin Roi ſans Sujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé.
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé:
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colére;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un Beau-Frere
Mon devoir l'ordonnoit, j'en ai ſubi la loi;
Et Roi, j'ai défendu l'autorité Roi.
Je ſuis venu vers lui, ſans traité, ſans ôtage:*
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits:
Je ne me flatte point d'avoir pu dans ſon ame,
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu,
Il gémit du repos qui l'avoit abattu;
Valois avoit beſoin d'un deſtin ſi contraire,
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.

Tels étoient de Henri les ſincéres diſcours.
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours:
Déja du haut des murs de la Ville rebelle,
La voix de la Victoire en ſon Camp le rappelle.

Mille

* *Je ſuis venu vers lui, ſans traité, ſans ôtage.*] Henri IV. alors Roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III. ſuivi d'un Page ſeulement, malgré les défiances & les priéres de ſes vieux Officiers, qui craignoient pour lui une ſeconde Saint Barthélemi.

Mille jeunes Anglais vont bien-tôt sur ses pas
Fendre le sein des Mers, & chercher les Combats.

Essex est à leur tête; Essex dont la vaillance *
A des fiers Castillans confondu la prudence,
Et qui ne croïoit pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueillis sa main.

Henri ne l'attend point: ce Chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à son départ s'apprête.
Allez, lui dit la Reine, allez digne Héros,
Mes Guerriers sur vos pas traverseront les flots;
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre.
A vos soins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des Combats vous les verrez courir
Plus pour vous imiter que pour vous secourir:
Formés par votre exemple au grand Art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bien-tôt la Ligue expirer sous vos coups!
L'Espagne sert Mayenne, & Rome est contre vous;
Allez

* *Essex est à leur tête; Essex dont la vaillance.*] Robert de Dreux, Comte d'Essex, fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols, par la tendresse d'Elizabeth pour lui, & par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avoit pris Cadix sur les Espagnols, & les avoit battus plus d'une fois sur Mer. La Reine Elizabeth l'envoïa effectivement en France en 1590. au secours de Henri IV. à la tête de cinq mille hommes.

Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des Nations venger la liberté;
De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.

Philippe de son Pere héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Divisant ses Voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son Palais croit dompter l'Univers.

Sixte au Trône élevé du sein de la poussiére, *
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fiére;
Le Pastre de Montalte est le Rival des Rois,
Dans Paris comme à Rome il veut donner des Loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple Diadême,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi

* *Sixte au Trône élevé du sein de la poussiére.*] Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancône, d'un pauvre Vigneron nommé Peretty,) homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant Cordelier, il assomma de coups le Neveu de son Provincial, & se brouilla avec tout l'Ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuïr. Etant Cardinal, il composa en Latin la Bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V. contre la Reine Elizabeth; cependant il estimoit cette Reine, & l'appelloit UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

Ennemi des Puiſſans, des Foibles oppreſſeur;
Dans Londres, dans ma Cour, il a formé des brigues,
Et l'Univers qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.

Voilà les Ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oſérent s'élever:
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'Océan ſa fuite & ſes naufrages, *
Du ſang de ces Guerriers ce bord eſt encor teint;
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime & me craint.

Suivez donc à leurs yeux votre noble entrepriſe.
Si Mayenne eſt vaincu, Rome ſera ſoumiſe;
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs;
Inflexible aux Vaincus, complaiſante aux Vainqueurs.
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer, ou d'éteindre la foudre.

* *Fit voir à l'Océan ſa fuite & ſes naufrages.*] Cet événement étoit tout récent; car Henri IV. eſt ſuppoſé voir ſecretement Elizabeth en 1589. & c'étoit l'année précédente que la grande Flote de Philippe II. deſtinée pour la Conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake, & diſperſée par la tempête.

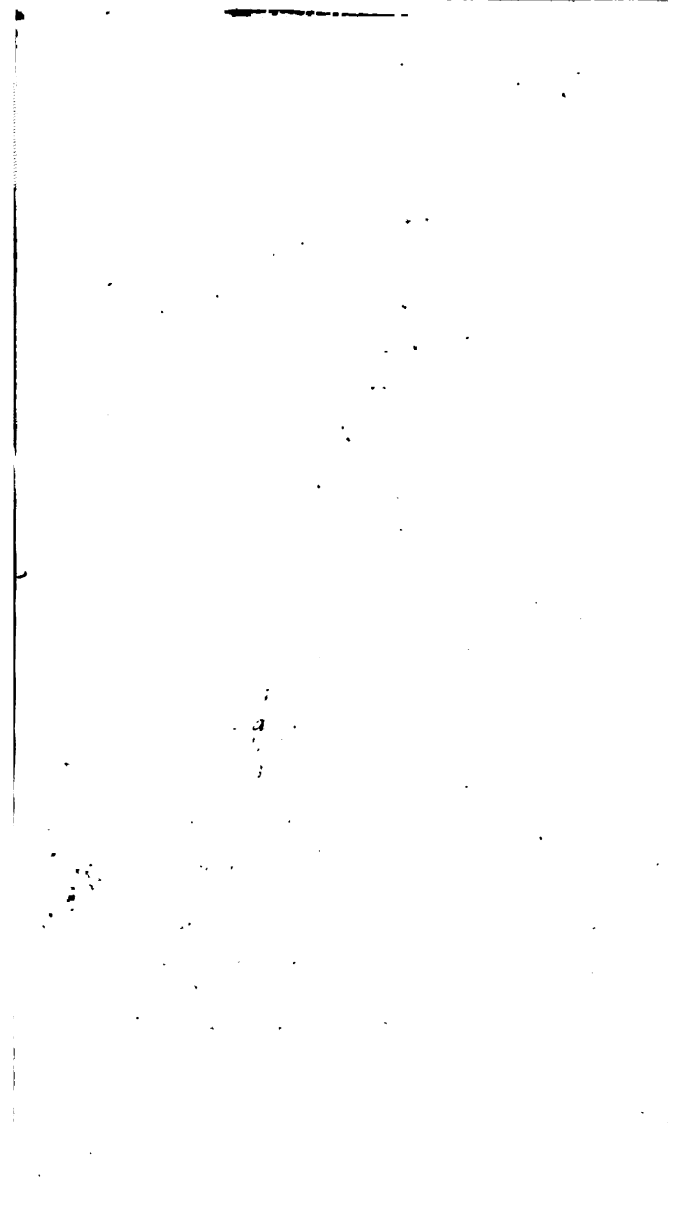
On a fait dans un Journal de Trevoux une Critique ſpécieuſe de cet endroit. Ce n'eſt pas, dit-on, à la Reine Elizabeth, de croire que Rome eſt complaiſante pour les Puiſſances, puiſque Rome avoit oſé excommunier ſon Pere.

Mais le Critique ne ſongeoit pas que le Pape n'avoit excommunié le Roi Henri IV. que parce qu'il craignoit davantage l'Empereur Charles-Quint.

LA




Chant IV.e
Pag. 65







LA HENRIADE.

CHANT QUATRIEME.

ARGUMENT.

D'Aumale étoit prêt de se rendre maître du Camp d'Henri III. lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs & fait changer la fortune. La Discorde console Mayenne & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnoit alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique : Elle revient avec elle à Paris : Souléve la Sorbonne : Anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines : On livre à la main du Bourreau des Magistrats qui tenoient pour le Parti des Rois : Troubles & confusion horrible dans Paris.



TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisoient tous deux la science profonde,
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,

La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans,
Les Drapeaux de la Ligue abandonnés aux Vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des Combats craignoit l'incertitude.
A ses desseins flottans il falloit un appui:
Il attendoit Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent,
Des Portes de Paris leurs Légions sortirent.
Le superbe d'Aumale, & Nemours, & Brissac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable Parti défenseurs intrépides,
Epouventoient Valois de leurs succès rapides,
Et ce Roi trop souvent sujet au repentir
Regrettoit le Héros qu'il avoit fait partir.

Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un Frere de Joyeuse osa long-tems paroître. *

Ce

* *Un Frere de Joyeuse osa long-tems paroître.*] Henri, Comte de Bouchage, Frere-puiné du Duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passoit à Paris, à quatre heures du matin, près du Convent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantoient les Matines dans le Convent; frappé de cette idée, il se fit Capucin, sous le nom de Frere Ange. Depuis il quitta son froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouver-

neur

Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour,
Du Siècle au fond d'un Cloître, & du Cloître à la Cour;
Vicieux, Pénitent, Courtisan, Solitaire,
Il prit, quitta, reprit la Cuirasse & la Haire.
Du pied des saints Autels arrosés de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avoit consacrée.
Mais de tant de Guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale; *
Vous né du Sang Lorrain, si fécond en Héros;
Vous ennemi des Rois, des Loix & du repos.
La fleur de la Jeunesse en tout tems l'accompagne,

Avec

neur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi; mais un jour ce Prince étant avec lui sur un Balcon, au-dessous duquel beaucoup de Peuple étoit assemblé: (Mon Cousin, lui dit Henri IV. ces gens-ci me paroissent fort aises de voir ensemble un Apostat & un Renégat.) Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son Convent où il mourut.

* *Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale.*] Le Chevalier d'Aumale, Frere du Duc d'Aumale, de la Maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avoit des qualités brillantes, qui étoit toujours à la tête des sorties pendant le Siège de Paris, & inspiroit aux Habitans sa valeur & sa confiance.

D 2

Avec eux, sans relâche, il fond dans la Campagne:
Tantôt dans le silence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la Guerre,
Du sang des Assiégeans son bras couvroit la Terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'Air, la Terre, & les Flots;
Les Aigles, les Vautours, aux aîles étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les Champs de l'air enlever les Oiseaux,
Dans les Bois, sur les Prez déchirent les Troupeaux;
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes,
Remportent à grands cris les dépouilles vivantes.

Dans un de ses Combats de sa gloire enivré
Aux tentes de Valois il avoit pénétré.
La nuit & la surprise augmentoient les allarmes,
Tout plioit, tout trembloit, tout cédoit à ses armes.
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux alloit tout inonder.
L'Etoile du matin commençoit à paroître,
Mornay qui précédoit le retour de son Maître,
Voyoit déja les Tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris.
Il court, il apperçoit dans un desordre extrême,
Les Soldats de Valois, & ceux de Bourbon même:

» Juste

» Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous nous attendiez ?
» Henri va vous défendre, il vient, & vous fuïez.
» Vous fuïez, Compagnons ! Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le Fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains;
Au seul nom de Henri les Français se rallient.
La honte les enflâme, ils marchent, ils s'écrient;
Qu'il vienne, ce Héros, nous vaincrons sous ses ïeux.
Henri dans le moment paroît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête,
Il vôle aux premiers rangs, il s'avance à leur tête,
Il combat, on le suit, il change les destins,
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empressent;
La Victoire revient, les Ligueurs disparoissent,
Comme aux raïons du Jour qui s'avance & qui luit,
S'est dissipé l'éclat des Astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives,
Des siens épouvantés les Troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De son front menaçant la terreur les renverse,
Leur Chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné,
Tel que du haut d'un Mont de frimats couronné,

Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un Rocher qui menaçoit les nues.

Mais, que dis-je ? il s'arrête, il montre aux Assiégeans,
Il montre encor ce front redouté si long-tems,
Des siens qui l'entraînoient fougueux il se dégage,
Honteux de vivre encor il revole au carnage,
Il arrête un moment son Vainqueur étonné,
Mais d'ennemis bien-tôt il est environné.
La mort alloit punir son audace fatale.

La Discorde le vit & trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
Elle s'éleve en l'air, & vole à son secours.
Elle approche, elle oppose, au nombre qui l'accable,
Son Bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vûe inspire ou la rage ou la peur.
O Fille de l'Enfer, Discorde inexorable,
Pour la premiére fois tu parus secourable.
Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main Ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusques-là n'épargna ses Victimes,
Elle entraîne d'Aumale aux Portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avoit point sentis.

Elle

Elle applique à ſes maux une main ſalutaire.
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire.
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un Tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle,
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.

Henri ſait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage;
Des momens dans la Guerre il connoît tout le prix,
Il preſſe au même inſtant ſes Ennemis ſurpris:
Il veut que les Aſſauts ſuccédent aux Batailles,
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'eſpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux Soldats l'exemple, & le reçoit de lui;
Il ſoutient les travaux, il brave les allarmes;
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.
Tous les Chefs ſont unis, tout ſuccéde à leurs vœux,
Et bien-tôt la terreur qui marche devant eux,
Des Aſſiégés tremblans diſſipant les Cohortes,
A leurs yeux éperdus alloit briſer leurs Portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant?
Mayenne a pour Soldats un Peuple gémiſſant:
Ici la Fille en pleurs lui redemande un Pere,
Là le Frére effraïé pleure au tombeau d'un Frere,

Chacun plaint le présent, & craint pour l'avenir,
Ce grand corps allarmé ne peut se réunir :
On s'assemble, on consulte, on veut fuir, ou se rendre,
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre.
Tant le foible Vulgaire avec legéreté,
Fait succéder la peur à la témérité !

Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue :
Cent desseins partageoient son ame irrésolue :
Quand soudain la Discorde aborde ce Héros,
Fait sifler ses Serpens, & lui parle en ces mots :

Digne Héritier d'un Nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
Toi nourri sous mes yeux, & formé sous mes Loix,
Entens ta Protectrice, & reconnois ma voix.
Ne crains rien de ce Peuple imbécile & volage,
Dont un foible malheur a glacé le courage ;
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains,
Tu les verras bien-tôt seconder nos desseins ;
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proïe,
Combattre avec audace & mourir avec joïe.

La Discorde aussi-tôt plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les Campagnes de l'air,
Par-tout chez les Français le trouble & les allarmes
Presen-

Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes.
Son haleine en cent lieux répand l'arridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté,
Les épics renverſés ſur la terre languiſſent,
Le Ciel s'en obſcurcit, les Aſtres en paliſſent,
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux Peuples effraïés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.

Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels,
Rome jadis ſon Temple & l'effroi des Mortels;
Rome dont le deſtin dans la Paix, dans la Guerre,
Eſt d'être en tous les tems Maîtreſſe de la Terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois
Sur leurs Trônes ſanglans enchaîner tous les Rois.
L'Univers fléchiſſoit ſous ſon Aigle terrible.
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible,
Elle a ſu ſous ſon joug aſſervir ſes Vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs;
Ses avis ſont ſes Loix, ſes décrets ſont ſes armes.

Près de ce Capitole où régnoient tant d'allarmes;
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au Trône des Céſars;
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les Tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le Trône eſt ſur l'Autel; & l'abſolu pouvoir

Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'Encensoir.

Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante:
Là, son premier Apôtre avec la Vérité
Conduisit la Candeur & la Simplicité.
Ses successeurs heureux quelque-tems l'imitérent,
D'autant plus de respectés que plus ils s'abaissérent.
Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,
La pauvreté soutint leur austére vertu;
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire,
Du fond de leur Chaumiére ils voloient au Martire.
Le tems qui corrompt tout, changea bien-tôt leurs mœurs:
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome depuis ce tems puissante & profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée;
La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les Successeurs du Christ au fond du Sanctuaire,
Placérent sans rougir l'Inceste & l'Adultére,
Et Rome qu'opprimoit leur Empire odieux,
Sous ces Tyrans sacrez regretta ses faux Dieux.
On écouta depuis de plus sages maximes,
On sut ou s'épargner, ou mieux voiler ses crimes,
De l'Eglise & du Peuple on régla mieux les droits,*

Rome

* *De l'Eglise & du Peuple on régla mieux les droits.*] *Voyez* l'Histoire des Papes.

Rome devint l'Arbitre, & non l'effroi des Rois;
Sous l'orgueil imposant du triple Diadême
La modeste Vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des Humains,
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte alors étoit Roi de l'Eglise & de Rome,*
Si pour être honoré du titre de grand Homme,
Il suffit d'être faux, austère, & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
Il devoit sa grandeur à quinze ans d'artifices,
Il sut cacher quinze ans ses vertus & ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûloit d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnoit la Politique,
Fille de l'Intérêt & de l'Ambition,
Dont nâquirent la Fraude & la Séduction.
Ce monstre ingénieux en détours si fertile,
Accablé de soucis paroît simple & tranquile;
Ses

* *Sixte alors étoit Roi de l'Eglise & de Rome.*] Sixte-Quint étant Cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécile durant près de quinze années, qu'on l'appelloit communément l'Asne d'Ancône. On sait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il régna.

Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse ;
Toujours l'autorité lui prête un prompt secours,
Le Mensonge subtil régne en tous ses discours,
Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Vérité même.

A peine la Discorde avoit frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mistérieux,
Avec un ris malin la flatte, la caresse,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse,
Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les Peuples séduits me présentoient leurs voeux,
Où la crédule Europe à mon pouvoir soumise,
Confondoit dans mes Loix, les Loix de son Eglise.
Je parlois, & soudain les Rois humiliés,
Du Trône en frémissant descendoient à mes pieds :
Sur la Terre à mon gré ma voix souffloit les Guerres,
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres,
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas ;
Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats.
Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat de la France*
Eteint

* *Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat de la France.*] On sait que pendant les Guerres du treizième Siècle, entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Gré-

Eteint presque en mes mains, les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Eglise & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'Erreur;
C'est lui qui le premier démasquant mon visage,
Vengea la Vérité dont j'empruntois l'image;
Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre,
Commençons par la France à ravager la Terre;
Que ses superbes Rois retombent dans nos fers.
Elle dit, & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome, & des pompes mondaines,
Des

Grégoire IX. eut la hardiesse non-seulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II. mais encore d'offrir la Couronne Impériale à Robert, Frere de Saint Louis: le Parlement de France assemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'étoit pas au Pape à déposséder un Souverain, ni au Frere d'un Roi de France de recevoir de la main d'un Pape, une Couronne, sur laquelle ni lui, ni le Saint Pere n'avoient aucun droit. En 1570. le Parlement sédentaire donna un fameux Arrêt contre la Bulle IN CŒNA DOMINI.

On connoît ses Remontrances célèbres sous Louis XI. au sujet de la Pragmatique Sanction: Celles qu'il fit à Henri III. contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appelloit la Maison Régnante, génération bâtarde, &c. & sa fermeté constante à soutenir nos Libertés, contre les prétentions de la Cour de Rome.

Des Temples consacrez aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'Univers,
L'humble Religion se cache en des Deserts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que son nom, profané dans le Monde,
Est le prétexte saint des fureurs des Tyrans,
Le bandeau du Vulgaire, & le mépris des Grands.
Souffrir est son destin, benir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hipocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ses Autels adorer la Fortune.

Son ame pour Henri brûloit d'un saint amour:
Cette Fille des Cieux sait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses Autels le culte légitime,
Adopter pour son Fils ce Héros magnanime:
Elle l'en croyoit digne, & ses ardens soupirs
Hâtoient cet heureux tems, trop lent pour ses desirs.
Soudain la Politique & la Discorde impie
Surprennent en secret leur auguste Ennemie.
Elle leve à son Dieu ses yeux mouillez de pleurs;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces Monstres dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vêtemens respectés des Humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.

D'un

D'un air insinuant l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique.
C'est-là que s'assembloient ces Sages révérés,
Des Vérités du Ciel Interprêtes sacrés,
Qui des Peuples Chrétiens, Arbitres & Modelles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidelles,
Conservoient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fléches de l'Erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse!
Du Monstre déguisé la voix enchanteresse,
Ebranle leurs esprits par ses discours flateurs.
Aux plus Ambitieux elle offre des grandeurs.
Par l'éclat d'une Mître elle éblouït leur vûe,
De l'Avare en secret la voix lui fut vendue,
Par un éloge adroit le Savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la Vérité:
Menacé par sa voix, le foible s'intimide,
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous, un des Vieillards s'écrie:
» L'Eglise fait les Rois, les absout, les châtie;
» En nous est cette Eglise, en nous seuls est sa Loi.
» Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre Roi.
» Sermens jadis sacrés, nous brisons votre chaîne. *

A pei-

* *Sermens jadis sacrés, nous brisons votre chaîne.*] Le 17.

A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce Decret odieux.
Chacun jure par elle, & signe sous ses yeux.

Soudain elle s'envole, & d'Eglise en Eglise
Annonce aux Factieux cette grande entreprise;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, sous le froc de FRANÇOIS,
Dans les Cloîtres sacrés fait entendre sa voix;
Elle appelle à grands cris tous ces Spectres austères,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
De la Religion reconnoissez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle,
Ce Fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce Glaive redoutable à nos fiers Ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne est remis.

Il

17. Janvier de l'an 1589. la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux Decret, par lequel il fut déclaré que les Sujets étoient déliés de leur Serment de Fidélité, & pouvoient légitimement faire la Guerre au Roi: le Févre Doyen, & quelques-uns des plus sages, refusérent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce Decret que la tyranie de la Ligue avoit arraché de quelques-uns de son Corps. Tous les Ordres Religieux, qui, comme la Sorbonne, s'étoient déclarés contre la Maison Royale, se rétractérent depuis comme elle; mais si la Maison de Lorraine avoit eu le dessus, se seroit-on rétracté?

Il est tems de sortir de l'ombre de vos Temples,
Allez d'un zèle saint répandre les exemples,
Apprenez aux Français, incertains de leur Foi,
Que c'est servir leur Dieu, que d'immoler leur Roi.
Songez que de Lévi la Famille sacrée,
Du Ministère saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du sang des Enfans d'Israël.
Que dis-je ? où sont ces tems, où sont ces jours prospéres,
Où j'ai vu les Français massacrés par leurs Freres ?
C'étoit vous, Prêtres saints, qui conduisiez leurs bras,
Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le sang, que le sang coule encore.
Montrez-vous, inspirez ce Peuple qui m'adore.
Le Monstre au même instant donne à tous le signal;
Tous sont empoisonnés de son venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche solemnelle;
L'Etendart de la Croix flottoit au milieu d'elle; *
Ils

* *L'Etendart de la Croix flottoit au milieu d'elle;*] Dès que Henri III. & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plûpart des Moines endossérent la Cuirasse, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du Poëme désigne la Procession de la Ligue, où douze cens Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort de Henri III.

Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte associer les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux Priéres publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles Soldats,
Du sabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde Cuirasse a couvert leur Cilice.
Dans les Murs de Paris cette infâme Milice,
Suit au milieu des flots d'un Peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, & tout haut l'autorise;
Il sait combien le Peuple avec soumission,
Confond le Fanatisme & la Religion;
Il connoît ce grand Art aux Princes nécessaire,
De nourrir la foiblesse & l'erreur du Vulgaire.
A ce pieux scandale enfin il applaudit:
Le Sage s'en indigne, & le Soldat en rit:
Mais le Peuple excité, jusqu'aux Cieux envoïe
Des cris d'emportement, d'espérance & de joïe:
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur;
Ainsi l'Ange des Mers sur le sein d'Amphitrie,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La Discorde a choisi Seize Séditieux, *

Signalés

* *La Discorde a choisi Seize Seditieux.*] Ainsi nommés,

Signalés par le crime entre les Factieux.
Ministres insolens de leur Reine nouvelle,
Sur son Char tout sanglant ils montent avec elle,
L'Orgueil, la Trahison, la Fureur, le Trépas,
Dans les ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de Noblesse,
Et jusques sous le Dais par le Peuple portés,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés;
Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices. *
Ainsi lorsque les Vents fougueux Tyrans des Eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les Flots,
Le

més, à cause des seize Quartiers de Paris qu'ils gouvernoient par leurs intelligences, & à la tête desquels ils avoient mis d'abord Seize des plus factieux de leur Corps: les principaux étoient Bussy-le-Clerc, Gouverneur de la Bastille, ci-devant Maître en fait d'Armes; la Bruyere, Lieutenant Particulier; le Commissaire Louchard; Emmonot & Morin, Procureurs; Oudinet, Passart & Sénaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui développa le premier cette Question obscure & dangereuse du pouvoir qu'une Nation peut avoir sur son Roi.

* *Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.*] Les Seize furent long-tems indépendans du Duc de Mayenne. L'un, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc: (Ceux qui l'ont fait, pourroient bien le défaire.)

Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'élevent en bouillonnant ſur la face des Ondes ;
Ainſi dans les fureurs de ces embraſemens
Qui changent les Cités en de funeſtes Champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amoliſſent,
Se mêlent dans la flâme à l'or qu'ils obſcurciſſent.

Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtoit ſeule à la contagion ;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avoit dans ſes mains fait pancher la balance.
Son Temple étoit ſans tache, & la ſimple Equité,
Auprès d'elle en fuyant, cherchoit ſa ſûreté.

Il eſt dans ce Saint Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'Innocence, au Crime redoutable,
Qui des Loix de ſon Prince & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon Peuple & lui ;
Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France :
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition,
Il hait la Tyranie & la Rebellion ;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage ;
Et pour nos Libertés toujours prompt à s'armer,
Connoît Rome, l'honore, & la ſait réprimer.

Des Tyrans de la Ligue une infâme Cohorte,

Du

Du Temple de Thémis environne la porte :
Buſſy les conduiſoit ; ce vil Gladiateur,*
Monté par ſon audace à ce coupable honneur,
Se préſente au milieu de l'Auguſte Aſſemblée,
Par qui des Citoïens la fortune eſt réglée.

Magiſtrats leur, dit-il, qui tenez au Sénat,
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat :
Le Peuple aſſez long-tems opprimé par vous-mêmes,
Vous inſtruit par ma voix de ſes Ordres ſuprêmes,
Las du joug des Capets, qui l'ont tyranniſé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abuſé ;
Imitez la Sorbonne, & délivrez la France.

Le Sénat répondit par un noble ſilence.
Tels dans les Murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés ſous le fardeau des ans,

Atten-

* *Buſſy les conduiſoit ; ce vil Gladiateur,*] Le 16. Janvier 1589. Buſſy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de Tireur d'Armes étoit devenu Gouverneur de la Baſtille, & le Chef de cette Faction, entra dans la Grand' Chambre du Parlement, ſuivi de cinquante Satellites : il préſenta au Parlement une Requête, ou plutôt un Ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnoître la Maiſon Royale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui étoient oppoſés à ſon parti ; il les y fit jeûner au pain & à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plutôt de ſes mains. Voilà pourquoi on l'appelloit le grand Pénitencier du Parlement.

Attendoient fiérement, sur leurs Siéges immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.
Bussy plein de fureur, & non pas sans effroi,
Obéïssez, dit-il, Tyrans, ou suivez-moi.....
Alors Harlay se leve, Harlay ce noble Guide,
Ce Chef du Parlement, juste autant qu'intrépide,
Il se presente aux Seize, & demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces Pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la Foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tyrans leurs génèreuses mains.

Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces Héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul, *
Potier, cet homme juste, & vous jeune Longueil;
Vous en qui pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu devançoient les années.
Tout le Sénat enfin par les Seize enchaîné,

A tra-

* *Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul.*] De Thou, est Augustin de Thou President, Oncle de ce célébre Historien. Scaron étoit le Bisayeul de Scaron, connu par ses Poësies & par l'enjouement de son esprit.

Nicolas Potier de Novion, surnommé de Blanc-Mény, parce qu'il possédoit la Terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres, mais emprisonné au Louvre, & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

Atravers un vil Peuple en triomphe est mené,
Dans cet affreux Château, * Palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces Factieux ont changé tout l'Etat :
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de Sénat ;
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
Pourquoi ces Instrumens de la mort des coupables ?
Qui sont ces Magistrats, que la main d'un Bourreau
Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson, Larchet, Tardif, honorables Victimes, †
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux, vivront dans la Mémoire ;
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

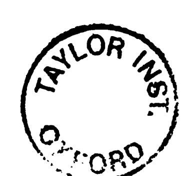
Cependant la Discorde au milieu des Mutins,
S'applau-

* La Bastille.

† *Brisson, Larchet, Tardif, honorables Victimes.*] En 1591. un Vendredi 15. Novembre, Barnabé Brisson, homme très-savant, & qui faisoit les fonctions de Premier Président en l'absence d'Achilles de Harlay, Claude Larchet, Conseiller aux Enquêtes, & Jean Tardif, Conseiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le Petit-Châtelet, par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que Hamilton, Curé de Saint Côme, furieux Ligueur, étoit venu lui-même prendre Tardif dans sa Maison, aïant avec lui des Prêtres qui servoient d'Archers.

S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content sa cruauté tranquile,
Contemple les effets de la Guerre Civile,
Dans ces murs tout sanglans des Peuples malheureux,
Unis contre leur Prince, & divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste Patrie avançant les ruïnes,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et par-tout les débris, le carnage & les morts.







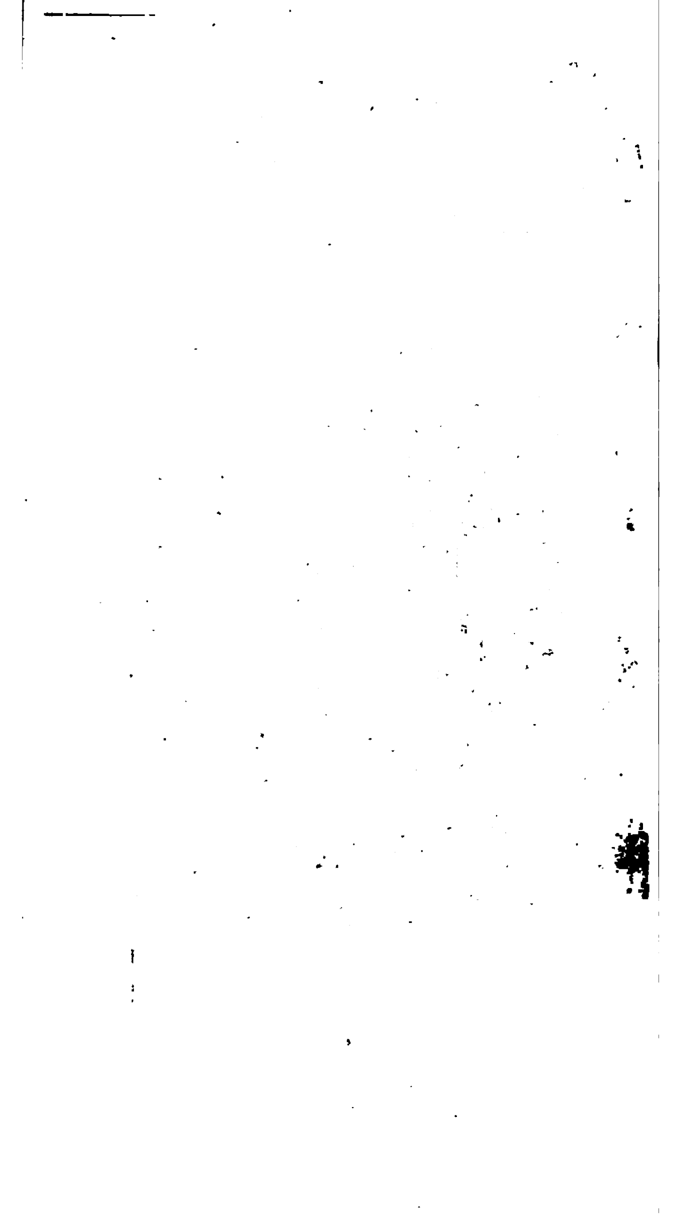
LA HENR[illegible]

CHANT CIN[illegible]

ARGUM[illegible]

[illegible] Assiégés sont [illegible]
[illegible] Jacques Clément [illegible]
[illegible] Roi. Elle appelle [illegible]
[illegible] Fanatisme qui [illegible]
[illegible] Ligueurs [illegible]
[illegible] assassiné. Sentiment [illegible]
[illegible] Roi par l'[illegible]

E[illegible]
[illegible] mont[illegible]
Qui pou[illegible]
Rebel[illegible]





LA HENRIADE.

CHANT CINQUIÉME.

ARGUMENT.

Les Assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jâques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme qui conduit ce Parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III. est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.



CEPENDANT s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portoient dans leur sein la perte des Rebelles :
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroïoient leurs remparts.

 Les

Les Seize & leur courroux, Mayenne & sa prudence,
D'un Peuple mutiné la farouche insolence,
Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étoient qu'un vain secours;
La victoire à grands pas s'approchoit sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers;
Ses foudres impuissans se perdoient dans les airs;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privoit les Assiégés d'un secours nécessaire.
Ses Soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désoloient nos Cités.
Le perfide attendoit que la Ligue épuisée,
Pût offrir à son bras une conquête aisée:
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié,
Leur préparoit un Maître au lieu d'un Allié;
Lorsque d'un furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque-tems changer la destinée.

Vous, des murs de Paris tranquiles Habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, si ma main retrace à la Mémoire
De vos Ayeux séduits la criminelle Histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

L'Eglise a de tout tems produit des Solitaires,

Qui rassemblés entr'eux sous des Règles austères,
Et distingués en tout du reste des Mortels,
Se consacroient à Dieu par des Vœux solemnels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du Monde.
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir ;
Ils ont fui les Humains qu'ils auroient pu servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les Chaires;
Mais souvent enivrés de ces talens flateurs,
Répandu dans le Siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un Païs s'est plaint de leurs intrigues.
Ainsi chez les Humains par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la Vie,
Ont vu long-tems leur gloire en Espagne établie;
Et de l'obscurité des plus humbles Emplois,
Ont passé tout à coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet Ordre respecté fleurissoit dans la France,
Protégé par les Rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément dans la retraite avoit, dès son jeune âge,*
Porté

* *Clément dans la retraite avoit, dès son jeune âge,*]

E 2 JAQUES

Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.
Eſprit foible & crédule en ſa dévotion,
Il ſuivoit le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune Inſenſé la Diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints Autels,
Il fatiguoit les Cieux de ſes Vœux criminels.
On dit que tout ſouillé de cendre & de pouſſiére,
Un jour il prononça cette horrible Priére :

» Dieu qui venges l'Egliſe & punis les Tyrans,
» Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes Enfans ?
» Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains im-
» pures,
» Favoriſer le meurtre, & benir les parjures ?
» Grand Dieu ! par tes fleaux c'eſt trop nous éprou-
» ver ;
» Contre tes ennemis daigne enfin t'élever.
» Détourne loin de nous la mort & la miſére ;
» Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colére.
» Viens, des Cieux enflammés abaiſſe la hauteur,
» Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur,
» Viens, arme-toi, deſcends, que la foudre enflam-
» mée,

» Frappe,

JAQUES CLEMENT, de l'Ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, Village près de Sens, étoit âgé de vingt-quatre ans & demi, & venoit de recevoir l'Ordre de Prêtriſe lorſqu'il commit ce Parricide.

» Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilége Armée,
» Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
» Tombent comme la feuille, éparſe au gré des
» Vents;
» Et que ſauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques
» Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs
» Cantiques.

La Diſcorde attentive en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux Enfers.
Elle amene à l'inſtant de ſes Royaumes ſombres,
Le plus cruel Tyran de l'Empire des Ombres.
Il vient, le FANATISME eſt ſon horrible nom:
Enfant dénaturé de la Religion.
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans ſon ſein, l'embraſſe & le déchire.

C'eſt lui qui dans Râba, ſur les bords de l'Arnon, *
Guidoit les Deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des Meres gémiſſantes
Offroient de leurs Enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le Serment inhumain,
Dans le cœur de ſa Fille il conduiſit ſa main.

C'eſt

* *C'eſt lui qui dans Râba, ſur les bords de l'Arnon,*] Païs des Ammonites, qui jettoient leurs Enfans dans les flâmes, au ſon des tambours & des trompettes, en l'honneur de la Divinité qu'ils adoroient, ſous le nom de Moloc.

C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes Forêts il habita long-tems.
A l'affreux Teutâtes il offrit ton encens. *
Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentoient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il crioit aux Païens,
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lors qu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise;
Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martyrs qu'ils étoient, les fit Persécuteurs.
Dans Londres il a formé la Secte turbulente, †
Qui sur un Roi trop foible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces Buchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoïés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la Foi de leurs Ancêtres.

Toujours il revétoit dans ses déguisemens

Des

* *A l'affreux Teutâtes il offrit ton encens.*] Teutâtes étoit un des Dieux des Gaulois : il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure ; mais il est constant qu'on lui sacrifioit des Hommes.

† *Dans Londres il a formé la Secte turbulente,*] Les Entousiastes qui étoient appellez INDE'PENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I. Roi d'Angleterre.

Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens;
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle,
L'Audace & l'Artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise, & la taille & les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paroître
Le Tyran de l'Etat, & le Roi de son Maître,
Et qui toujours puissant, même après son trépas,
Traînoit encor la France à l'horreur des Combats.
D'un Casque redoutable il a chargé sa tête:
Un Glaive est dans sa main au meurtre toujours prête;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois;
Et la voix de son sang qui coule en abondance,
Semble accuser Valois & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le Sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa Retraite.
La Superstition, la Cabale inquiéte,
Le faux Zèle enflâmé d'un courroux éclatant,
Veilloient tous à sa porte, & l'ouvre à l'instant.
Il entre, & d'une voix majestueuse & fiére, * *

Dieu

* *Il entre, & d'une voix majestueuse & fiére,*] On imprima à Paris, & on debita publiquement en 1589. une Rélation du Martyre de Frere Jâques Clément,

 dans

Dieu reçoit, lui dit-il, tes Vœux & ta Priére;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des Vœux impuissans?
Au Dieu que sert la Ligue, il faut d'autres Offrandes,
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autrefois pour sauver son Païs, *
N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris;
Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints Exploits que tu dois imiter,
Voilà l'Offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déja de l'avoir différée...
Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers & moi.
Par un Assassinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie;
Mais du nom d'Assassin ne prens aucun effroi:

Ce

dans laquelle on assûroit qu'un Ange lui avoit apparu, lui avoit montré une épée nue, & lui avoit ordonné de tuer le Tyran.

Cet Ecrit se trouve dans la Satyre MENIPPE'E.

* *Si Judith autrefois pour sauver son Païs*,] Frere Jâques Clément étant déja à Saint Clou, quelques personnes qui se défioient de lui, l'épiérent pendant la nuit: ils le trouvérent dormant d'un profond sommeil, son Bréviaire auprès de lui, ouvert à l'Article de Judith.

Ce qui fut crime en lui, ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Egliſe :
Le meurtre eſt juſte alors, & le Ciel l'autoriſe.
Que dis-je ? il le commande; il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux ſi tu pouvois, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au Tyran de la France,
Et ſi de ces deux Rois tes Citoïens ſauvés,
Te pouvoient... mais les tems ne ſont pas arrivés.
Henri doit vivre encor, & Dieu qu'il perſécute,
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands deſſeins,
Et reçois ce Preſent qu'il te fait par mes mains.

Le Fantôme, à ces mots, fait briller une Epée,
Qu'aux infernales Eaux la Haine avoit trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.

Trop aiſément trompé, le jeune Solitaire,
Des intérêts des Cieux ſe crut Dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte Preſent,
Il implore à genoux le bras du Tout-Puiſſant;
Et plein du Monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur !

Clément goûtoit alors un paisible bonheur.
Il étoit animé de cette confiance
Que dans le cœur des Saints affermit l'innocence:
Sa tranquile fureur marche les yeux baissés;
Ses sacriléges Vœux au Ciel sont adressés;*
Son front de la Vertu porte l'empreinte austère,
Et son fer parricide est caché sous sa Haire.
Il marche; ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent,
Benissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déja son nom parmi les Noms sacrés,
Dans les Fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le Vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la Foi de leurs Peres,
Au Martyre autrefois accompagnoient leurs Fréres,
Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisoient en pleurant les traces de leurs pas.
Le Fanatique aveugle, & le Chrétien sincère,
Ont porté trop souvent le même caractère;
Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs,

Le

* *Ses sacrilèges Vœux au Ciel sont adressés;*] Il jeûna, se confessa & communia avant de partir pour aller assassiner le Roi.

Le Crime a ſes Héros, l'Erreur a ſes Martyrs ;
Du vrai zèle & du faux, vains Juges que nous ſommes,
Souvent des Scélérats reſſemblent aux grands Hommes.

Mayenne dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer ;
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice ;
Il laiſſe avec adreſſe aux plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux Portes de Paris conduiſoit le perfide ;
Des Seize en même-tems le ſacrilége effort,
Sur cet événement interrogeoit le ſort.
Jadis de Médicis l'audace curieuſe *
Chercha de ſes Secrets la ſcience odieuſe,
Approfondit long-tems cet Art ſurnaturel,
Si ſouvent Chimérique, & toujours criminel.

Tout

* *Jadis de Médicis l'audace curieuſe*] Catherine de Médicis avoit mis la Magie ſi fort à la mode en France, qu'un Prêtre, nommé Sechelles, qui fut brûlé en Gréve ſous Henri III. pour *Sorcellerie*, accuſa douze cens perſonnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la ſtupidité étoient pouſſées ſi loin dans ces tems-là, qu'on n'entendoit parler que d'Exorciſmes & de condamnation au feu. On trouvoit par-tout des hommes aſſez ſots pour ſe croire Magiciens, & des Juges ſuperſtitieux qui les puniſſoient de bonne-foi comme tels.

Tout ſuivit ſon exemple, & le Peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur ſervile,
Epris du merveilleux, Amant des nouveautés,
S'abandonnoit en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit ſous une voute obſcure,
Le ſilence a conduit leur Aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau;
S'éleve un vil Autel dreſſé ſur un tombeau,
C'eſt-là que des deux Rois on plaça les Images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacriléges mains ont mêlé ſur l'Autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent Lances ſont rangées,
Dans des Vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées;
Appareil menaçant de leur Miſtère affreux.
Le Prêtre de ce Temple, eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la Terre, & Citoïens du Monde,
Portent de Mers en Mers leur miſére profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce Sacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang;
De Valois ſur l'Autel ils vont percer le flanc.
Avec plus de terreur, & plus encor de rage
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'Image;

Et

Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,*
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu joint cependant la Priére au Blasphême: †
Il invoque l'Abîme, & les Cieux, & Dieu même,
Tous ces impurs Esprits qui troublent l'Univers,
Et le feu de la Foudre, & celui des Enfers.

Tel fut dans Gelboa le sécret Sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
Le Simulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophêtes menteurs tonnoit la bouche impie;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Atéïus,¶
Maudit au nom des Dieux les armes De Crassus.

Aux

* *Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,*] Plusieurs Prêtres Ligueurs avoient fait faire de petites Images de cire, qui representoient Henri III. & le Roi de Navarre: ils les mettoient sur l'Autel, les perçoient pendant la Messe quarante jours consécutifs, & le quarantième jour les perçoient au cœur.

† *L'Hébreu joint cependant la Priére Blasphême:*] C'étoit pour l'ordinaire des Juifs que l'on se servoit pour faire des Opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des Secrets de la Cabale, dont les Juifs se disoient seuls Dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres, emploiérent des Juifs à ces prétendus Sortiléges.

¶ *Ou tel chez les Romains l'infléxible Atéïus,*]

Atéïus,

» Parmi vos Ennemis vous ont gardé leur Foi ;
» Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle *
» Fut toujours formidable à ce Peuple infidèle,
» Du fond de sa Prison réunit tous les cœurs,
» Rassemble vos Sujets, & confond les Ligueurs.
» Dieu qui bravant toujours les Puissans & les Sages,
» Par la main la plus foible accomplit ses Ouvrages,
» Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
» Rempli de sa lumiére, & par sa bouche instruit,
» J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette Let-
»tre,
» Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la Lettre avec empressement.
Il benissoit les Cieux d'un si prompt changement :
» Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma Justice,
» Récompenser ton zèle & payer ton service ?
En lui disant ces mots, il lui tendoit les bras ;
Le Monstre au même instant tire son coutelas,

L'en

Villeroi qui avoit été Secrétaire d'Etat sous Henri III. & qui avoit pris le parti de la Ligue, pour avoir été insulté en présence du Roi par le Duc d'Epernon.

* *Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle*] Achilles de Harlay, qui étoit alors gardé à la Bastille par Bussy le Clerc.

Jâques Clément presenta au Roi une Lettre de la part de ce Magistrat. On n'a point su si la Lettre étoit contrefaite ou non.

L'en frappe, & dans le flânc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie,
Mille bras ſont levés pour punir l'Aſſaſſin :
Lui ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain :
Fier de ſon Parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe ;
De la France & de Rome il croît être l'appui,
Il penſe voir les yeux qui s'entr'ouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la Palme du Martire,
Il benit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion !
Digne à la fois d'horreur de compaſſion ;
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être,
Que ces lâches Docteurs ennemis de leur Maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un foible Solitaire égara la Raiſon.

Déja Valois touchoit à ſon heure derniére.
Ses yeux ne voïoient plus qu'un reſte de lumiére ;
Ses Courtiſans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimoient des douleurs, ou ſincères, ou feintes.
Quelques-uns, que flattoit l'eſpoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeoient foiblement ;
Les autres, qu'occupoit leur crainte interreſſée,
Pleuroient, au lieu du Roi, leur fortune paſſée.

Parmi

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre Ennemi, mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens horribles.
Henri ne se souvint que de son amitié.
En vain son intérêt combattoit sa pitié :
Ce Héros vertueux se cachoit à lui-même,
Que la mort de son Roi lui donne un Diadême.

Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'alloit fermer la mort;
Et touchant de sa main ses mains victorieuses,
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses;
L'Univers indigné doit plaindre votre Roi;
Vous Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi.
Je meurs, & je vous laisse au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages;
Mon Trône vous attend, mon Trône vous est du,
Jouissez de ce bien par vos mains défendu;
Mais songez que la foudre en tout tems l'environne,
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un Dogme criminel,
Rétablir de vos mains son Culte & son Autel.
Adieu, régnez heureux. Qu'un plus puissant Génie,
Du fer des Assassins défende votre vie.
Vous connoissez la Ligue, & vous voïez ses coups;

Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juste Ciel ! Epargnez une vertu si rare !
Permettez !..... à ces mots, l'impitoïable Mort
Vient fondre sur sa tête & termine son sort. *

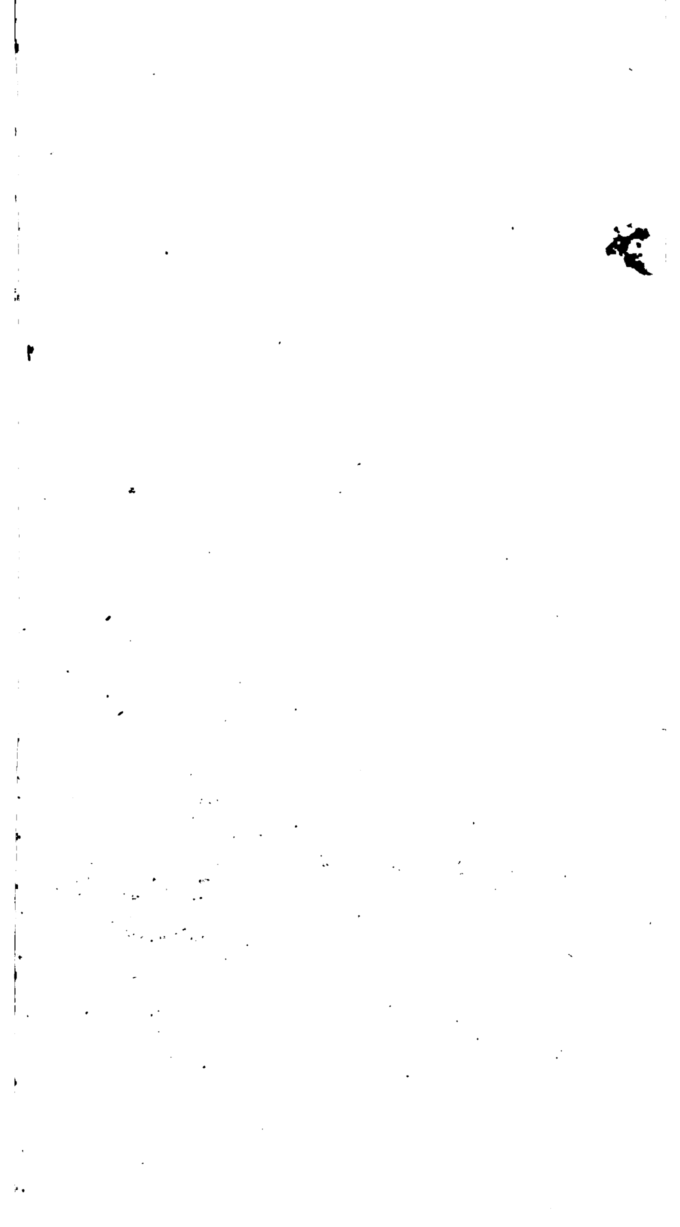
Au bruit de son trépas, Paris se livre en proïe,
Aux transports odieux de sa coupable joïe.
De cent cris de victoire ils remplissent les airs.
Les travaux sont cessez, les Temples sont ouverts,
De Couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes;
Ils consacrent ce jour à d'éternelles Fêtes.
Insensés qu'ils étoient ! ils ne découvroient pas
Les abîmes profonds qu'ils creusoient sous leurs pas;
Ils devoient bien plutôt, prévoïant leurs miséres,
Changer ce vaïn triomphe en des larmes améres;
Ce Vainqueur, ce Héros qu'ils osoient défier,
Henri du haut du Trône alloit les foudroïer.

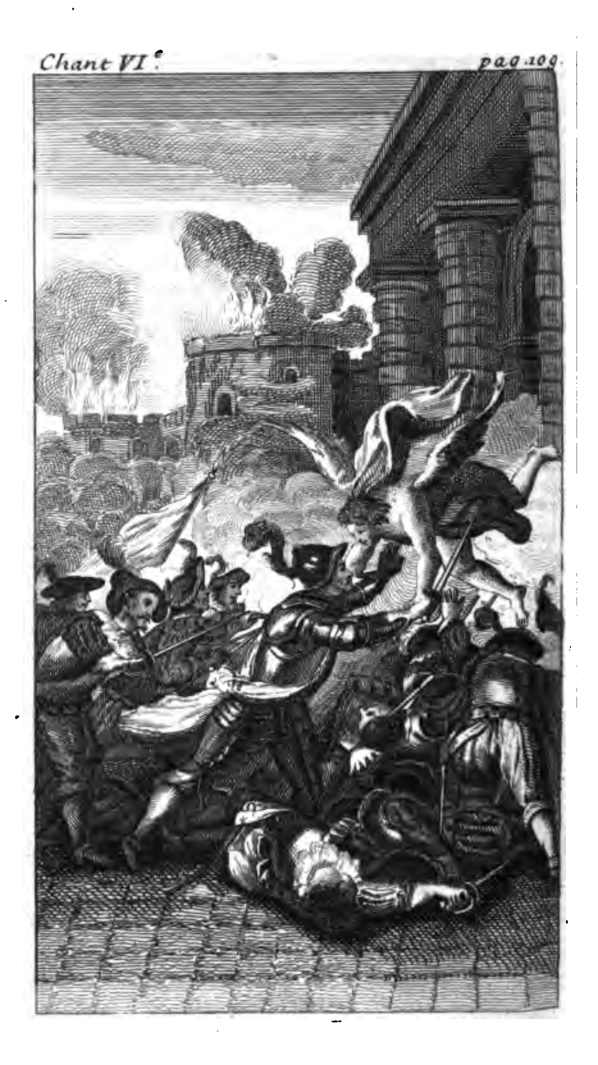
Le

* *Vient fondre sur sa tête & termine son sort.*] Henri III. mourut de sa blessure le troisième d'Août, à deux heures du matin, à Saint Cloud; mais non point dans la même Maison où il avoit pris avec son Frere la résolution de la Journée de la Saint Barthélemi, comme l'ont écrit plusieurs Historiens; car cette Maison n'étoit point encore bâtie du tems de la Saint Barthélemi.

Le Sceptre dans sa main rendu plus redoutable ;
Annonce à ces Mutins leur perte inévitable ;
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux ,
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
Et certains desormais du destin de la guerre ,
Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la Terre.






Chant VI.
pag. 109.

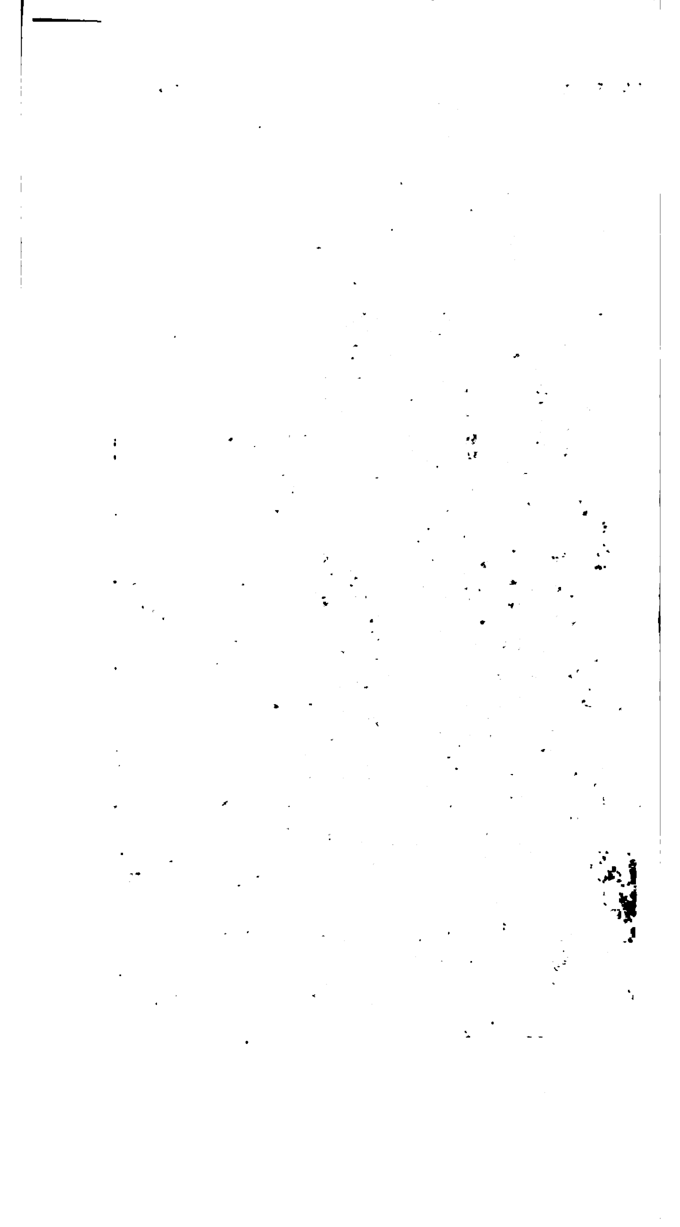


LA HENRIADE,

CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

[illegible]



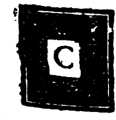


LA HENRIADE.

CHANT SIXIÉME.

ARGUMENT.

APRE'S *la mort de Henri III. les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupez de leurs délibérations, Henri IV. livre un assaut à la Ville ; l'Assemblée des Etats se sépare : Ceux qui la composoient vont combattre sur les remparts : Description de ce combat. Apparition de Saint Louis à Henri IV.*



C'EST un usage antique, & sacré parmi nous,
Quand la Mort sur le Trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des Rois si chers à la Patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie ;

Le

Le Peuple au même instant rentre en ses premiers droits ;
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses Loix ;
Les Etats assemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limite sa puissance ;
Ainsi de nos Aïeux les augustes Decrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse, inquiéte, aveuglée,
Ose de ses Etats ordonner l'Assemblée ; *
Et croit avoir aquis par un assassinat,
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.
Ils pensoient, à l'abri d'un Trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le Vulgaire.
Ils croïoient qu'un Monarque uniroit leurs desseins :
Que sous ce nom sacré leurs droits seroient plus saints ;
Qu'injustement élu, c'étoit beaucoup de l'être ;
Et qu'enfin, tel qu'il soit, le Français veut un Maître.

Bien-tôt à ce Conseil accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit ;
Les

* *Ose de ses Etats ordonner l'Assemblée ;*] Comme on a plus d'égard dans un Poëme Epique à l'Ordonnance du dessein qu'à la Chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III. les Etats de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambaſſadeur de Rome, & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils alloient inſulter aux Mânes de nos Rois.
Le Luxe toujours né des miſéres publiques
Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs auguſtes Succeſſeurs,
Qui près des Rois aſſis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encore l'apparence.
Là de nos Parlemens les ſages Députés
Ne défendirent point nos foibles Libertés.
On n'y vit point des Lis l'appareil ordinaire.
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangére.
Là le Légat de Rome eſt d'un ſiège honoré:
Près de lui pour Mayenne un Dais eſt préparé.
Sous ce Dais on liſoit ces mots épouventables:
»Rois qui jugez la Terre, & dont les mains cou-
» pables
»Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
»Que la mort de Valois vous apprenne à régner.

On s'aſſemble, & déja les Partis, les Cabales
Font retentir ces Lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'Erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome, eſclave ambitieux,
S'adreſſe

S'adresse au Légat seul, & devant lui déclare,
Qu'il est tems que les Lis rampent sous la Thiare;
Qu'on érige à Paris ce sanglant Tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir Monacal, *
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les Autels & qui les deshonore,
Qui tout couvert de sang, de flâmes entouré,
Egorge les Mortels avec un fer sacré;
Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la Terre adoroit des Dieux impitoïables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantoient d'appaiser par le sang des Humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol, qu'il hait, veut vendre sa Patrie.

Mais un Parti puissant d'une commune voix,
Plaçoit déja Mayenne au Trône de nos de Rois.
Ce rang manquoit encore à sa vaste Puissance;
Et de ses Vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévoroit en secret dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.

Soudain Potier se leve, & demande Audience; *
Chacun à son aspect garde un profond silence.
Dans

* *Ce monument affreux du pouvoir Monacal,*] L'INQUISITION que les Ducs de Guise voulurent établir en France.

* *Soudain Potier se léve, & demande Audience;*] Potier

Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juste, & pourtant respecté.
Souvent on l'avoit vu par sa mâle éloquence,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conservant sur eux sa vieille Autorité,
Leur montrer la Justice avec impunité.

» Vous destinez, dit-il, Mayenne au Rang su-
» prême.
» Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir:
» Et je le choisirois, si je pouvois choisir.
» Mais nous avons nos Loix, & ce Héros insigne,
» S'il prétend à l'Empire, en est dès-lors indigne.
Comme il disoit ces mots, Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
Potier le voit entrer, sans changer de visage:
» Oui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
» Je vous estime assez pour oser contre vous,
» Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
» En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
» La France a des Bourbons; & Dieu vous a fait
» naître,

» Près

tier de Blanc-Mény, Président du Parlement, dont il est question dans les Quatrième & Cinquième Chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. (Je vous regarderai toute ma vie comme mon Bienfaicteur, lui dit-il, mais je ne puis vous regarder comme mon Maître.)

» Près de l'auguste Rang qu'ils doivent occuper,
» Pour soutenir leur Trône, & non pour l'usurper.
» Guise du sein des Morts n'a plus rien à prétendre.
» Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre.
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'Etat que le Ciel a changé.
» Périsse avec Valois votre juste colére;
» Bourbon n'a point versé le sang de votre Frere.
» Le Ciel, ce juste Ciel, qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
» Mais j'entends le murmure, & la clameur pu-
» blique.
» J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique.
» Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés,
» Qui le fer à la main... Malheureux, arrêtés:
» Quelle Loi, quel Exemple, ou plûtôt quelle rage
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hom-
» mage?
» Le Fils de Saint Louïs parjure à ses Sermens
» Vient-il de nos Autels briser les fondemens?
» Aux pieds de ces Autels il demande à s'instruire,
» Il aime, suit les Loix dont vous bravez l'Empire.
» Il fait dans toute Secte honorer les vertus,
» Respecter votre culte, & même vos abus.
» Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous som-
» mes,
» Le soin que vous prenez de condamner les Hom-
» mes.

» Comme

»Comme un Roi, comme un Pere, il vient vous
»gouverner:
»Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardon-
»ner.
»Tout est libre avec lui. Lui seul ne peut-il l'être?
»Quel droit vous a rendus Juges de votre Maître?
»Infidèles Pasteurs, indignes Citoïens!
»Que vous ressemblez mal à ces premiers Chré-
»tiens,
»Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
»Marchoient sans murmurer sous un Maître ido-
»lâtre,
»Expiroient sans se plaindre, & sur les échafauts,
»Sanglans, percés de coups, benissoient leurs Bour-
»reaux!
»Eux seuls étoient Chrétiens; je n'en connois point
»d'autres.
»Ils mouroient pour leurs Rois; vous massacrez
»les vôtres.
»Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
»S'il aime à se venger, Barbares, c'est de vous.

A ce hardi discours aucun n'osoit répondre.
Par des traits trop puissans ils se sentoient confon-
dre.
Ils repoussoient en vain de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitoient leurs pensées;
Quand soudain mille voix jusqu'au Ciel élancées,

Font par-tout retentir, avec un bruit confus,
Aux armes, Citoïens, ou nous sommes perdus.

Des nuages épais que formoit la poussiére,
Du Soleil dans les Champs déroboit la lumiére.
Des Tambours, des Clairons le son rempli d'horreur,
De la Mort qui les suit, étoit l'avant-coureur.
Tels des Antres du Nord échappés sur la Terre,
Précédés par les Vents, & suivis du Tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les Orages fougueux parcourent l'Univers.

C'étoit du grand Henri la redoutable Armée,
Qui lasse du repos, & de sang affamée,
Faisoit entendre au loin ses formidables cris,
Remplissoit la Campagne & marchoit vers Paris.

Bourbon n'emploïoit point ces momens salutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer son Tombeau de ces titres brillans,
Que reçoivent les Morts de l'orgueil des Vivans,
Ses mains ne chargeoient point ces Rives désolées,
De l'appareil pompeux de ces vains Mausolées,
Par qui, malgré l'injure & des tems & du sort,
La vanité des Grands triomphe de la Mort.
Il vouloit à Valois dans la demeure sombre,

Envoïer

Envoïer des Tributs plus dignes de son ombre,
Punir ses Assassins, vaincre ses Ennemis,
Et rendre heureux son Peuple, après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des Etats consternés le Conseil se sépare.
Mayenne au même instant court au haut des remparts,
Le Soldat rassemblé vole à ses Etendarts.
Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la défense.

Paris n'étoit point tel en ces tems orageux,
Qu'il paroît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent Forts qu'avoient bâtis la Fureur & la Crainte
Dans un moins vaste espace enfermoient son enceinte.
Ces Fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,
Que la main de la Paix tient ouverts en tout tems,
D'une immense Cité superbes avenues,
Où ses Palais dorés se perdent dans les nues,
Etoient de longs Hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du Levant bien-tôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la Mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des Assiégeans, & du haut des remparts,
Ces remparts menaçans, leurs Tours, & leurs Ouvrages,

S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages.
On voit les Bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les Champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint, tombe réduit en poudre,
Et chacun des Partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des Combats,
Les malheureux Mortels avançoient leur trépas;
Avec moins d'appareil, ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
De leurs cruels Enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendoit gronder ces Bombes effroïables,*
Des troubles de la Flandre Enfans abominables.
Le salpêtre enfoncé dans ces Globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embrase, & s'écarte soudain:
La mort en mille éclats en sort avec furie.

Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des Antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le

* *On entendoit gronder ces Bombes effroïables,*] C'est dans les Guerres de Flandres, sous Philippe Second, qu'un Ingénieur Italien fit usage des Bombes pour la première fois. Presque tous nos Arts sont dus aux Italiens.

Le Soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de souffre épandus dans les airs;
Des Bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Dans les airs emportez, engloutis sous la Terre;
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'est par-là qu'à son Trône il brûle de courir.
Ses Guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes:
L'Enfer est sous leurs pas, la Foudre est sur leurs têtes:
Mais la Gloire à leurs yeux vole à côté du Roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.

Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide.
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme & stoïque il ne voit dans la Guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la Terre.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les Combats, plaint son Maître & le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendoit inaccessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts;
Ils comblent les fossez de fascines, de morts.

Suf ces morts entassés, ils marchent, ils s'avancent;
D'un cours précipité sur la brêche ils s'élancent:
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte: il a déja de ses mains triomphantes,
Arboré de ses Lis les Enseignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeuroient pleins d'effroi:
Ils sembloient respecter leur Vainqueur & leur Roi.
Ils cédoient, mais Mayenne à l'instant les ranime:
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime:
Leurs Bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce Roi, dont ils n'osoient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle,
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le Soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la Guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la Terre,
Un farouche silence, enfant de la Fureur,
A ces bruïans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la Victoire incertaine
Tient encor près des Lis l'Etendrat de Lorraine.

Les

Les Assiégeans surpris sont par-tout renversés,
Cent fois victorieux, & cent fois terrassés:
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant, & qui fuit ses rivages.

Jamais le Roi, jamais son illustre Rival,
N'avoient été si grands, qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même-tems,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchoit sous nos Drapeaux pour la premiére fois,
Et sembloit s'étonner de servir sous nos Rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur Patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs Aïeux.
Essex monte à la brêche où combattoit d'Aumale:
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale;
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançoient, combattoient, frappoient, mouroient ensemble.

Ange, qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces Combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Essex, & son Rival,
Assiégeans, Assiégés, font un carnage égal.
Le Parti le plus juste eut enfin l'avantage.
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage.
Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus:
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un Torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des Vallons les Nymphes consternées;
Les Digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque-tems son choc impétueux;
Mais bien-tôt renversant sa barriére impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort & l'épouvante;
Déracine en passant ces Chênes orgueilleux,
Qui bravoient les Hyvers, & qui touchoient les Cieux?
Détache les Rochers du penchant des Montagnes,
Et poursuit les Troupeaux fuïant dans les Campagnes.
Tel Bourbon descendoit à pas précipités
Du haut des murs fumans qu'il avoit emportés:
Tel d'un bras foudroïant fondant sur les Rebelles,
Il moissonne en courant leurs Troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuïoient ce bras vengeur,

Egarés,

Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les Portes :
Il rentre dans Paris suivi de ses Cohortes.
Les Vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les Fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
Du Soldat effrené la valeur tourne en rage :
Il livre tout au fer, aux flâmes, au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivoit l'Ennemi fuïant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflâme, & sa valeur l'emporte,
Il franchit les Fauxbourgs, il s'avance à la Porte.
Compagnons apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.

Comme il parloit ainsi, du profond d'une nue
Un Fantôme éclatant se presente à sa vûe.
Son corps majestueux, Maître des Elémens,
Descendoit vers Bourbon sur les aîles des Vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etaloient sur son front des beautés immortelles :
Ses yeux sembloient remplis de tendresse & d'horreur.
Arrête, cria-t-il, trop malheureux Vainqueur :
Tu vas abandonner aux flâmes, au pillage,
De cent Rois tes Ayeux l'immortel héritage ;
Ravager ton païs, mes Temples, tes Trésors ;
Egorger tes Sujets, & régner sur des Morts.

Arrête.... A ces accens plus forts que le Tonnerre,
Le Soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur,
Que le combat encor enflâmoit dans son cœur,
Semblable à l'Océan, qui s'appaise & qui gronde;
O fatal Habitant de l'invisible Monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur,
Je suis cet heureux Roi que la France révére,
Le Pere des Bourbons, ton Protecteur, ton Pere:
Ce Louïs qui jadis combattit comme toi:
Ce Louïs dont ton cœur a négligé la Foi;
Ce Louïs qui te plaint, qui t'admire, & qui t'aime.
Dieu sur ton Trône un jour te conduira lui-même.
Dans Paris, ô mon Fils, tu rentreras Vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit, & c'est Dieu qui m'envoïe.
Le Héros à ces mots verse des pleurs de joïe.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux:
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée.
Trois fois il tend les bras à cette Ombre sacrée;
Trois fois son Pere échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un leger nuage écarté par les Vents.

Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,

Etrangers & Français, Chefs, Citoïens, Soldats,
Font pleuvoir sur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger,
Le Pere des Bourbons venoit le dégager.
Il contemploit Paris d'un œil triste & tranquile,
Français, s'écria-t-il, & toi fatale Ville,
Citoïens malheureux, Peuple foible & sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi?
Alors, ainsi que l'Astre, auteur de la lumiére,
Après avoir rempli sa brûlante carriére,
Au bord de l'Horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paroît fuir loin de nous:
Loin des murs de Paris le Héros se retire,
Le cœur plein du Saint Roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincennes, où Louïs autrefois
Au pied d'un Chêne assis dicta ses justes Loix.
Que vous êtes changé! Séjour jadis aimable!
Vincennes tu n'ès plus qu'un Donjon détestable,
[illegible] Etat, qu'un Lieu de desespoir,
Où tombent si so[illegible]vent du faîte du pouvoir
Ces Ministres, c[illegible] Grands, qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à l[illegible]our au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, [illegible]primez, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'h[illegible]eur du Peuple, & tantôt leur amour.

Bien-

Bien-tôt de l'Occident où ſe forment les Ombres,
La Nuit vint ſur Paris porter ſes voiles ſombres,
Et cacher aux Mortels en ce ſanglant ſéjour,
Ces Morts & ces Combats qu'avoit vu l'œil du
Jour.



LA


Chant VII.e
pag. 127.

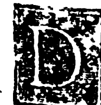


LA HENRIADE

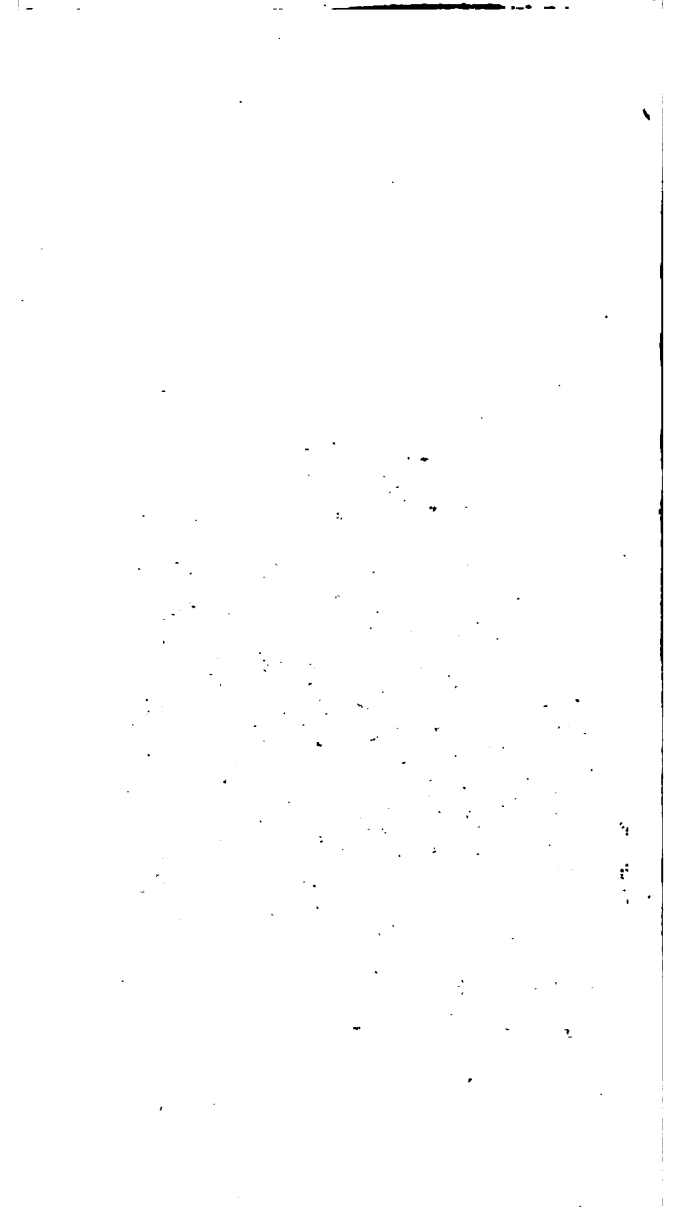
CHANT SEPTIÈME

ARGUMENT.

SAINT LOUIS transporte Henri en songe au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir dans le Palais des Destins sa Postérité, & les grands Hommes que la France doit produire.



DU DIEU qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la Terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence,
L'un est le doux Sommeil, & l'autre l'Espérance.





LA HENRIADE

CHANT SEPTIÉME.

ARGUMENT.

SAINT LOUIS *transporte Henri IV. en esprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir dans le Palais des Destins sa Postérité, & les grands Hommes que la France doit produire.*

DU DIEU qui nous créa, la Clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux Etres bienfaisans,
De la Terre à jamais aimables Habitans.
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence ;
L'un est le doux Sommeil, & l'autre est l'Espérance.

L'un,

L'un, quand l'homme accablé sent de son foible corps
Les organes vaincus, sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la Nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflâme nos desirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs.
Mais aux Mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui,
Elle est inébranlable & pure comme lui.

Louïs près de Henri tous les deux les appelle.
Approchez vers mon Fils, venez, couple fidelle.
Le Sommeil l'entendit de ses Antres secrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les Vents à son aspect s'arrêtent en silence;
Les Songes fortunés, Enfans de l'Espérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olives & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louïs en ce moment prenant son Diadême,
Sur le front du Vainqueur il le posa lui-même.
Régne, dit-il, triomphe, & sois en tout mon Fils:
Tout l'espoir de ma Race en toi seul est remis.
Mais le Trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire:
Des presens de Louïs le moindre est son Empire.
C'est peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi;

Si

Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines Vertus récompense fragile,
Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la Mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire:
Viens, obéï, sui-moi par de nouveaux chemins;
Vole au sein de Dieu même, & rempli tes destins.

L'un & l'autre à ces mots dans un Char de lumiére,
Des Cieux en un moment traversent la carriére.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un Pole à l'autre & diviser les airs:
Et telle s'éleva cette nue embrasée,
Qui dérobant aux yeux le Maître d'Elisée
Dans un céleste Char de flâme environné
L'emporta loin des bords de ce Globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces Orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,
Luit cet Astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflâmé.
De lui partent sans fin des torrens de lumiére;
Il donne en se montrant la vie à la Matiére,

Et dispense les Jours, les Saisons & les Ans
A des Mondes divers autour de lui flottans.
Ces Astres asservis à la Loi qui les presse,
S'attirent dans leur course & s'évitent sans cesse, *
Et servant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin de cet espace,
Où la Matiére nage, & que Dieu seul embrasse,
Sont des Soleils sans ombre, & des Mondes sans fin.
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par de-là tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside.

C'est-là que le Héros suit son céleste Guide,
C'est-là que sont formés tous ces Esprits divers,
Qui remplissent les Corps & peuplent l'Univers.
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossiére à jamais dégagées.

Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels Esprits que son soufle a créés.
C'est cet Estre infini qu'on sert & qu'on ignore.
Sous des noms différens le Monde entier l'adore.
Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs :
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ;

Ces

* *S'attirent dans leur course & s'évitent sans cesse*,] Que l'on admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toujours demeure-t-il certain que les Globes célèstes s'approchant & s'éloignant tour-à-tour, paroissent s'attirer & s'éviter.

Ces Portaits insensés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa Sagesse immense.

La Mort auprès de lui, Fille affreuse du Tems,
De ce triste Univers conduit les Habitans.
Elle amene à la fois les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les Disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets Successeurs,
De Zoroastre encor aveugles Sectateurs ; *
Les pâles Habitans de ces froides Contrées
Qu'assiégent des Glaçons les Mers Hyperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les Forêts,
De l'Erreur invincible innombrables Sujets.
Le Dervis étonné, d'une vûe inquiéte,
A la droite de Dieu cherche en vain son Prophête.
Le Bonze avec des yeux sombres & pénitens
Y vient vanter en vain ses Vœux & ses tourmens.

Eclairez à l'instant ; ces morts dans le silence,
Attendent en tremblant l'éternelle Sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend & connoît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.

Hen-

* *De Zoroastre encor aveugles Sectateurs ;*] En Perse les Guébres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroastre, & qui paroît moins folle que les autres Superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au Soleil, comme à une Image du Créateur.

Henri n'approcha point vers le Trône invisible,
D'où part à chaque instant ce Jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses Arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux Mortels.
» Quelle est, disoit Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle est de Dieu sur eux la Justice suprême ?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
» Pourroit-il les juger tel qu'un injuste Maître,
» Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avoient pu con-
» noître ?
» Non, Dieu nous a créés, Dieu veut nous sauver
» tous.
» Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous.
» Il grave en tous les cœurs la Loi de la Nature,
» Seule à jamais la même, & seule toujours pure.
» Sur cette Loi, sans doute, il juge les Païens,
» Et si le cœur fut juste, ils ont été Chrétiens.

Tandis que du Héros la Raison confondue,
Portoit sur ce Mistère une indiscrette vûe,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit.
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit;
Ses accens ressembloient à ceux de ce Tonnerre,
Quand du Mont Sinaï Dieu parloit à la Terre.
Le Chœur des Immortels se tut pour l'écouter;
Et chaque Astre en son cours alla le répéter.

Au

A ta foible raison, garde-toi de te rendre.
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il régne dans ton cœur,
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur:
Mais il punit aussi toute erreur volontaire;
Mortel, ouvre les yeux quand son Soleil t'éclaire.

Henri dans ce moment d'un vol précipité
Est par un Tourbillon dans l'espàce emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique Chaos abominable Image;
Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
Sur cette Terre horrible & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la Vie.
La Mort, l'affreuse Mort, & la Confusion,
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouventables!
Quels torrens de fumée, & quels feux effroïables!
Quels Monstres, dit Bourbon, volent dans ces Climats?
Quels Gouffres enflâmés s'entr'ouvrent sous mes pas?
O mon Fils, vous voïez les portes de l'Abîme,
Creusé par la Justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.

Ils

Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers.*

Là gît la sombre Envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans,
Triste Amante des Morts, elle hait les Vivans.
Elle apperçoit Henri, se détourne & soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît & s'admire.
La Foiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui céde au Crime & détruit les Vertus.
L'Ambition sanglante, inquiéte, égarée,
De Trônes, de Tombeaux, d'Esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
(Le Ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans son cœur.
Le faux-zèle étalant ses barbares Maximes,
Et l'Intérêt enfin Pere de tous les Crimes.

Des Mortels corrompus ces Tyrans effrenés,
A l'aspect de Henri paroissent consternés.
Ils ne l'ont jamais vu; jamais leur Troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie.
Quel Mortel, disoient-ils, par ce Juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?

Le

* *Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers.*] Les Théologiens n'ont pas décidé comme un Article de Foi que l'Enfer fût au centre de la Terre, ainsi qu'il étoit dans la Théologie Païenne; quelques-uns l'ont placé dans le Soleil; on l'a mis ici dans un Globe destiné uniquement à cet usage.

Le Héros au milieu de ces Esprits immondes
S'avançoit à pas lents sous ces voutes profondes.
Louïs guidoit ses pas : Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
L'Assassin de Valois ! Ce monstre devant moi ;
Mon Pere ! il tient encor ce couteau parricide,
Dont le Conseil des Seize arma sa main perfide.
Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels
Osent de son Portrait souiller les saints Autels,
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue ; *
Ici dans les tourmens l'Enfer les desavoue.

Mon Fils, reprit Louïs, de plus sévères Loix
Poursuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie,
Plus ils étoient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La Mort leur a ravi leurs Grandeurs passagéres,
Ce Faste, ces Plaisirs, ces Flateurs mercenaires,

De

* *Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue ;*] Le Parricide Jâques Clément fut loué à Rome dans la Chaire où l'on auroit du prononcer l'Oraison funèbre de Henri III. On mit son Portrait à Paris sur les Autels avec l'Eucharistie. Le Cardinal de Retz rapporte que le jour des Barricades, sous la Minorité de Louïs XIV. il vit un Bourgeois portant un Hausse-Col sur lequel étoit gravé ce Moine, avec ces mots : SAINT JAQUES CLÉMENT.

De qui la complaisance avec dextérité,
A leurs yeux éblouïs cachoit la Vérité.
La Vérité terrible ici fait leurs supplices:
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voïez, comme à sa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du Peuple, aux yeux de Dieu Tyrans.
Fleaux du Monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portoient à leur tour les écrase;
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un Trône avili, Fantômes impuissans.
Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres;
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres,
Qui des Mœurs & des Loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchéres,
L'inestimable prix des vertus de nos Peres.

Il est, il est aussi dans ce Lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Des foules de mortels noïés dans la mollesse,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse.
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La Race des Humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie,
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour?

Hen-

Heureux s'ils expiroient dans le ſein de leur Mere :
Ou ſi ce Dieu du moins, ce grand Dieu ſi ſévère,
A l'Homme, hélas! trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui déſobéïr !

Ne crois point, dit Louïs, que ces triſtes Victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes;
Ni que ce juſte Dieu, Créateur des Humains,
Se plaiſe à déchirer l'Ouvrage de ſes mains.
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes:
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la Terre on le peint l'exemple des Tyrans :
Mais ici c'eſt un Pere, il punit ſes enfans.
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe ;
Il ne ſait point punir des momens de foibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de troubles & d'ennui.
Par des trourmens affreux, éternels comme lui.

Il dit, & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les Lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'eſt plus des Enfers l'affreuſe obſcurité ;
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux Lieux, & ſoudain à leur vûe,
Sent couler dans ſon ame une joïe inconnue ;
Les Soins, les Paſſions n'y troublent point les cœurs,
La Volupté tranquile y répand ſes douceurs.
Amour, en ces Climats tout reſſent ton Empire :
Ce n'eſt point cet Amour que la molleſſe inſpire ;

G C'eſt

C'est ce Flambeau Divin, ce feu saint & sacré,
Ce pur Enfant des Cieux sur la Terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent,
Ils desirent sans cesse; & sans cesse ils jouïssent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là régnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges,
Là sont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages,
Là sur un Trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lis.
Les plus grands Ennemis, les plus fiers Adversaires,
Réunis dans ces Lieux, n'y sont plus que des Freres.
Le sage Louïs douze, au milieu de ces Rois,*
S'éleve comme un Cédre & leur donne des Loix.
Ce Roi qu'à nos Aïeux donna le Ciel proprice,
Sur son Trône avec lui fit asseoir la Justice:
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son Peuple il essuïa les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds; ce Ministre fidelle, †
Qui

* *Le sage Louïs douze, au milieu de ces Rois,*] LOUIS XII. est le seul Roi qui ait eu le surnom de Pere du Peuple.

* *D'Amboise est à ses pieds, ce Ministre fidelle,*] Sur ces entrefaites mourut GEORGES D'AMBOISE, qui fut justement aimé de la France & de son Maitre, parce qu'il les aimoit tous deux également. (MEZERAY, grande Histoire.

Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle,
Tendre ami de son Maître, & qui dans ce haut Rang,
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le Peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire:
De ses aimables Loix chacun goûtoit les fruits:
Revenez heureux tems sous un autre Louïs.

Plus loin sont ces Guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflâma leur devoir & non pas leur furie,
La Trimouille, Clisson, Montmorency, de Foix,*
Guesclin, le Destructeur & le Vengeur des Rois, †
Le vertueux Bayard, & vous brave Amazone, ¶
La

* *La Trimouille, Clisson, Montmorency, de Foix,*] Parmi plusieurs grands Hommes de ce nom, on a eu ici en vûe GUY DE LA TRIMOUILLE, surnommé LE VAILLANT, qui portoit l'Oriflâme, & qui refusa l'Epée de Connétable sous Charles VI.

Ibid. *Clisson.*] CLISSON, (le Connétable de) sous Charles VI.

Ibid. *Montmorency.*] MONTMORENCY. Il faudroit un Volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette Maison.

Ibid. *de Foix,*] GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, Neveu de Louïs XII. fut tué de quatorze coups à la célèbre Bataille de Ravenne, qu'il avoit gagnée.

† *Guesclin, le Destructeur & le Vengeur des Rois,*] GUESCLIN. (le Connétable du) Il sauva la France sous Charles V. conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Castille.

¶ *Le vertueux Bayard,*] BAYARD, (Pierre du

 Ter-

La honte des Anglais & le ſoutien du Trône.

Ces Héros, dit Louïs, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi de la Terre ont ébloui les yeux.
La Vertu, comme à toi, mon Fils, leur étoit chére.
Mais Enfans de l'Egliſe ils ont chéri leur Mere :
Leur cœur ſimple & docile aimoit la Vérité :
Leur culte étoit le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?

Comme il diſoit ces mots d'une voix gémiſſante,
Le Palais des deſtins devant lui ſe préſente :
Il fait marcher ſon Fils vers ces ſacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.

Le Tems, d'une aîle prompte & d'un vol inſenſible,

Fuit

Terrail, ſurnommé le Chevalier ſans peur & ſans reproche.) Il arma *François Premier*, Chevalier, à la Bataille de Marignan ; il fut tué en 1523. à la Retraite de Rebec en Italie.

Ibid. *Et vous brave Amazone,*] JEANNE D'ARC (connue ſous le nom de la Pucelle d'Orléans) Servante d'Hôtellerie, née au Village de Dontremy ſur Meuſe, qui ſe trouvant une force de corps & une hardieſſe au-deſſus de ſon Sexe, fut employée par le Comte de Dunois, pour rétablir les Affaires de Charles VII. Elle fut priſe dans une ſortie à Compiégne en 1430. conduite à Rouen, jugée comme Sorciére par un Tribunal Eccléſiaſtique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auroient du honorer ſon courage.

Fuit & revient sans cesse à ce Palais terrible :
Et de-là sur la Terre il verse à pleines mains,
Et les biens & les maux destinés aux Humains.
Sur un Autel de fer un Livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'Histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fiére,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniére.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes Loix, d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéïssant même elle agit par son choix,
Et souvent aux Destins pense donner des Loix.

Mon cher Fils, dit Louïs, c'est de-là que la Grace
Fait sentir aux Humains sa faveur efficace :
C'est de ces Lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connoître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le Maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ses Enfans !
Que tu dois éprouver de foiblesses honteuses !

Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vaſtes Lieux quelle foule s'empreſſe?
Elle entre à tout moment & s'écoule ſans ceſſe.
Vous voïez, dit Louïs, dans ce ſacré Séjour,
Les Portraits des Humains qui doivent naître un jour.
Des Siècles à venir, ces vivantes Images,
Raſſemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des Humains comptés avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont preſens.
Le deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.

Approchons-nous; le Ciel te permet de connaître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît c'eſt ton auguſte Fils,
Il ſoutiendra long-tems la gloire de nos Lis,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère,
Mais il n'égalera ni ſon Fils ni ſon Pere.

Henri dans ce moment voit ſur des Fleurs-de-Lis,
Deux

Deux Mortels orgueilleux auprès du Trône assis,
Ils tiennent sous leurs pieds tout un Peuple à la chaine,
Tous deux sont revêtus de la Pourpre Romaine,
Tous deux sont entourés de Gardes, de Soldats;
Il les prend pour des Rois.... Vous ne vous trompez pas,
Ils le sont, dit Louïs, sans en avoir le titre;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'Arbitre,
Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la Fortune & de la Politique,
Marcheront à grands pas au Pouvoir despotique;
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit & dangereux ami;
L'un fuïant avec art, & cédant à l'orage, *
L'autre aux flots irrités opposant son courage,
Des Princes de mon Sang ennemis déclarés;
Tous deux hais du Peuple, & tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.

O toi!

* *L'un fuïant avec art, & cédant à l'orage,*] Le Cardinal Mazarin fut obligé de sortir du Roïaume en 1651. malgré la Reine Régente qu'il gouvernoit; mais le Cardinal de Richelieu se maintint toujours, malgré ses ennemis, & même malgré le Roi, qui étoit dégoûté de lui.

O toi ! moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins,
Toi dans le ſecond rang le premier des Humains,
Colbert, c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe Abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France :
Bienfaicteur de ce Peuple, ardent à t'outrager,
En le rendant heureux, tu ſauras t'en venger ;
Semblable à ce Héros confident de Dieu mêmes,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leurs blaſphêmes.

Ciel ! quel pompeux amas d'Eſclaves à genoux,
Eſt aux pieds de ce Roi * qui les fait trembler tous ?
Quels honneurs ! quels reſpects ! jamais Roi dans la France,
N'accoutuma ſon Peuple à tant d'obéïſſance !
Je le vois comme vous par la gloire animé ;
Mieux obéï, plus craint, peut-être moins aimé ;
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes ;
De vingt Peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort.
Siècle heureux de Louïs, Siècle que la Nature
De ſes plus beaux preſens doit combler ſans meſure,
C'eſt toi qui dans la France amenes les beaux Arts ;
Sur

* Louïs XIV.

Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
Les Muses à jamais y fixent leur Empire,
La Toile est animée, & le Marbre respire.
Quels Sages rassemblés dans ces augustes Lieux, *
Mesure l'Univers & lisent dans les Cieux ?
Et dans la nuit obscure apportant la lumiére,
Sondent les profondeurs de la Nature entiére ?
L'Erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la Vérité le Doute les conduit.
Et toi, Fille du Ciel, toi puissante Harmonie,
Art charmant qui polis la Gréce & l'Italie,
J'entends de tous côtez ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous savez vaincre & chanter vos Conquêtes :
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un Peuple de Héros va naître en ces Climats :
Je vois tous les Bourbons voler dans les Combats.
A travers mille feux je vois Condé paroître, †
Tour

* *Quels sages rassemblés dans ces augustes Lieux*,] L'ACADÉMIE DES SCIENCES, dont les Mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

† *A travers mille feux, je vois Condé paroître*,] LOUIS DE BOURBON, appellé communément le Grand Condé, & HENRI, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur tems ; tous deux ont gagné de grandes Victoires, & ont aquis de la gloire même dans leurs Défaites. Le génie du Prince

G 5 ce

Tour à tour la terreur & l'appui de son Maître;
Turenne de Condé le généreux Rival,
Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.
Catinat réunit, par un rare assemblage, *
Les talens du Guerrier & les vertus du Sage;
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'Ami des Vertus & des Arts; †
Mal-

ce de Condé sembloit, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de Bataille, & celui de M. de Turenne pour toute une Campagne: Au moins est-il certain que M. de Turenne remporta des avantages sur le Grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la Bataille des Dunes; cependant on n'ose point décider quel étoit le plus grand Homme.

* *Catinat réunit, par un rare assemblage,*] Le Maréchal de CATINAT, né en 1637. Il gagna les Batailles de Staffarde & de la Marsaille, & obéït ensuite sans murmurer au Maréchal de Villeroi, qui lui envoïoit des Ordres sans le consulter. Il quitta le Commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au Roi, & mourut en Philosophe, dans une petite Maison de Campagne à Saint Gratien, n'aïant ni augmenté ni diminué son Bien, & n'aïant jamais démenti un moment son caractère de modération.

† *C'est Vauban, c'est l'Ami des Vertus & des Arts;*] Le Maréchal DE VAUBAN, né en 1633. le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle manière, trois cens Places anciennes, & en a bâti trente-trois. Il a conduit cinquante-trois Sièges, & s'est trouvé à cent quarante Actions. Il a laissé douze Volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il étoit
de

Malheureux à la Cour, invincible à la Guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angle-
terre. *

Regardez dans Denain l'audacieux Villars, †
Dif-

de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que personnne, en faisant servir les Mathématiques à l'avantage de sa Patrie.

* *Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angleterre.*] FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la Bataille de Casel, sous les Ordres de MONSIEUR, Frere de Louïs XIV. & remporta en Chef les fameuses Victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde, conquit des Provinces au Roi, fut mis à la Bastille, & reçût mille dégoûts des Ministres.

† *Regardez dans Denain l'audacieux Villars,*] On s'étoit proposé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant: on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du Maréchal Duc DE VILLARS, qui a sauvé la France.

Il a gagné la Bataille de Fredelingue, & celle du premier Hocstet. Il est à remarquer qu'il occupa dans cette Bataille le même terrain où se posta depuis le Duc de Marlborough, lorsqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande Victoire du second Hocstet, si fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars ayant repris le Commandement des Armées, donna la fameuse Bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux Ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut blessé.

Enfin en 1712. lorsque les Ennemis menaçoient de venir à Paris, & qu'on délibéroit si le Roi Louïs XIV.

Difputant le Tonnerre à l'Aigle des Céfars,
Arbitre de la Paix que la Victoire amene,
Digne appui de fon Roi, digne Rival d'Eugène.
Quel eft ce jeune Prince, * en qui la Majefté,
Sur fon vifage aimable éclate fans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
Ciel! quelle nuit foudaine à mes yeux l'environne!
La mort autour de lui vole fans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du Trône, étant prêt d'y monter.
O mon Fils! des François vous voïez le plus jufte.
Les Cieux le formeront de votre Sang augufte.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux Humains
Cette fleur paffagére, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cet ame vertueufe?
La France fous fon Régne eût été trop heureufe:
Il eût entretenu l'Abondance & la Paix;
Mon Fils, il eût compté fes jours par fes bienfaits,
Il eût aimé fon Peuple. O jours remplis d'allarmes!
O com-

XIV. quitteroit Verfailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugène à *Denain*, s'empara du Dépôt de l'Armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le Siège de *Landrecy*, prit *Douay*, *Quefnoy*, *Bouchain*, &c. à difcrétion, & fit enfuite la Paix à Radftad, au nom du Roi, avec le même Prince Eugène, Plénipotentiaire de l'Empereur.

* Feu Monfieur le Duc de Bourgogne.

O combien les Français vont répandre de larmes!
Quand ſous la même tombe ils verront réunis
Et l'Epoux & la Femme, & la Mere & le Fils.

Un foible Rejetton * ſort entre les ruïnes,
De cet Arbe fécond coupé dans ſes racines.
Les Enfans de Louïs deſcendus au Tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au Berceau;
De l'Etat ébranlé douce & frêle eſpérance,
O toi prudent Fleury, veille ſur ſon Enfance,
Conduis ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur Sang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il eſt, inſtruis-le à ſe connoître.
Qu'il ſache qu'il eſt Homme, en voïant qu'il eſt Maître.
Qu'aimé de ſes Sujets, ils ſoient chers à ſes yeux:
Apprends-lui qu'il n'eſt Roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France, reprends ſous lui ta Majeſté premiére,
Perce la triſte nuit qui couvroit ta lumiére;
Que les Arts, qui déja vouloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande en ſes Grotes profondes,
Où ſont tes Pavillons qui flottoient ſur ſes Ondes?

Du

* Ce Poëme fut compoſé dans l'Enfance de Louïs XV.

Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes Ports,
Le Commerce t'appelle & t'ouvre ſes treſors.
Maintiens l'ordre & la Paix, ſans chercher la Victoire.
Sois l'Arbitre des Rois : c'eſt aſſez pour ta gloire ;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec ſplendeur
Un Héros que de loin pourſuit la Calomnie ;
Plus facile que foible, ardent, plein de génie ;
Mais ami des plaiſirs, ami des nouveautés,
Gouvernant l'Univers du ſein des voluptés,
Par des reſſorts nouveaux ſa Politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée & tranquile.
Les Arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les Emplois, il a tous les talens.
D'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoïen, d'un Maître,
Et non pas Roi, mon Fils, mais il enſeigne à l'être.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'Etendart de la France apparut dans les airs,
Devant lui, d'Eſpagnols une Troupe guerriére
De l'Aigle des Germains briſoit la tête altiére.
O mon Pere ! Quel eſt ce Spectacle nouveau ?
Tout change, dit Louïs, & tout à ſon Tombeau :
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée,
Du puiſſant Charles-Quint la Race eſt retranchée.

L'Eſ-

L'Eſpagne à nos genoux vient demander des Rois:
C'eſt un de nos Neveux qui leur donne des Loix.
Philippe... A cet objet Henri demeure en proïe
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joïe.
Modérez, dit Louïs, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du ſein de Paris, Madrid reçoit un Maître!
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être.
O Rois nés de mon Sang! ô Philippe, ô mes Fils!
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis!
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux Politi-
ques, *
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques?

Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus,
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus:
Du Temple des Deſtins les portes ſe fermérent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipſérent.

L'Aurore cependant au viſage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil:
La Nuit en d'autres lieux portoit ſes voiles ſom-
bres,
Les Songes voltigeans fuïoient avec les ombres.

Le

* *Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux Politiques,*] Dans le tems que cela fut écrit, la Branche de France & la Branche d'Eſpagne ſembloient deſunies.



Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur,
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inspiroient le respect & la crainte,
Dieu remplissoit son front de sa Majesté sainte.
Ainsi quand le Vengeur des Peuples d'Israël,
Eut sur le Mont-Sina consulté l'Eternel,
Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussiére,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumiére.





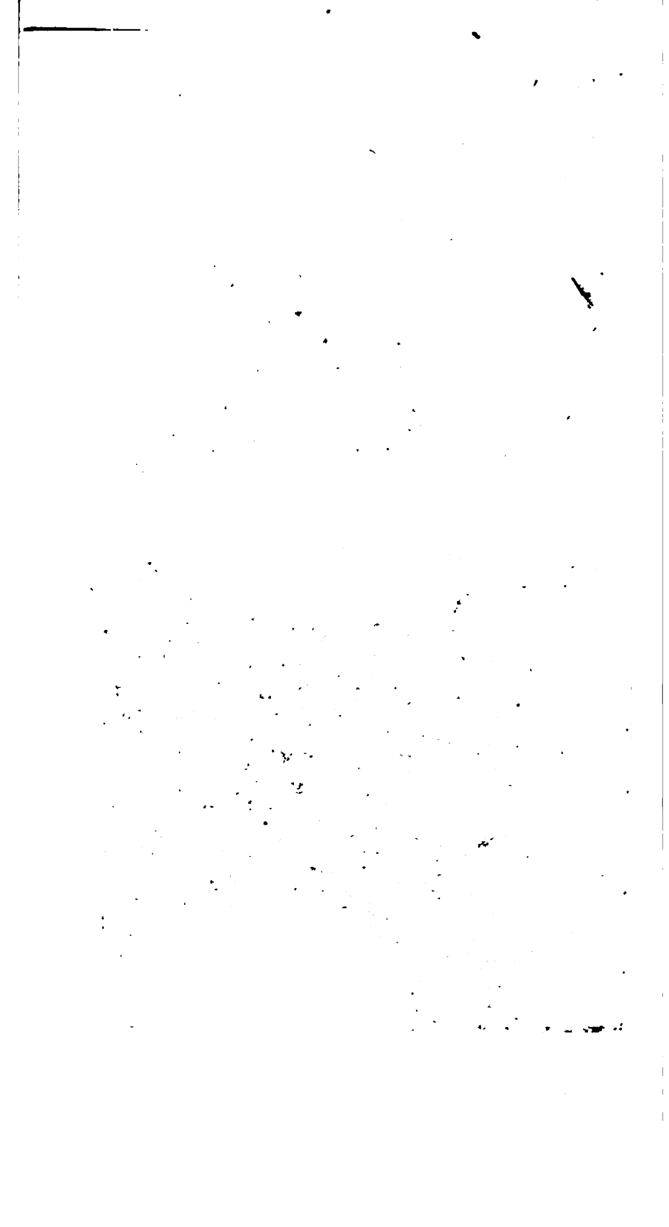




LA HENRIADE

CHANT HUITIÈME

ARGUMENT





LA HENRIADE.

CHANT HUITIÉME.

ARGUMENT.

Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait & d'Egmont tué. Valeur & Clémence de Henri le Grand.



Des Etats dans Paris la confuse Assemblée,
Avoit perdu l'orgueil dont elle étoit enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roi.
Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine:

Et

Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avoient confirmé par leurs Decrets honteux,
Le Pouvoir & le Rang qu'il ne tenoit pas d'eux.

Ce Lieutenant sans Chef, ce Roi sans Diadême,*
Toujours dans son Parti garde un Pouvoir suprême.
Un Peuple obéïssant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, Vengeurs de sa querelle;
Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac, †
Et l'inconstant Joyeuse, & Saint Paul, & Brissac: ¶
Ils

* *Ce Lieutenant sans Chef, ce Roi sans Diadême*,] Il se fit déclarer par la partie du Parlement, qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & Roïaume de France.

† *Les Lorrains*,] LES LORRAINS. Le Chevalier d'Aumale, dont il est si souvent parlé, & son Frere le Duc, étoient de la Maison de Lorraine.

Ibid. *Les Nemours*,] CHARLES-EMANUEL DUC DE NEMOURS, Frere utérin du Duc de Mayenne.

Ibid. *La Châtre*,] LA CHATRE, étoit un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appelloit des Bâtards, qui se feroient un jour légitimer aux dépens de leur Pere. En effet, la Châtre fit sa paix depuis, & Henri lui confirma la Dignité de Maréchal de France.

¶ *Et l'inconstant Joyeuse*.] JOYEUSE est le même dont il est parlé dans la Remarque sur le vingtième Vers du quatrième Chant.

Ibid. *Et Saint Paul*,] SAINT PAUL, Soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme

Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le déſeſpoir, l'orgueil, ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns en tremblant ſembloient porter leurs pas,
Affoiblis par leur ſang verſé dans les combats:
Mais ces mêmes combats, leur ſang & leurs bleſſures,
Les excitoient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger.
Tous, les fers dans les mains, jure de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux Champs de Theſſalie,
Des Enfans de la Terre on peint la Troupe impie,
Entaſſant des Rochers, & menaçant les Cieux,
Yvres du fol eſpoir de détrôner les Dieux.

La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue
Sur un Char lumineux ſe préſente à leur vue:
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir;
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier ſe leve à ces paroles;
Il court, il voit de loin les Lances Eſpagnoles;

Le ... me emporté & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guiſe, Fils du Balafré.

Ibid. *Et Briſſac.*] BRISSAC s'étoit jetté dans le Parti de la Ligue par indignation contre Henri III. qui avoit dit qu'il n'étoit bon ni ſur Terre ni ſur Mer. Il négocia depuis ſecrétement avec Henri IV. & lui ouvrit les Portes de Paris, moïennant le Bâton de Maréchal de France.

Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-tems, & différé toujours.
Amis, enfin l'Eſpagne a ſecouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les Portes s'avance.
Le ſecours paroiſſoit vers ces Lieux révérés,
Qu'aux Tombes de nos Rois la mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défioient dans les Champs les raïons du Soleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joïe:
Ils beniſſent le Chef que Madrid leur envoïe.
C'étoit le jeune Egmont, ce Guerrier obſtiné, *
Ce Fils ambitieux d'un Pere infortuné;
Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie,
Son Pere qu'aveugla l'amour de la Patrie,
Mourut ſur l'échafaut, pour ſoutenir les droits
Des

* *C'étoit le jeune Egmont, ce Guerrier obſtiné,*] Le Comte D'EGMONT, Fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Le Fils étant reſté dans le Parti de Philippe II. Roi d'Eſpagne, fut envoïé au ſecours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cens Lances. A ſon entrée dans Paris, il reçut les complimens de la Ville: celui qui le haranguoit aïant mêlé dans ſon Diſcours les louanges de l'Amiral d'Egmont ſon Pere; (Ne parlez pas de lui, dit le Comte, il méritoit la mort; c'étoit un Rebelle.) Paroles d'autant plus condamnables, que c'étoit à des Rebelles qu'il parloit, & dont il venoit défendre la cauſe.

Des malheureux Flamans opprimés par leurs Rois.
Le Fils, Courtisan lâche & Guerrier téméraire,
Baisa long-tems la main qui fit périr son Pere,
Servit par politique aux maux de son Païs,
Persécuta Bruxelles, & secourut Paris:
Philippe l'envoïoit sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu Tutelaire au secours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi,
Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnoit leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voïois cette audace!
Et que tes voeux hâtoient le moment d'un Combat,
Où sembloient attachés les destins de l'Etat!

Près des bords de l'Iton, & des rives l'Eure, *
Est un Champ fortuné, l'amour de la Nature:
La Guerre avoit long-tems respecté les trésors
Dont Flore & les Zéphirs embellissent ces bords.
Les Bergers de ces lieux couloient des jours tranquiles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles:
Protégés par le Ciel, & par leur pauvreté,
Ils sembloient des Soldats braver l'avidité;
Et sous leurs toîts de chaume, à l'abri des allarmes,
N'en-

* *Près des bords de l'Iton, & des rives de l'Eure,*] Ce fut dans une Plaine, entre l'Iton & l'Eure, que se donna la Bataille d'Ivry, le 14. Mars 1590.

N'entendoient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux Camps ennemis arrivent en ces lieux;
La désolation par-tout marche avant eux:
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmérent,
Les Bergers pleins d'effroi dans les Bois se cachérent,
Et leurs tristes Moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs Enfans, gémissans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes:
S'il cherche les Combats, c'est pour donner la Paix:
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits:
Il veut finir vos maux; il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un Coursier fougueux, plus leger que les Vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & respire la guerre.

On voïoit près de lui briller tous ces Guerriers,
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers,
D'Aumont, qui sous cinq Rois avoit porté les armes; *

Biron,

* *D'Aumont, qui sous cinq Rois avoit porté les armes;*] JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la Bataille d'Ivry, étoit Fils de Pierre d'Au-

Biron, dont le seul nom répandoit les allarmes, *
Et son Fils jeune encore, ardent, impétueux, †
Qui depuis.... mais alors il étoit vertueux.
Sully, Nangis, Grillon, ces Ennemis du crime, ¶
Que

d'Aumont, Gentilhomme de la Chambre, & de Françoise de Sully, Héritiére de l'ancienne Maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II. François II. Charles IX. Henri III. & Henri IV.

* *Biron, dont le seul nom répandoit les allarmes,*] HENRI DE GONTAUD DE BIRON, Maréchal de France, Grand-Maître de l'Artillerie, étoit un grand Homme de Guerre: il commandoit à Ivry le Corps de réserve, & contribua au gain de la Bataille en se présentant à propos à l'Ennemi. Il dit à Henri le Grand après la Victoire: (Sire, vous avez fait ce que devoit faire Biron, & Biron ce que devoit faire le Roi.) Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592. au Siége de Pernay.

† *Et son Fils jeune encore, ardent, impétueux,*] CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal, & Duc & Pair, Fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV. & fut décapité dans la Cour de la Bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échafaut.

¶ *Sully.*] BONY, depuis Duc de SULLY, Sur-Intendant des Finances, Grand-Maître de l'Artillerie, fait Maréchal de France après la mort de Henri IV. reçut sept blessures à la Bataille d'Ivry.

Ibid. *Nangis, Grillon ces Ennemis du crime.*] NANGIS, Homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu: il avoit conseillé à Henri III. de ne point faire assassiner le Duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les Loix. Grillon étoit surnommé le BRAVE; il offrit à Henri III. de se battre contre ce même

Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime.
Turenne, qui depuis de la jeune Bouillon, *
Mérita dans Sédan la Puissance & le Nom:
Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
Essex avec éclat paroît au milieu d'eux,
Tel que dans nos Jardins un Palmier sourcilleux,
A nos Ormes touffus mêlant sa tête altiére,
Etale les beautés de sa tige étrangére.
Son casque étinceloit des feux les plus brillans,
Qu'étaloient à l'envi l'Or & les Diamans,
Dons chers & précieux, dont sa fiére Maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.

Ambitieux

même Duc de Guise. C'est à ce Grillon que Henri le Grand écrivit, (Pends-toi, brave Grillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas... Adieu, brave Grillon, je vous aime à tort & à travers.)

* *Turenne, qui depuis de la jeune Bouillon,*] HENRI DE LA TOUR D'ORLIEGUES, Vicomte DE TURENNE, Maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, Princesse de Sédan en 1591. La nuit de ses Nôces le Maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

Cette Souveraineté aquise par Henri de Turenne, fut perdue par Frédéric-Maurice, Duc de Bouillon, son Fils, qui ayant trempé dans la Conspiration de Cinqmars contre Louïs XIII. ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sédan pour conserver sa vie. Il eût en échange de sa Souveraineté, de très-grandes Terres, plus considérables en revenu, mais qui donnoient plus de richesses & moins de puissance.

Ambitieux Essex, vous étiez à la fois,
L'Amant de votre Reine, & le soutien des Rois.
Plus loin sont la Trimouille, & Clermont, & Feuquiéres,*
Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguiéres; †
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Héros en foule attendoient le signal,
Et rangés près du Roi lisoient sur son visage,
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet abbattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu:
Soit que de son Parti connoissant l'injustice,
Il ne crut point le Ciel à ses armes propice;
Soit que l'Ame en effet ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens.

Ce

* *Plus loin sont la Trimouille,*] CLAUDE, Duc de la TRIMOUILLE, étoit à la Bataille d'Ivry. Il avoit un grand courage & une ambition démesurée, de grandes richesses, & étoit le Seigneur le plus considérable parmi les Calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

Ibid. *Et Clermont & Feuquiéres,*] BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, Oncle de la fameuse Marquise de Verneuil, fut tué à la Bataille d'Ivry; Feuquiéres & de Nesle, Capitaines de cinquante Hommes d'armes, y furent tués aussi

† *Et l'heureux Lesdiguiéres;*] Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être simple Soldat, & finit par être Connétable sous Louis XIII.

H

Ce Héros cependant, Maître de sa foiblesse,
Déguisoit ses chagrins sous sa fausse allégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux Soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance,
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant Pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les Champs de la Trace un Coursier orgueil-
leux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans sa tête superbe,
Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe,
Tel paroissoit Egmont: une noble fureur
Éclate dans ses yeux & brûle dans son cœur.
Il s'entretient déja de sa prochaine gloire,
Il croit que son destin commande à la Victoire:
Hélas, il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les Plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflâmoit sa presence,
„Vous êtes nés Français, & je suis votre Roi, *
„Voilà

* *Vous êtes nés François, & je suis votre Roi,*] On a tâché de rendre en Vers les propres paroles que dit Henri

„Voilà nos Ennemis, marchez & suivez-moi;
„Ne perdez point de vûe, au fort de la tempête,
„Ce pannache éclatant qui flotte sur ma tête;
„Vous le verrez toujours au chemin de l'Honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçoit en Vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses Troupes enflâmées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des Armées.

Sur les pas des deux Chefs alors en même-tems,
On voit des deux Partis voler les Combattans.
Ainsi lorsque des Monts séparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide;
Soudain les flots émus de deux profondes Mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs,
La Terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chute du Monde.

Au Mousquet réuni le sanglant Coutelas,
Déja de tous côtés porte un double trépas.
Cette Arme que jadis, pour dépeupler la Terre, *
Dans Bayonne inventa le Démon de la Guerre,
Rassem-

Henri IV. à la Journée d'Ivry: (Ralliez-vous à mon pannache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'Honneur & de la Gloire.)

* *Cette Arme que jadis, pour dépeupler la Terre.*] La Bayonnette au bout du Fusil ne fut en usage que long-tems après. Le nom de *Bayonnetté* vient de Bayonne, où l'on fit les premiéres Bayonnettes.

Rassemble en même-tems, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flâme & le fer.

On se mêle, on combat, l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
Le desespoir, la mort, l'ardente soif du sang,
Par-tout, sans s'arrêter, passent de rang en rang.
L'un poursuit un Parent dans le Parti contraire;
Là le Frere en fuïant meurt de la main d'un Frere;
La nature en frémit, & ce Rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses Forêts de Lances hérissées,
De Bataillons sanglans, de Troupes renversées,
Henri pousse, s'avance & se fait un chemin.
Le grand Mornay le suit, toujours calme & serain.*
Il veille autour de lui tel qu'un puissant Génie,
Tel qu'on feignoit jadis aux Champs de la Phrygie,
De la Terre & des Cieux les Moteurs éternels,
Mêlez dans les Combats sous l'habit des Mortels;
Où tel que du vrai Dieu les Ministres terribles,
Ces Puissances des Cieux, ces Etres impassibles,
Environnez des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'Univers.

Il

* *Le grand Mornay le suit, toujours calme & serain.*] DU PLESSIS MORNAY eut deux Chevaux tués sous lui à cette Bataille. Il avoit effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le Destin,
Aux Chefs des Légions il les porte soudain.
L'Officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Règle au son de sa voix sa rage obéïssante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers Corps,
Un Esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte.
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux Humains.
De son Roi seulement son ame est occupée,
Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
Et son rare courage, ennemi des Combats,
Sait affronter la Mort & ne la donne pas.

De Turenne déja la valeur indomptée,
Repoussoit de Nemours la Troupe épouventée.
D'Ailly portoit par-tout l'horreur & le trépas;
Les Ligueurs ébranlés fuïoient devant ses pas.
Soudain de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune Audacieux dans sa course l'arrête;
Ils fondent l'un sur l'autre à coups précipités,
La Victoire & la Mort volent à leurs côtés.
Ils s'attaquent cent fois, & cent fois se repoussent;
Leur courage s'augmente, & leurs glaives s'émoussent;

Défendus par leur casque & par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respecte son Rival, admire sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce Guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumiére,
Son casque auprès de lui roule sur la poussiére:
D'Ailly voit son visage; ô desespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse, hélas! c'étoit son Fils.
Le Pere infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre son sein ses parricides armes;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteste à jamais sa coupable victoire,
Il renonce à la Cour, aux Humains, à la Gloire,
Et se fuïant lui-même, au milieu des Deserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'Univers;
Là, soit que le Soleil rendit le jour au Monde,
Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'Onde,
Sa voix faisoit redire aux Echos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux Fils.

Ciel, quels cris effraïans se font par-tout entendre!
Quels flots de sang Français viennent de se répandre!
Qui précipite ainsi ces Ligueurs dispersés?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renversés?
C'est

C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage
Parmi leurs Bataillons s'étoit fait un passage,
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez .... lâches où courez-vous?
Vous fuir ! vous Compagnons de Mayenne & de Guise?
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Eglise?
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Aussi-tôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint Paul, & même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces Bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide,
Biron soutient en vain d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabere expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiéres,
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussiére:
Percé de coups lui-même, il est prêt de périr....
C'étoit ainsi Biron que tu devois mourir.
Un trépas si fameux, une chûte si belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon sut bien-tôt le danger
Où Biron trop ardent venoit de s'engager.

Il l'aimoit, non en Roi, non en Maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un Sujet trop païé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flâmes :
Amitié, don du Ciel, plaisirs des grandes Ames,
Amitié! que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas.
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, & son vol plus rapide;
Biron qu'environnoient les ombres de la mort, *
A l'aspect de son Roi fait un dernier effort;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie;
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces Soldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas.
Tu vis, songe du moins à lui rester fidelle.

Un bruit afreux s'entend. La discorde cruelle,
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs,
Vient de sa rage ardente embraser les Ligueurs.
Elle

* *Biron qu'environnoient les ombres de la mort,*] Le Duc DE BIRON fut blessé à Ivry; mais ce fut au Combat de Fontaine-Françoise que Henri le Grand *lui* sauva la vie. On a transporté à la Bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.

Elle fond dans leur Camp : là sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa Trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité ;
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchoit le Héros, sur lui seul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte, une foule s'avance.
Tels aux fonds des Forêts précipitant leurs pas,
Ces Animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'Homme, & nés pour le carnage,
Pressent un Sanglier, en raniment la rage ;
Ignorant le danger, aveuglez, furieux,
Le Cor excite au loin leur instinct belliqueux.
Les Antres, les Rochers, les Monts en retentissent ;
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louïs du haut des Cieux dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible ;
Il est comme un Rocher, qui menaçant les airs,
Rompt la course des Vents & repousse les Mers.
Qui pourroit exprimer le sang & le carnage,
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son Rivage ?
O vous Mânes sanglans du plus vaillant des Rois,
Eclairez mon esprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa Noblesse fidelle,
Elle meurt pour son Roi, son Roi combat pour elle.
L'effroi le devançoit, la Mort suivoit ses coups,

Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux.

Long-tems cet Etranger, trompé par ſon courage,
Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage:
Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritoit ſon orgueil.
Viens Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta gloire:
Combattons, c'eſt à nous de fixer la Victoire.
Comme il diſoit ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des Deſtins fend les Plaines de l'air.
L'Arbitre des Combats fait gronder ſon Tonnerre,
Le Soldat ſous ſes pieds ſentit trembler la Terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur apui,
Qu'ils défendent ſa cauſe & combattent pour lui;
Que la Nature entiére attentive à ſa gloire
Par la voix du tonnerre annonçoit ſa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphoit déja d'avoir verſé ſon ſang.
Le Roi qu'il a bleſſé voit ſon péril ſans trouble,
Ainſi que le danger ſon audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au Champ d'honneur,
Trouvé des Ennemis digne de ſa valeur.
Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite:
D'Egmont d'un coup plus ſûr eſt renverſé ſoudain,
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.

Sous

Sous leurs pieds teints de ſang les Chevaux le foulérent,
Des ombres du trépas ſes yeux s'envelloppérent,
Et ſon ame en courroux s'envola chez les Morts,
Où l'aſpect de ſon Pere excita les remords.
Eſpagnols tant vantés, Troupe jadis ſi fiére,
Sa mort anéantit votre vertu guerriére,
Pour la premiére fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur Troupe allarmée.
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'Armée:
Les Chefs ſont effraïés, les Soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéït plus,
Ils jettent leurs Drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent,
Les uns ſans réſiſtance à leur Vainqueur offerts,
Fléchiſſent les genoux, & demandent des fers;
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés par leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les Flots couverts de morts interrompent leur courſe;
Et le Fleuve ſanglant remonte vers ſa Source.

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,

Affligé, mais tranquile, & maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui la fureur dans les yeux,
Accusoit les Flamans, la Fortune & les Cieux.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit son Chef, une fureur si vaine,
Vivez pour un Parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte & son malheur:
Que vous & Bois-Dauphin dans ce moment funeste,
De nos Soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris,
De la Ligue en marchant ramassez les débris;
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter,
Semblable au fier Lion qu'un Maure a su dompter,
Qui docile à son Maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît soumet sa tête horrible;
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paroît menacer même en obéïssant.

Mayenne cependant par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris couroit cacher sa honte.

Henri victorieux voïoit de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés:

Des

Des Cieux en ce moment les Voutes s'entrouvrirent:
Les Mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louïs au milieu d'eux du haut du Firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment;
Vint voir comme il sauroit user de la Victoire,
Et s'il acheveroit de mériter sa gloire.

Ses Soldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardoient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les Captifs en tremblant conduits en sa presence
Attendoient leur Arrêt dans un profond silence.
Le mortel desespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avoient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnoient à la fois la douceur & l'audace.
Soïez, libres, dit-il; vous pouvez desormais
Rester mes Ennemis, ou vivre mes Sujets.
Entre Mayenne & moi, reconnoissez un Maître.
Voïez qui de nous deux a mérité de l'être;
Esclaves de la Ligue, ou Compagnons d'un Roi,
Allez trembler sous elle, ou triomphez sous moi.
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un Champ de Bataille, au sein de la Victoire,
On voit en un moment ces Captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;

Sa

Sa valeur les vainquît, sa vertu les enchaîne,
Et s'honorant déja du nom de ses Soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
Le Roi de tous côtés fait cesser le carnage;
Maître de ses Guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce Lion, qui, tout couvert de sang,
Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son Tonnerre,
Fait succéder le calme aux horreurs de la Guerre,
Console les Vaincus, applaudit les Vainqueurs,
Soulage, récompense, & gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la lumiére étoit presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie,
Et sur tous leurs dangers, & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un Pere attentif il étendoit ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte Messagére,
Qui s'accroît dans sa course, & d'une aîle legére,
Plus prompte que le tems vole au-delà des Mers,
Passe d'un Pole à l'autre, & remplit l'Univers;
Ce Monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute, & la crédulité;
De sa brillante voix, Trompette de la Gloire,
Du Héros de la France annonçoit la Victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté;

Le

Le Vatican superbe en fut épouventé.
Le Nord à cette voix tressaillit d'allégresse;
Madrid fremit d'effroi, de honte & de tristesse.
O malheureux Paris, infidelles Ligueurs!
O Citoyens trompés, & vous Prêtres trompeurs,
De quels cris douloureux vos Temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
Hèlas! Mayenne encor vient flatter vos esprits.
Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguisoit sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassûrer,
En cachant sa disgrace il croit la réparer.
Par cent bruits mensongers il ranimoit leur zèle;
Mais malgré tant de soins la Vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Voloit de bouche en bouche, & glaçoit tous les cœurs.

La Discorde en frémit, & redoublant sa rage
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'Art de l'affoiblir,
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amolir.

N'oppo-

N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de Vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit; & soudain des Rives de la Seine,
Sur un Char teint de sang, attelé par la Haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.



LA





CHANT



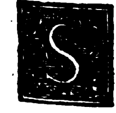


LA HENRIADE.

CHANT NEUVIÉME.

ARGUMENT.

Description du Temple de l'Amour : La Discorde implore son pouvoir pour amolir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque-tems auprès de Madame D'ESTRE'ES, *si célèbre sous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son Armée.*



UR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,
S'éleve un vieux Palais, respecté par les tems : *

La

* *S'éleve un vieux Palais, respecté par les tems :*] Cette Descrip-

La Nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'Art ornant depuis sa simple Architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature.
Là, tous les Champs voisins peuplés de Mirthes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des Hyvers.
Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore ;
Et la Terre n'attend pour donner ses Moissons,
Ni les vœux des Humains, ni l'ordre des Saisons.
L'homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature aux premiers jours du Monde,
De sa main bienfaisante accordoit aux Humains,
Un éternel repos ; & des jours purs & serains,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des Concerts enchanteurs,

Dont

Description du Temple de l'Amour, & sa peinture de cette Passion personifiée, sont entiérement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la Scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique ; parce que les Peuples de l'Isle de Chypre ont de tout tems passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme Fils de Vénus & comme un Dieu de la Fable ; mais comme une passion, representée avec tous les plaisirs & tous les desordres qui l'accompagnent.

Dont la molle harmonie inſpire des langueurs,
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maî-
treſſes,
Qui célèbrent leur honte,& vantent leurs foibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs;
Et dans l'Art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe Eſpérance, au front toujours ſerain,
A l'Autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple ſacré les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle Volupté ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquile écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le Myſtère en ſilence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaiſance,
Les Plaiſirs amoureux, & les tendres Deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſants encor que les Plaiſirs.

De ce Temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la Voute ſacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvente les yeux!
Ce n'eſt plus des Plaiſirs la Troupe aimable & tendre,
Leurs Concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau ſéjour, un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre Jalouſie, au teint pâle & livide,

Suit

Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide.
La Haine & le Couroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur Troupe homicide.
Le Repentir les suit détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est-là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des Humains Compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux Enfant, si tendre & si cruel,
Porte en sa foible main les destins de la Terre,
Donne avec un souris, ou la Paix, ou la Guerre,
Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un Trône éclatant, contemplant ses Conquêtes,
Il fouloit à ses pieds les plus superbes Têtes;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il sembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.

La Discorde soudain conduite par la Rage,
Ecarte les Plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang & les yeux enflâmés,
Mon Frere, lui dit-elle, où sont tes traits terribles,
Pour qui réserves-tu tes fléches invincibles?
Ah! si de la Discorde allumant le tison,

Jamais

Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la Nature;
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écrase mes Serpens,
Ses mains joignent l'Olive aux Lauriers triomphans.
La Clémence avec lui marchant d'un pas tranquile,
Au sein tumultueux de la Guerre Civile,
Va sous ses Etendarts, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encore une Victoire, & mon Trône est en poudre;
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre, & pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce Torrent dans sa course.
Va de tant hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse abattu;
Va dompter son courage au sein de la Vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amoli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'Univers,
Fuïant devant Auguste, & te suivant sur l'Onde,
Préférer Cléopatre à l'Empire du Monde?
Henri te reste à vaincre après tant de Guerriers.
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers,

Va

Va du Mirthe amoureux ceindre sa tête altiére;
Endors entre tes bras son audace guerriére.
A mon Trône ébranlé cours servir de soutien,
Viens, ma Cause est la tienne, & ton Régne est le mien.

Ainsi parloit ce Monstre; & la voute tremblante
Répétoit les accens de sa voix effraïante.
L'Amour qui l'écoutoit, couché parmi des fleurs,
D'un sourirs fier & doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses fléches dorées:
Il fend des vastes Cieux les Voutes azurées;
Et précédé des Jeux, des Graces, des Plaisirs,
Il vole aux Champs Français sur l'aîle des Zéphirs.

Dans sa course, d'abord il découvre avec joïe,
Le foible Ximoïs, & les Champs où fut Troïe.
Il rit en contemplant dans ces Lieux renommés,
La cendre des Palais par ses mains consumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'Onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du Monde,
Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Il descend, il s'arrête aux Champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.

Bien-

Bien-tôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les Champs de Provence il vole vers Vauclufe, *
Azile encor plus doux; Lieux où dans ses beaux jours
Pétrarque soupira ses Vers & ses Amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure.
Par ses adroites mains avec art enlassés,
Les Chiffres de Diane y sont encor tracés. †
Sur sa Tombe en passant les Plaisirs & les Graces,
Répandirent les fleurs qui naissoient sur leurs traces.

Aux Campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein;
Mêlant à ses plaisirs l'image de la Guerre,
Laissoit pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes Guerriers, à travers les Guérêts,
Poursuivoient avec lui les Hôtes des Forêts.
L'Amour sent à sa vûe une joïe inhumaine,
Il aiguise ses traits; il prépare sa chaîne,

Il

* *Dans les Champs de Provence il vole vers Vauclu-se,*] VAUCLUSE, *Vallisclausa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa Source une Maison, qu'on appelle la Maison de Pétrarque.

† *Les Chiffres de Diane y sont encor tracés.*] ANET fut bâti par Henri III. pour Diane de Poitiers, dont les Chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce Château, lequel n'est pas loin de la Plaine d'Ivry.

Il agite les airs que lui-même a calmés,
Il parle, on voit soudain les Elémens armés.
D'un bout du Monde à l'autre appellant les Orages,
Sa voix commande aux Vents d'assembler les Nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les Aquilons à ses ordres fidèles
Dans les Cieux obscurcis ont déploïé leurs aîles:
La plus affreuse nuit succéde au plus beau jour;
La Nature en gémit, & reconnoît l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la Campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide;
L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi dans ces bois sombres
Suit cet Astre ennemi, brillant parmi les Ombres.
Comme on voit quelquefois les Voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la Terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & passagére
Conduit au précipe à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune, en ces tristes Climats,
D'une illustre mortelle avoit conduit les pas.
Dans le fond d'un Château, tranquile & solitaire,
Loin du bruit des Combats elle attendoit son Pere,

Qui fidèle à ses Rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du grand Henri suivi les Etendarts.
D'Estrée étoit son nom; la main de la Nature *
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas,
La coupable Beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante & moins belle, à Tarse on vit paroître,
Celle qui des Romains avoit dompté le Maître, †
Lorsque

* *D'Estrée étoit son nom, la main de la Nature*] GABRIELLE D'ESTRÉE, d'une ancienne Maison de Picardie, Fille & petite-Fille d'un Grand-Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Duchesse de Beaufort, &c.

Henri IV. en devint amoureux pendant les Guerres Civiles; il se déroboit quelquefois de son Armée pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en Païsan, pâssa au travers des Gardes ennemies, & arriva chez elle, non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'Histoire des Amours du Grand Alcandre, écrite par une Princesse de Conti.

† *Celle qui des Romains avoit dompté le Maître,*] CLÉOPATRE allant à Tarse où Antoine l'avoit mandée, fit ce Voyage sur un Vaisseau brillant d'or & orné des plus belles Peintures; les Voiles étoient de pourpre, les Cordages d'or & de soïe. Cléopatre étoit habillée, comme on représentoit alors la Déesse Vénus; ses Femmes représentoient les Nymphes & les Graces: la Poupe & la Proue étoient remplies des plus beaux Enfans, déguisés en Amours. Elle avançoit dans cet équipage sur le Fleuve Cydnus, au son de mille Instrumens de Musique. Tout le Peuple de

 Tarse

Lorſque les Habitans des rives du Cydnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entroit dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun Amant encor n'avoit reçu les vœux.
Semblable en ſon Printems à la Roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux Vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux raïons d'un jour pur & ſerein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la ſurprendre
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre,
Il paroît ſans flambeau, ſans fléches, ſans carquois,
Il prend d'un ſimple Enfant la figure & la voix.
On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le Vainqueur de Mayenne.
Il gliſſoit dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudiſſoit en la voïant ſi belle;
Que n'eſpéroit-il point, aidé de tant d'appas!
Au-devant du Monarque il conduiſit ſes pas.

L'Art

Tarſe la prit pour la Déeſſe. On quitta le Tribunal d'Antoine pour courir au-devant d'elle. Ce Romain lui-même alla le recevoir, & en devint éperdûment amoureux. (PLUTARQUE.)

L'Art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paroît, aux yeux ſéduits, l'effet de la Nature.
L'Or de ſes blonds cheveux qui flotte au gré des
Vents,
Tantôt couvre ſa gorge, & ſes tréſors naiſſans;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendoit plus aimable:
Non pas cette farouche & triſte Auſtérité,
Qui fait fuir les Amours, & même la Beauté;
Mais cette Pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine;
Inſpire le reſpect, enflâme les deſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.

Il fait plus; à l'Amour tout miracle eſt poſſible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible,
Des Mirthes enlaſſés, que d'un prodigue ſein
La Terre obéïſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchante-
reſſe;
Les Amans fortunés, pleins d'une douce yvreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paroît changé, tous les cœurs y ſoupirent.

Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'Amour. Les Oiseaux dans les Champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le Moissonneur ardent qui court avant l'Aurore,
Couper les blonds épics que l'Eté fait éclore,
S'arrête, s'inquiéte, & pousse des soupirs;
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs.
Il demeure enchanté dans ses belles Retraites,
Et laisse en soupirant ses Moissons imparfaites.
Près de lui, la Bergére oubliant ses Troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée?
Par un charme indomptable elle étoit attirée.
Elle avoit à combattre en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros, & l'Amour.

Quelque-tems de Henri la valeur immortelle
Vers ses Drapeaux vainqueurs en secret le rappelle:
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu premiére il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne; & son ame enyvrée,
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que d'Estrée.

Loin de lui cependant tous ses Chefs étonnés
Se demandent leur Prince, & restent consternés.
Ils trembloient pour ses jours: hélas! qu'il l'eût pu croire,
Qu'on eût dans ce moment du craindre pour sa gloire?

On

On le cherchoit en vain ; ſes Soldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui, ſembloient déja vaincus.

Mais le Génie heureux qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas long-tems ſa dangereuſe abſence.
Il deſcendit des Cieux, à la voix de Louïs,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon Fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte Hémiſphère,
Pour y trouver un Sage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans les lieux révérés,
A l'Etude, au Silence, au Jeûne conſacrés.
Il alla dans Ivry : là parmi la licence,
Où du Soldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'Ange heureux des Français fixa ſon vol divin,
Au milieu des Drapeaux des Enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay, c'étoit pour nous inſtruire,
Que ſouvent la Raiſon ſuffit pour nous conduire :
Ainſi qu'elle guida chez des Peuples Payens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des Chrétiens.

Non moins prudent Ami que Philoſophe auſtère,
Mornay ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire :
Son exemple inſtruiſoit bien mieux que ſes diſcours ;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours,
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & ſon ſoufle infecté
N'altéra de ſon cœur l'auſtère pureté.

Belle Aréthuſe, ainſi, ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cryſtal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des Mers.

Le généreux Mornay conduit par la Sageſſe,
Part, & vole en ces lieux, où la douce Moleſſe,
Retenoit dans ſes bras le Vainqueur des Humains,
Et de la France en lui maîtriſoit les deſtins.
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa Victoire,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir ſa Gloire;
Les plaiſirs qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageoient ſes momens & rempliſſoient ſes jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colére,
A côté de Mornay la Sageſſe ſévère;
Il veut ſur ce Guerrier lancer un trait vengeur,
Par l'attrait des plaiſirs il croit vaincre ſon cœur;
Mais Mornay mépriſoit ſa colére & ſes charmes,
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſoient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces Jardins, au bord d'une Onde claire,

Sous

Sous un Mirthe amoureux, azile du Myſtère,
D'Eſtrée à ſon Amant prodiguoit ſes appas;
Il languiſſoit près d'elle, il brûloit dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altéroit les charmes,
Leurs yeux étoient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui font les plaiſirs des Amans.
Ils ſentoient cette yvreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres Plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins deſarmoient ce Héros:
L'un tenoit ſa Cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avoit détaché ſa redoutable Epée,
Et rioit en tenant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des Humains.

La Diſcorde de loin inſulte à ſa foibleſſe;
Elle exprime en grondant ſa barbare allégreſſe.
Sa fiére activité ménage ces inſtans.
Elle court de la Ligue irriter les Serpens.
Et tandis que Bourbon ſe repoſe & ſommeille,
De tous ſes Ennemis la rage ſe réveille.

Enfin dans ces Jardins où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paroître, il le voit, & rougit.
L'un de l'autre en ſecret ils craignoient la préſence.

Le Sage en l'abordant garde un morne silence;
Mais ce silence même, & ses regards baissés
Se font entendre au Prince & s'expliquent assés.
Sur ce visage austère, où régnoit la tristesse,
Henri lut aisément sa honte & sa foiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colere.
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince est digne encor de toi.
Je t'ai vu, ç'en est fait, & tu me rends à moi:
Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie:
De ce honteux repos fuïons l'ignominie:
Fuïons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encore les liens dont il fut enchaîné:
Me vaincre est desormais ma plus belle Victoire.
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la Gloire;
Et bien-tôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux, Mornay connut son Maître.
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paroître;
Vous de la France entiére auguste Défenseur,
Vous, Vainqueur de vous-même, & Roi de votre cœur;

L'A-

L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre.
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Il dit : Le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel ! attendrit ses adieux ;
Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ses pleurs, il en versoit encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part desespéré.
Il part : en ce moment d'Estée évanouïe,
Reste sans mouvement, sans couleur, & sans vie.
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.
L'Amour qui l'apperçut jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enleve à son Empire une Nymphe si belle,
N'efface pour jamais les charmes de ses yeux,
Qui devoient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras ; & bien-tôt cette Amante
Rouvre à sa douce voix sa paupiére mourante,
Lui nomme son Amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme soudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuïoit tendrement la rappelle ;
D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
Et soulage les maux dont lui seul est l'Auteur.

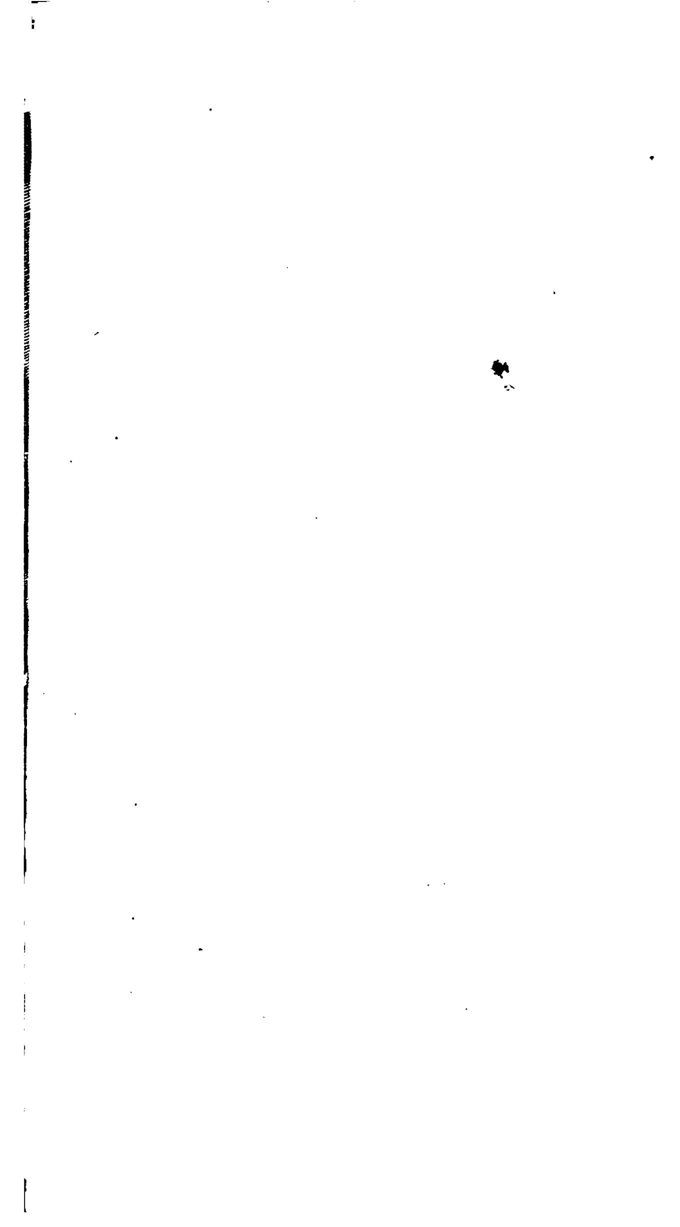
Mornay toujours févère & toujours infléxible,
Entraînoit cependant fon Maïtre trop fenfible.
La force & la Vertu leur montrent le chemin,
La Gloire les conduit les lauriers à la main;
Et l'Amour indigné, que le Devoir furmonte,
Va chercher loin d'Anet fa colére & fa honte.

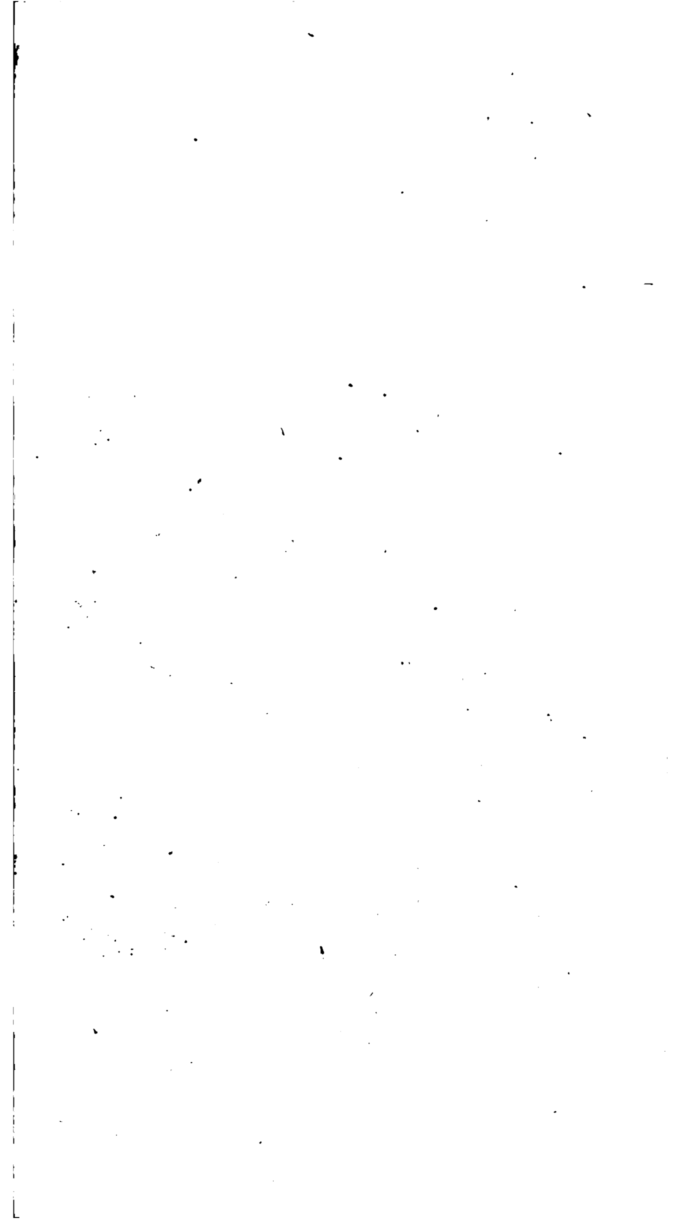


LA











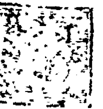
Disce puer virtutem ex me verumque Laborem

LA HENRIADE.

CHANT DI[illegible]

ARGUMENT.

[illegible]



[illegible] Anciens [illegible]

A de nouveaux [illegible]

D' [illegible] espoir [illegible] le [illegible]



LA HENRIADE.

CHANT DIXIÉME.

ARGUMENT.

RETOUR *du Roi à son Armée: Il recommence le Siège. Combat singulier du Vicomte de Turenne & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui desôle la Ville. Le Roi nourrit lui-même les Habitans qu'il assiège. Le Ciel récompense enfin ses Vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses Portes, & la Guerre est finie.*



Es momens dangereux, perdus dans la molesse,
Avoient fait aux Vaincus oublier leur foiblesse.
A de nouveaux Exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le Peuple est enyvré.

Leur eſpoir les trompoit; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête;
Paris épouvanté revit ſes Etendarts.
Le Héros reparut aux pieds de ſes remparts;
De ces mêmes remparts, où fume encor la foudre,
Et qu'à réduire en cendre, il ne put ſe réſoudre,
Quand l'Ange de la France appaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur, & ſuſpendit ſes coups.
Déja le Camp du Roi jette des cris de joïe.
D'un œil d'impatience il dévoroit ſa proïe.
Les Ligueurs cependant d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étoïent tous raſſemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenoit fiérement ce langage intrépide:
Nous n'avons point encor appris à nous cacher,
L'Ennemi vient à nous, c'eſt-là qu'il faut marcher.
C'eſt-là qu'il faut porter une fureur heureuſe;
Je connois des Français la fougue impétueuſe.
L'ombre de leurs remparts affoiblit leur vertu,
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le deſeſpoir a gagné des Batailles:
J'attends tout de nous ſeuls, & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux Champs de Mars;
Peuples qui nous ſuivez, vos Chefs ſont vos remparts.

Il ſe tut à ces mots: les Ligueurs en ſilence
Sembloient de ſon audace accuſer l'imprudence.

Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut en frémiſſant leur crainte & leur refus.
Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers, ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la Porte,
Du Peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte,
Il s'avance : un Héros, Miniſtre des Combats,
Juſqu'aux Tentes du Roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la Gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la Victoire.
D'Aumale vous attend, Ennemis paroiſſez.

Tous les Chefs à ces mots d'un beau zèle pouſſez,
Vouloient contre d'Aumale eſſaïer leur courage.
Tous briguoient près du Roi cet illuſtre avantage,
Tous avoient mérité ce prix de la Valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence.
Combats pour ton Païs, pour ton Prince & pour toi,
Et reçois en partant les Armes de ton Roi.
Le Héros à ces mots lui donne ſon Epée.
Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux :
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.

Il

Il dit : le Roi l'embrasse, & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendoit qu'à ses yeux un Combattant parut.
Le Peuple de Paris aux remparts accourut,
Les Soldats de Henri près de lui se rangérent :
Sur les deux Combattans tous les yeux s'attachérent;
Chacun dans l'un des deux voïant son Défenseur,
Du geste & de la voix excitoit sa valeur.

Cependant sur Paris s'élevoit un nuage,
Qui sembloit apporter le tonnerre & l'orage.
Ses flancs noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les Monstres des Enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des Combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, Dieux dignes des Ligueurs;
Aux remparts de la Ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant du haut des Cieux ouverts
Un Ange est descendu sur le Trône des airs,
Couronné de raïons, nageant dans la lumiére,
Sur des aîles de feu parcourant sa carriére,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenoit d'une main cette Olive sacrée,

Ce

Ce préfage charmant d'une paix defirée,
Dans l'autre étinceloit ce Fer d'un Dieu vengeur,
Ce Glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la Mort dévorante
Livra les premiers nés d'une Race infolente.
A l'afpect de ce Glaive, interdits, defarmés,
Les Monftres infernaux femblent inanimés,
La Terreur les enchaîne, un Pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur Troupe inflexible.
Ainfi de fon Autel, teint du fang des Humains,
Tomba ce fier *Dagon*, ce Dieu des Philiftins,
Lorfque du Dieu des Dieux en fon Temple apportée
A fes yeux éblouïs l'Arche fut prefentée.

Paris, le Roi, l'Armée, & l'Enfer & les Cieux,
Enfin fur ce combat avoient fixé les yeux.
Bien-tôt ces deux Guerriers entrent dans la Carriére:
Henri du Champ d'honneur leur ouvre la barriére;
Leur bras n'eft point chargé du poids d'un Bouclier,
Ils ne fe cachent point fous ces Buftes d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vûe, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cette appareil, qui rend
Et le combat plus long & le danger moins grand.
Leur arme eft une Epée, & fans autre défenfe,
Expofé tout entier, l'un & l'autre s'avance.

Mais

Mais la Trompette sonne: ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce Combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portés & parés à l'instant.
Le Spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
Voïoit à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit, & moins impétueux.
Maître de tous ses Sens, animé sans colére,
Il songe à fatiguer son terrible Adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur.
Bien-tôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne qui l'observe, apperçoit sa foiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les Monstres frémirent:
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
» De la Ligue à jamais le Trône est renversé;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre Régne est passé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa redoutable Epée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.

L'hor-

L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche :
Il se leve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant des Soldats, dans les murs de Paris, *
Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un Peuple interdit, égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs,
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouf-

* *Cependant des Soldats, dans les murs de Paris,*] Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint Denis, & sa mort affoiblit beaucoup le Parti de la Ligue. Son Duel avec le Vicomte de Turenne n'est qu'une fiction ; mais ces Combats singuliers étoient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derriére les Chartreux, entre le Sieur de Marivaux qui tenoit pour les Roïalistes, & le Sieur Claude de Marolles qui tenoit pour les Ligueurs. Ils se battirent en présence du Peuple & de l'Armée, le jour même de l'Assassinat de Henri III. mais ce fut Marolles qui fut Vainqueur.

Etouffent leurs ſanglots, & retiennent leur plainte ;
Tout ſe tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bien-tôt de ce ſilence augmenta la terreur.
Du Camp des Aſſiégeans mille cris s'élevérent,
Les Chefs & les Soldats près du Roi s'aſſemblérent:
Ils demandoient l'aſſaut. Le Roi dans ce moment
Modéra ſon courage & leur emportement.
Il ſentit qu'il aimoit ſon ingrate Patrie,
Il voulut la ſauver de ſa propre furie.
Haï de ſes Sujets, prompt à les épargner,
Eux ſeuls vouloient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté prévenant leur audace,
Forçoit ces malheureux à lui demander grace:
Pouvant les emporter, il les fait inveſtir,
Il laiſſe à leur fureur le tems du repentir.
Il crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans allarmes,*
La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreroient ſans peine un Peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé ;
Qui, vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendroit à ſes genoux implorer ſa clémence.
Mais le faux zèle, hélas! qui ne ſauroit céder,
Enſeigne à tout ſouffrir, comme à tout hazarder.

Les

* *Il crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans allarmes,*] Henri IV. bloqua Paris en 1590. avec moins de vingt mille hommes.

Les Mutins, qu'épargnoit cette main vengeresse,
Prenoient d'un Roi clément la vertu pour foiblesse.
Et fiers de ses bontés oubliant sa valeur,
Ils défioient leur Maître, ils bravoient leur Vainqueur.
Ils osoient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Cessérent d'apporter dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la mort qui marchoit après elle,
Alors on entendit des hurlemens affreux.
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affoiblie,
Demandoient vainement le soutien de leur vie.
Bien-tôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étoit plus ces Jeux, ces Festins & ces Fêtes,
Où de Mirthe & de Rose ils couronnoient leurs têtes,
Où parmi cent plaisirs, toujours trop peu goûtés,
Les Vins les plus parfaits, les Mets les plus vantés,
Sous des Lambris dorés, qu'habite la Molesse,
De leur goût dédaigneux irritoient la paresse.
On vit avec effroi tous ces Voluptueux,
Pâles, défigurez, & la mort dans les yeux,
Périssant de misére au sein de l'opulence,

De-

Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le Vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon Fils au berceau qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une Famille entiére.
Plus loin, des malheureux couchez ſur la pouſſiére
Se diſputoient encore, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces Spectres afamés, outrageant la Nature,
Vont au ſein des Tombeaux chercher leur nourriture.
Des Morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparés par eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes miſéres!
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs Peres.
Ce déteſtable mets avança leur trépas; *
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les miſéres publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivoient

* *Ce déteſtable mets avança leur trépas;*] Ce fut l'Ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la Ligue, qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts: conſeil qui fut exécuté, & qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes, ſurquoi un Auteur remarque l'étrange foibleſſe de l'imagination humaine. (Ces Aſſiégés n'auroient pas oſé manger la chair de leurs Compatriotes qui venoient d'être tués, mais ils mangeoient volontiers les os.)

Vivoient dans l'abondance à l'ombre des Autels, *
Du Dieu qu'ils offensoient attestant la souffrance,
Couroient par-tout du Peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvroient déja les Cieux.
Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophétique,
Le Tonnerre allumé sur un Prince Hérétique:
Paris bien-tôt sauvé par des secours nombreux,
Et la Manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmoient ces malheureux, à tromper trop faciles.
Par les Prêtres séduits, par les Seize effraïez,
Soumis, presque contens, ils mouroient à leurs pieds;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'Etrangers la Ville étoit remplie;
Tigres que nos Aïeux nourrissoient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim:
Les uns étoient venus des Campagnes Belgiques;
Les autres des Rochers & des Monts Helvétiques;
Barbares, dont la guerre est l'unique métier, †
Et

* *Vivoient dans l'abondance à l'ombre des Autels,*] On fit la visite, (dit Mézeray) dans les Logis des Ecclésiastiques & dans les Couvents, qui se trouvérent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.
† *Barbares, dont la guerre est l'unique métier,*] Les Suisses

Et qui vendent leur ſang à qui veut le païer.
De ces nouveaux Tyrans les avides Cohortes,
Aſſiégent les Maiſons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effraïés preſentent mille morts:
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors;
Non pour aller ravir, d'une main adultére,
Une fille éplorée, à ſa tremblante mere;
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Semble étouffer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'aliment la découverte heureuſe,
Etoit l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une Femme, grand Dieu! faut-il à la Mémoire,*
Conſerver le recit de cette horrible Hiſtoire!
Une Femme avoit vu, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.

Des

Suiſſes qui étoient dans Paris, à la ſolde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Hiſtoriens du tems; c'eſt ſur eux ſeuls que tombe ce mot de *Barbares*, & non ſur leur Nation, pleine de bon ſens & de droiture, & l'une des plus reſpectables Nations du monde, puiſqu'elle ne ſonge qu'à conſerver ſa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

* *Une Femme, grand Dieu! faut-il à la Mémoire*,] Cette Hiſtoire eſt rapportée dans tous les Mémoires du tems. De pareilles horreurs arrivérent auſſi au Siège de la Ville de Sancerre.

Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtoit, prêt à périr comme elle.
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce Fils innocent qui lui tendoit les bras:
Son enfance, ſa voix, ſa miſére, & ſes charmes,
A ſa mere en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effraïé,
Plein d'amour, de regret, de rage, & de pitié.
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte; & d'une voix tremblante
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité,
Cher & malheureux Fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie,
Les Tyrans, ou la faim, l'auroient bien-tôt ravie:
Et pourquoi vivrois-tu! pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſére,
Rends-moi le jour, le ſang, que t'a donné ta Mere;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Dieu punis nos Tyrans de mon crime nouveau!
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon Fils ſa main déſeſpérée,
Enfonce en frémiſſant le parricide acier:
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foïer;
Et d'un bras que pouſſoit ſa faim impitoïable,
Prépare avidement ce repas effroïable.

Attirés par la faim les farouches Soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
Leur transport est semblable à la cruelle joïe
Des Ours & des Lions qui fondent sur leur proïe.
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
Près d'un corps tout sanglant à leurs ïeux se présente
Une Femme égarée, & de sang degoutante.
Ouï, c'est mon propre Fils ; ouï, Monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
Que la Mere & le Fils vous servent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature ?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous ?
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, & d'horreur agités,
Ces Monstres confondus courent épouventés.
Ils n'osent regarder cette Maison funeste,
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste :
Et le Peuple effraïé de l'horreur de son sort,
Levoit les mains au Ciel, & demandoit la mort.

Jusqu'aux Tentes du Roi mille bruits en coururent,

Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent;
Sur ce Peuple infidelle il répandit des pleurs:
O Dieu! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'ose,
Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains;
Tu le sais, je tendois les bras à ces Mutins;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à son gré s'immole ces Victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des desastres si grands
A la nécessité, l'excuse des Tyrans;
De mes Sujets séduits qu'il comble la misére,
Il en est l'ennemi, j'en dois être le Pere.
Je le suis, c'est à moi de nourrir mes Enfans,
Et d'arracher mon Peuple à ces Loups dévorans.
Dût-il de mès bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussai-je en le sauvant perdre mon Diadême,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le malgré lui de ses vrais Ennemis.
Et si trop de pitié me coute mon Empire,
Que du moins sur ma Tombe un jour on puisse lire:

»Henri de ses Sujets, Ennemi généreux,
»Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Il dit, & dans l'instant il veut que son Armée *
Appro-

* *Il dit, & dans l'instant il veut que son Armée*]

Approche ſans éclat de la Ville affamée;
Qu'on porte aux Citoïens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance, on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ſes Troupes obéïſſent.
Les murs en ce moment de Peuple ſe rempliſſent.
On voit ſur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides & tremblans;
Tels qu'on feignoit jadis que des Roïaumes ſombres
Les Mages à leur gré faiſoient ſortir les Ombres;
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelloit les Enfers & les Mânes errans.
Quel eſt de ces Mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers Défenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs Perſécuteurs.
Tous ces événemens leur ſembloient incroïables.
Ils voïoient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances, qui toujours avoient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.

Sont-

HENRI IV. fut ſi bon, qu'il permettoit à ſes Officiers d'envoïer, (comme le dit Mézeray) des rafraîchiſſemens à leurs anciens Amis & aux Dames. Les Soldats en faiſoient autant, à l'exemple des Officiers. Le Roi avoit de plus la générosité de laiſſer ſortir de Paris preſque tous ceux qui ſe preſentoient: par-là il arriva effectivement que les Aſſiégeans nourrirent les Aſſiégez.

Sont-ce-là, difoient-ils, ces Monftres fi cruels?
Eft-ce-là ce Tyran fi terrible aux Mortels,
Cet Ennemi de Dieu, qu'on peint fi plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant, c'eft la brillante image.
C'eft un Roi bienfaifant, le modèle des Rois.
Nous ne méritons pas de vivre fous fes Loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenfe.
Puiffe tout notre fang cimenter fa puiffance!
Trop dignes du trépas, dont il nous a fauvés
Confacrons-lui ces jours qu'il nous a confervés.

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage.
Mais qui peut s'affurer fur un Peuple volage,
Dont la foible amitié s'exhale en vains difcours,
Qui quelquefois s'éleve & retombe toujours?
Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui confumoient la France,
Vont fe montrer en pompe à ce Peuple abattu.
» Combattans fans courage, & Chrétiens fans vertu,
» A quel indigne appas vous laiffez-vous féduire?
» Ne connoiffez-vous plus les palmes du Martyre?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui,
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la
» Couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous
» pardonne.
» Dans fa coupable Secte il veut nous réunir:

» De ses propres bienfaits songeons à le punir.
» Sauvons nos Temples Saints de son Culte héréti-
» que.
C'est ainsi qu'ils parloient, & leur voix fanatique,
Maîtresse du vil Peuple, & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faisoit taire la voix:
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accusoient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs, & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénetra dans les Cieux.
Louis qui du plus haut de la Voute divine,
Veille sur les Bourbons, dont il est l'Origine,
Connut qu'enfin les tems alloient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopteroit son Fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les allarmes.
La Foi vint essuïer ses yeux mouillés de larmes,
Et la douce Espérance, & l'Amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son Trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds. De mille Astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés composent son essence.
Ses Saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enyvrés à jamais,

Péné-

Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi Sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'Univers il commet les destins.
Il parle, & de la Terre ils vont changer la face.
Des Puissances du Siècle ils retranchent la Race,
Tandis que les Humains, vils jouets de l'Erreur,
Des Conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers Enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire est tombé, tout Peuple eut ses Tyrans.
Mais cette impénétrable & juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence.
Quelquefois sa Bonté favorable aux Humains
Met le Sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le Pere des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante:
» Pere de l'Univers, si tes yeux quelquefois
» Honorent d'un regard les Peuples & les Rois,
» Vois le Peuple Français à son Prince rebelle,
» S'il viole tes Loix, c'est pour t'être fidelle.
» Aveuglé par son zèle, il te désobéït,
» Et pense te venger alors qu'il te trahit.
» Vois ce Roi triomphant, ce Foudre de la Guerre,
» L'exemple, la terreur, & l'amour de la Terre;
» Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur,

» Que pour l'abandonner aux piéges de l'Erreur?
» Faut-il que de tes mains le plus parfait Ouvrage
» A son Dieu qu'il adore, offre un coupable hom-
» mage?
» Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,
» Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré?
» Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connoître;
» Donne à l'Eglise un Fils, donne à la France un
» Maître,
» Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets;
» Rends les Sujets au Prince, & le Prince aux Sujets;
» Que tous leurs cœurs unis adorent ta Justice,
» Et t'offrent dans Paris le même Sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer.
Par un mot de sa bouche il daigna l'assûrer.
A sa divine voix les Astres s'ébranlérent:
La Terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblérent;
Le Roi qui dans le Ciel avoit mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'interressoit pour lui.

Soudain la Vérité, si long-tems attendue,
Toujours chére aux Humains, mais souvent in-
connue
Dans les Tentes du Roi, descend du haut des Cieux.
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux.
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cédent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent:
Bien-tôt elle se montre à ses yeux satisfaits,

Bril-

Brillante d'un éclat qui n'éblouït jamais.

Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connoît, aime enfin sa lumiére immortelle.
Il avoue avec foi que la Religion
Est au-dessus de l'Homme, & confond la Raison.
Il reconnoît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, & par-tout étendue;
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ de nos péchés, Victime renaissante,
De ses Elûs chéris nourriture vivante,
Descend sûr les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéïssant se soumet, s'abandonne
A ces Mystères Saints dont son esprit s'étonne.

Louïs, dans ce moment qui comble ses souhaits;
Louïs tenant en main l'Olive de la paix,
Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime.
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix.
Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.*

Les

* *Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.*] Ce Blocus & cette Famine de Paris, ont pour époque

l'année

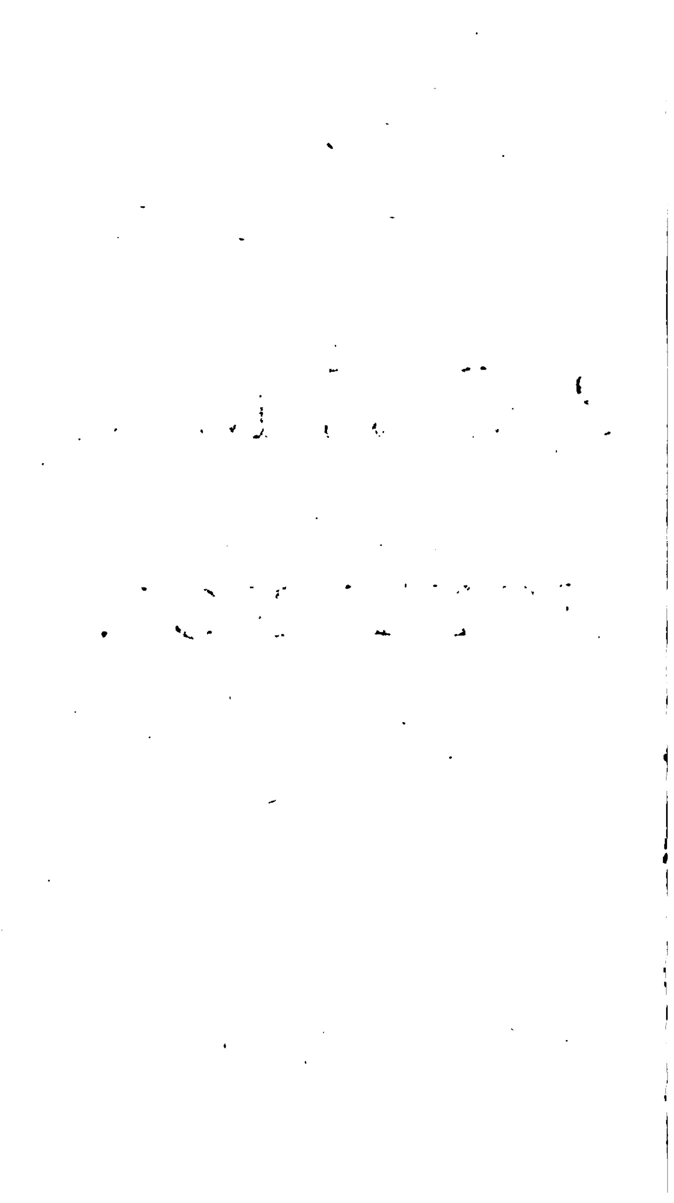
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les Prêtres sont muets: les Seize épouventés,
En vain cherchent pour fuïr des Antres écartés.
Tout le Peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnoît son vrai Roi, son Vainqueur & son Pere.

Dès-lors on admira ce Régne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop-tôt terminé.
L'Espagnol en trembla. Justement desarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée,
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit:
A reconnoître un Roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur & ses Provinces,
Fut le meilleur Sujet du plus juste des Princes.

l'année 1590. & Henri IV. n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'étoit fait Catholique en Juillet 1593. mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivoit un Poëme & non une Histoire.

FIN DE LA HENRIADE.

LE POËME DE FONTENOY.





A U R O Y.



IRE,

Je n'avois osé dédier à VOTRE MAJESTÉ *les premiers essais de cet Ouvrage. Je craignois sur-tout de déplaire au plus modeste des Vainqueurs ; mais,* SIRE, *ce n'est point ici un Panégyrique, c'est une peinture fidèle d'une partie de la Journée la plus glorieuse depuis la Bataille de Bovines. Ce sont les sentimens de la France, quoiqu'à peine exprimés ;*

més; c'est un Poëme sans exagération, & de grandes vérités, sans mélange de fiction, ni de flaterie. Le nom de VOTRE MAJESTE' *fera passer cette faible esquisse à la postérité, comme un monument autentique de tant de belles actions, faites en votre presence, à l'exemple des votres.*

Daignez, SIRE, *ajoûter à la bonté que* VOTRE MAJESTE' *a euë de permettre cet hommage, celle d'agréer les profonds respects d'un de vos moindres Sujets, & du plus zèlé de vos Admirateurs.*

VOLTAIRE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LE Public sait que cet Ouvrage, composé d'abord avec la rapidité que le zèle inspire, reçut des accroissemens à chaque Edition qu'on en faisoit. Toutes les circonstances de la victoire de Fontenoy, qu'on apprenoit à Paris de jour en jour, méritoient d'être célébrées; &, ce qui n'étoit d'abord qu'une Piéce de cent Vers, est devenu un Poëme qui en contient plus de trois cent quarante; mais on y a gardé toujours le même ordre, qui consiste dans la Préparation, dans l'Action, & dans ce qui la termine; on n'a fait même que mettre cet ordre dans un plus grand jour, en traçant, dans cette Edition, le portrait des Nations dont étoit composée l'Armée Ennemie, & en spécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais, mais non injurieux, les Nations dont LOUIS XV. a triomphé: par exemple, quand on dit des Hollandais

landais qu'ils avoient autrefois brisé le joug de *l'Autriche cruelle*, il est clair que c'est de l'Autriche, *alors cruelle envers eux*, que l'on parle : car assurément elle ne l'est pas aujourd'hui pour les Etats-Généraux ; & d'ailleurs, la Reine de Hongrie qui ajoute tant à la gloire de la Maison d'Autriche, sait combien les Français respectent sa Personne & ses vertus, en étant forcés de la combattre.

Quand on a dit des Anglais, *Et la Férocité le céde à la Vertu*, on a eu soin d'avertir en nottes dans toutes les Editions, que ce reproche de férocité ne tomboit que sur le Soldat.

En effet, il est très-véritable que lorsque la colonne Anglaise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de cette Nation criérent : *No quarter, point de quartier.* On sait encore, que quand M. de Sechelles seconda les intentions du Roy, avec une prévoyance si singuliére, & qu'il fit préparer autant de secours pour les Prisonniers Ennemis blessés, que pour nos Troupes, quelques Fantassins Anglais s'acharnérent encore contre nos soldats, dans les Chariots même où l'on transportoit les vainqueurs & les vaincus blessés. Les Officiers, qui ont, par-tout, à peu près la même éducation dans toute l'Europe, ont aussi la même générosité ; mais il y a des Pays où le Peuple, abandonné

né à lui-même, eſt plus farouche qu'ailleurs. On n'en a pas moins loüé la valeur & la conduite de cette Nation ; & ſur-tout, on n'a cité le nom de M. le Duc de Cumberland, qu'avec l'éloge que ſa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques Etrangers ont voulu perſuader au Public, que l'illuſtre Adiſſon, dans ſon Poëme de la Campagne de Hoshted, avoit parlé plus honorablement de la Maiſon du Roy, que l'Auteur même du Poëme de Fontenoy. Ce reproche a été cauſe qu'on a cherché l'Ouvrage de M. Adiſſon à la Bibliotéque de Sa Majeſté, & on a été bien ſurpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges, c'eſt vers le trois centiéme Vers. On ne les répétera point, & il eſt bien inutile d'y répondre ; la Maiſon du Roy leur a répondu par des victoires. On eſt très-éloigné de refuſer à un grand Poëte & à un Philoſophe très-éclairé, tel que M. Adiſſon, les éloges qu'il mérite ; mais il en mériteroit davantage, & il auroit plus honoré la Philoſophie & la Poëſie, s'il avoit plus ménagé dans ſon Poëme, des Têtes couronnées qu'un ennemi même doit toujours reſpecter, & s'il avoit ſongé que les louanges données aux vaincus, ſont un laurier de plus pour les vainqueurs : il eſt à croire que quand M. Adiſſon fut Secretaire d'Etat,

tat, le Ministre se repentit de ces indécences échapées à l'Auteur.

Si l'Ouvrage Anglais est trop rempli de fiel, celui-ci respire l'humanité. On a songé, en célébrant une Bataille, à inspirer des sentimens de bienfaisance. Malheur à celui qui ne pourroit se plaire qu'aux peintures de la destruction, & aux images des malheurs des hommes.

Les peuples de l'Europe ont des principes d'humanité qui ne se trouvent point dans les autres parties du monde; ils sont plus liés entr'eux, ils ont des loix qui leur sont communes; toutes les Maisons des Souverains sont alliées; leurs Sujets voyagent continuellement, & entretiennent une liaison réciproque. Les Européens chrétiens sont ce qu'étoient les Grecs; ils se font la guerre entr'eux, mais ils se conservent dans ces dissentions, d'ordinaire, tant de bienséance & de politesse, que souvent un Français, un Anglais, un Allemand qui se rencontrent, paroissent être nez dans la même ville. Il est vrai que les Lacédémoniens & les Thébains étoient moins polis que le peuple d'Athènes; mais enfin toutes les nations de la Grèce se regardoient comme des Alliés qui ne se faisoient la guerre que dans l'espérance certaine de la paix: ils insultoient rarement à des ennemis qui dans

peu

peu d'années devoient être leurs amis. C'est sur ce principe qu'on a tâché que cet ouvrage fût un monument de la gloire du Roy, & non de la honte des nations dont il triomphe : on seroit fâché d'avoir écrit contre elles avec autant d'aigreur, que quelques Français en ont mis dans leurs satyres contre cet ouvrage d'un de leurs compatriotes ; mais la jalousie d'auteur à auteur est beaucoup plus grande que celle de nation à nation.

On a dit des Suisses, qu'ils sont *nos antiques amis & nos concitoyens*, parce qu'ils le sont depuis deux cens cinquante ans. On a dit que les étrangers qui servent dans nos armées, ont suivi l'exemple de la Maison du Roy & de nos autres troupes, parce qu'en effet c'est toujours à la nation qui combat pour son Prince, à donner cet exemple, & que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la nation Française la gloire de la valeur & de la politesse. On a osé imprimer, que ce vers

Je vois cet Etranger qu'on croit né parmi nous,

étoit un compliment à un Général né en Saxe, *d'avoir l'air Français*. Il est bien question ici d'air & de bonne grace ! Quel est l'homme qui ne voit évidemment que ce vers signifie

gnifie que ce Général étranger est aussi attaché au Roi que s'il étoit né son Sujet ?

Cette critique est aussi judicieuse que celle de quelques personnes qui prétendirent qu'il n'étoit pas *honnête* de dire que ce Général étoit dangereusement malade, lorsqu'en effet son courage lui fit oublier l'état douloureux où il étoit réduit, & le fit triompher de la foiblesse de son corps ainsi que des ennemis du Roy.

Voilà tout ce que la bienséance en général permet qu'on réponde à ceux qui en ont manqué.

L'Auteur n'a eu d'autre vûë que de rendre fidèlement ce qui étoit venu à sa connoissance, & son seul regret est de n'avoir pû, dans un si court espace de tems, & dans une piéce de si peu d'étenduë, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler ; il ne pouvoit dire tout ; mais au moins ce qu'il a dit est vrai ; la moindre flaterie eût deshonoré un ouvrage fondé sur la gloire du Roy & sur celle de la Nation. Le plaisir de dire la vérité l'occupoit si entiérement, que ce ne fut qu'après six Editions qu'il envoya son Ouvrage à la plûpart de ceux qui y sont célébrés.

Tous ceux qui sont nommés n'ont pas eu les occasions de se signaler également. Celui qui, à la tête de son Régiment, attendoit l'or-

dre

dre de marcher, n'a pû rendre le même service qu'un Lieutenant-Général qui étoit à portée de conseiller de fondre sur la colonne Anglaise, & qui partit pour la charger avec la Maison du Roy. Mais si la grande action de l'un mérite d'être rapportée, le courage impatient de l'autre ne doit pas être oublié. Tel est loué en général sur sa valeur, tel autre sur un service rendu ; on a parlé des blessures des uns, on a déploré la mort des autres.

Ce fut une justice que rendit le célébre M. Despreaux à ceux qui avoient été de l'expédition du passage du Rhin. Il cite près de vingt noms, il y en a ici plus de soixante ; & on en trouveroit quatre fois davantage si la nature de l'Ouvrage le comportoit.

Il seroit bien étrange qu'il eût été permis à Homere, à Virgile, au Tasse, de décrire les blessures de mille Guerriers imaginaires, & qu'il ne le fût pas de parler des Héros véritables qui viennent de prodiguer leur sang, & parmi lesquels il y en a plusieurs avec qui l'Auteur avoit eu l'honneur de vivre, & qui lui ont laissé de sincéres regrets.

L'attention scrupuleuse, qu'on a apportée dans cette Edition, doit servir de garant de tous les faits qui sont énoncés dans le Poëme. Il n'en est aucun qui ne doive être cher à la nation, & à toutes les familles qu'ils regar-

gardent. En effet, qui n'eſt touché ſenſiblement en liſant le nom de ſon fils, de ſon frere, d'un parent cher, d'un ami tué ou bleſſé, ou expoſé dans cette Bataille qui ſera célebre à jamais; en liſant, dis-je, ce nom dans un Ouvrage, qui tout foible qu'il eſt, a été honoré plus d'une fois des regards du Monarque, & que Sa Majeſté n'a permis qu'il lui fût dédié, que parce qu'Elle a oublié ſon éloge en faveur de celui des Officiers qui ont combattu & vaincu ſous ſes ordres.

C'eſt donc moins en Poëte qu'en bon Citoyen qu'on a travaillé. On n'a point cru devoir orner ce Poëme de longues fictions, ſurtout dans la premiere chaleur du Public, & dans un tems où l'Europe n'étoit occupée que des détails intéreſſans de cette victoire importante, achetée par tant de ſang.

La fiction peut orner un ſujet, ou moins grand ou moins intéreſſant, ou, qui placé plus loin de nous, laiſſe l'eſprit plus tranquille. Ainſi, lorſque Deſpreaux s'égaya dans ſa deſcription du paſſage du Rhin, c'étoit trois mois après l'action; & cette action, toute brillante qu'elle fut, n'eſt à comparer ni pour l'importance, ni pour le danger, à une Bataille rangée, gagnée ſur un Ennemi habile, intrépide & ſupérieur en nombre, par un Roy expoſé, ainſi que ſon fils, pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce

Ce n'eſt qu'après s'être laiſſé emporter aux premiers mouvemens de zèle, après s'être attaché uniquement à louer ceux qui ont ſi bien ſervi la Patrie dans ce grand jour, qu'on s'eſt permis d'inſérer dans le Poëme, un peu de ces fictions qui affaibliroient un tel ſujet ſi on vouloit les prodiguer; & on ne dit ici en proſe que ce que M. Adiſſon lui-même a dit en vers dans ſon fameux Poëme de la Campagne d'Hoshted.

On peut, deux mille ans après la guerre de Troye, faire apporter par Venus à Enée des Armes que Vulcain a forgées, & qui rendent ce Héros invulnérable; on peut lui faire rendre ſon Epée par une Divinité, pour la plonger dans le ſein de ſon ennemi. Tout le Conſeil des Dieux peut s'aſſembler, tout l'Enfer peut ſe déchaîner; Alecton peut enyvrer tous les eſprits des venins de ſa rage; mais ni notre Siécle, ni un Evénement ſi récent, ni un ouvrage ſi court ne permettent guéres ces peintures, devenuës les lieux communs de la Poëſie. Il faut pardonner à un Citoyen pénétré, de faire parler ſon cœur plus que ſon imagination, & l'Auteur avouë qu'il s'eſt plus attendri en diſant:

Tu meurs, jeune Craon, que le Ciel moins ſévere
Veille ſur les deſtins de ton généreux frere!

que

que s'il avoit évoqué les Euménides, pour faire ôter la vie à un jeune Guerrier aimable.

Il faut des Divinités dans un Poëme épique, & sur-tout quand il s'agit de Héros fabuleux. Mais ici le vrai Jupiter, le vrai Mars, c'est un Roi tranquille dans le plus grand danger, & qui hazarde sa vie pour un peuple dont il est le pere. C'est lui, c'est son fils, ce sont ceux qui ont vaincu sous lui, & non Junon & Juturne qu'on a voulu & qu'on a dû peindre. D'ailleurs le petit nombre de ceux qui connoissent notre Poësie, savent qu'il est bien plus aisé d'intéresser le Ciel, les Enfers & la Terre à une Bataille, que de faire reconnaître & de distinguer, par des images propres & sensibles, des Carabiniers qui ont de gros Fusils rayés, des Grenadiers, des Dragons qui combattent à pied & à cheval, de parler de retranchemens faits à la hâte, d'ennemis qui s'avancent en colonne, d'exprimer enfin ce qu'on n'a guéres dit encore en Vers.

C'étoit ce que pensoit M. Adisson, bon Poëte & Critique judicieux. Il employa dans son Poëme qui a immortalisé la Campagne d'Hoshted, beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en est permis dans le Poëme de Fontenoy. Il savoit que le Duc de Malbouroug & le Prince Eugêne, se seroient très-peu souciés

ciés de voir des Dieux, où il étoit question des grandes actions des hommes. Il savoit qu'on releve par l'invention, les exploits de l'antiquité, & qu'on court risque d'affaiblir ceux des modernes par de froides allégories: il a fait mieux, il a interressé l'Europe entiere à son action.

Il en est à peu près de ces petits Poëmes de trois cens ou de quatre cens vers sur les affaires presentes, comme d'une Tragédie: le fond doit être intéressant par lui-même, & les ornemens étrangers sont presque toujours superflus.

On a dû spécifier les différens Corps qui ont combattu, leurs armes, leur position, l'endroit où ils ont attaqué, dire que la colonne Anglaise a pénétré, exprimer comment elle a été enfoncée par la Maison du Roy, les Carabiniers, la Gendarmerie, le Régiment de Normandie, les Irlandais, &c. Si on n'étoit pas entré dans ces détails dont le fond est si héroïque, & qui sont cependant si difficiles à rendre, rien ne distingueroit la Bataille de Fontenoy d'avec celle de Tolbiac. M. Despreaux dans le passage du Rhin a dit:

> Revel les suit de près; sous ce Chef redouté,
> Marche des Cuirassiers l'Escadron indompté.

On

On a peint ici les Carabiniers au lieu de les appeller par leur nom, qui convient encore moins aux Vers que celui des Cuirassiers. On a même mieux aimé, dans cette derniere Edition, caractériser les fonctions de l'Etat Major, que de mettre en Vers les noms des Officiers de ce Corps qui ont été blessés.

Cependant on a osé appeller *la Maison du Roy* par son nom, sans se servir d'aucune autre image. Ce nom de *Maison du Roy*, qui contient tant de Corps invincibles, imprime une assez grande idée, sans qu'il soit besoin d'autre figure. M. Adisson même ne l'appelle pas autrement; mais il y a encore une autre raison de l'avoir nommée, c'est la rapidité de l'action.

Vous, peuple de Héros, dont la foule s'avance,

Louis, son Fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains.

Maison du Roy, marchez, &c.

Si on avoit dit *la Maison du Roy marche*, cette expression eût été prosaïque & languissante.

On n'a pas voulu s'écarter un moment, dans cet Ouvrage, de la gravité du sujet. Despreaux, il est vrai, en traitant le passage du Rhin dans le

le goût de quelques-unes de ſes Epitres, a joint le plaiſant à l'héroïque; car après avoir dit:

Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé ſont paſſés,
Condé, dont le ſeul nom fait tomber les murailles,
Force les Eſcadrons, & gagne les Batailles,
Enguien, de ſon hymen, le ſeul & digne fruit, &c.

Il s'exprime enſuite ainſi:

Bien-tôt... Mais Vurts s'oppoſe à l'ardeur qui m'anime,
Finiſſons; il eſt temps, auſſi-bien, ſi la rime
Alloit, mal-à-propos, m'engager dans Arneim,
Je n'en ſai, pour ſortir, de porte qu'Hildesheim.

Les perſonnes qui ont parû ſouhaiter qu'on employât dans le recit de la victoire de Fontenoy quelques traits de ce ſtile familier de Boileau, n'ont pas, ce me ſemble, aſſez diſtingué les lieux & les tems, & n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une Epitre & un ouvrage d'un ton plus ſérieux & plus ſévére; ce qui a de la grace dans le genre épiſtolaire, n'en auroit point dans le genre héroïque.

On n'en dira pas davantage sur ce qui regarde l'art & le goût, à la tête d'un ouvrage, où il s'agit des plus grands intérêts, & qui ne doit remplir l'esprit que de la gloire du Roy, & du bonheur de la Patrie.




TAYLOR INST.
OXFORD

BATAILLE DE FONTENOY,
le 11. May 1745.

B. Brigade.
C. Canon.

village de

Reserve de

ARMÉ

Cavalerie

Cavalerie

Notre Dame
au Bois



LE POËME DE FONTENOY.



UOY, du siécle passé le fameux satirique,
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourans, ses flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du passage,
Cédant à nos ayeux son onde & son rivage ?
Et vous, quand votre Roy, dans des Plaines de sang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang ;
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux Batailles,

L 2 Quand

Quand des bras de l'himen s'élançant au Trépas,
Son Fils, son digne Fils suit de si près ses pas;
Vous, heureux par ses loix, & grands par sa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne silence?
Venez le contempler aux Champs de Fontenoy.
O vous, Gloire, Vertu, Déesses de mon Roy,
Redoutable Bellone & Minerve chérie,
Passion des grands cœurs; amour de la Patrie,
Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers,
Enflâmez mon esprit du feu de nos Guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image:
Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage,
J'y vois ces Combattans que vous conduisez tous;
C'est-là ce fier Saxon * qu'on croit né parmi nous,
Maurice qui touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son Roy son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour & de mourir vainqueur.
Conservez, justes cieux, ses hautes destinées,
Pour LOUIS & pour nous prolongez ses années.
Déja de la tranchée † Harcourt est accouru,
Tout poste est assigné, tout danger est prévu;
Noail-

* Le Comte Maréchal de Saxe, dangereusement malade, étoit porté dans une gondole d'osier, quand ses douleurs & sa faiblesse l'empêchoient de se tenir à cheval. Il dit au Roi, qui l'embrassa, après le gain de la Bataille, les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.
† M. le Duc d'Harcourt avoit investi Tournay.

Noailles * pour son Roy plein d'un amour fidèle,
Voit la France en son Maître & ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de Rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu, † par qui des Français le Tonnerre est guidé,
Pentievre ¶ dont le zèle avoit devancé l'âge,
Qui déja vers le Mein signala son courage,
Baviére avec de Pons, Bouflers & Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour;
Chacun porte la joye aux Guerriers qu'il commande.
Le fortuné Danoy, § Chabannes, Gallerande,
Le vaillant Berenger, ce deffenseur du Rhin,
Colbert & du Chailà, tous nos Hèros enfin, **
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Demandent seulement que le péril commence.
LOUIS avec le jour voit briller dans les airs
Les Drapeaux menaçans de vingt Peuples divers;
Le Belge qui jadis fortuné sous nos Princes,
Vit l'abondance alors enrichir ses Provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,

Puis-

* Maréchal de France.

† Grand Maître de l'Artillerie.

¶ Il s'étoit signalé à la Bataille de Dettingue.

§ M. de Danoy fut retiré par sa nourrice d'une foule de morts & de mourans sur le champ de Malplaquet, deux jours après la Bataille. C'est un fait certain : cette femme vint avec un Passeport, accompagnée d'un Sergent du Régiment du Roy, dans lequel étoit alors cet Officier.

** Les Lieutenans-Généraux chacun à leur Division.

Puissant par ses travaux & par sa liberté,
Qui, long-tems opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien constant, qui, formé pour servir,
Sait souffrir & combattre, & sur-tout obéir;
L'Autrichien rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars occupant sa pensée,
Sur tout ce Peuple altier qui voit sur tant de mers
Son commerce & sa gloire embrasser l'Univers,
Mais qui jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre & la balance:
Tous marchent contre nous, la Valeur les conduit,
La Haine les anime, & l'Espoir les séduit.
De l'Empire Français l'indomptable Génie,
Brave, auprès de son Roy, leur foule réunie:
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les Dieux allarmés sortent de leur séjour;
La fortune s'enfuit, & voit avec colére
Que sans elle aujourd'hui la Valeur va tout faire.
Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déja disposé ses bataillons hardis.
Tels ne parurent point au rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques Héros qui montés sur un char
Combattoient en désordre, & marchoient au hazard:
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage,
Tels son rival & lui prudens avec courage,
Déplo-

Déployant de leur art les terribles ſécrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiroient de plus près.

L'ESCAUT, les Ennemis, les remparts de la Ville,
Tout preſente la mort, & LOUIS eſt tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le ſignal:
D'un pas ferme & preſſé, d'un front toûjours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur devance, & la flamme environne,
Comme un nuage épais qui ſur l'aîle des vents,
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ſes flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon Maître,
Plus farouches que nous, auſſi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits:
BOURBONS! voici le tems de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant trois attaques formées
Sur trois terrains divers engagent les Armées:
Le Français dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A ſon poſte attaché joint l'art à la valeur.
La Mort ſur les deux Camps étend ſa main cruelle,
Tous ſes traits ſont lancés, le ſang coule autour d'elle.
Chefs, Officiers, Soldats, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous le fer expirans, par le plomb renverſés,
Pouſſent les derniers cris en demandant vengeance.

GRAMMONT que ſignaloit ſa noble impatience,
Grammont dans l'Eliſée emporte la douleur
D'ignorer en mourant ſi ſon Maître eſt vainqueur:

De quoi lui serviront ces grands titres * de gloire,
Ce Sceptre des Guerriers, honneur de sa mémoire,
Ce rang, ces dignités, vanités des Héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux;
Tu meurs, jeune Craon: † Que le Ciel moins sévére
Veille sur les destins de ton généreux frere!
Hélas! cher Longaunay, ¶ quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang, & ranimer tes jours?
Ces Ministres de Mars, § qui d'un vol si rapide
S'élançoient à la voix de leur Chef intrépide,
Sont, du plomb qui les suit, dans leur course arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités
Des oiseaux tout sanglans palpitans sur la terre.
Le fer atteint d'Avrai. ** Le jeune Dauberterre
Voit de sa légion tous les Chefs indomptés,
Sous le glaive & le feu mourans à ses côtés.
Guerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
Je te rends grace, ô Mars! Dieu de sang, Dieu cruel,

La

* Il alloit être Maréchal de France.

† Dix-neuf Officiers du Régiment de Hainault ont été tués ou blessés. Son frere, le Prince de Beauvau, sert en Italie.

¶ M. de Longaunay, Colonel de nouveaux Grénadiers, mort depuis de ses blessures.

§ Officiers de l'Etat-Major. Mrs. de Puisegur, de Meziere, de S. Sauveur, de S. George.

** Le Duc d'Avray, Colonel du Régiment de la Couronne.

La race de Colbert, * ce Miniſtre immortel,
Echape en ce carnage à ta main ſanguinaire,
Guerchy † n'eſt point frappé, la vertu peut te plaire.
Mais vous, brave ¶ Daché, quel ſera votre ſort ?
Le Ciel ſauve à ſon gré, donne & ſuſpend la mort.
Infortuné Luttaux ! tout chargé de bleſſures,
L'art qui veille à ta vie, ajoûte à tes tortures,
Tu meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel, & déja tu n'eſt plus.
O combien de vertus que la tombe dévore !
Combien de jours brillans éclipſés à l'aurore !
Que nos lauriers ſanglans doivent couter de pleurs !
Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs,
Ils meurent, & nos jours ſont heureux & tranquilles;
La molle volupté, le luxe de nos Villes,
Filent ces jours ſereins, ces jours que nous devons
Au ſang de nos Guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuſes.
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuſes;
Vous § qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ſes coups,

Revi-

* M. de Croiſſy avec ſes deux enfans, & ſon neveu M. Dupleſſis-Châtillon, bleſſé légerement.

† Tous les Officiers de ſon Régiment Royal des Vaiſſeaux, hors de combat; lui ſeul ne fut point bleſſé.

¶ M. Daché (*on l'écrit* Dapchier) Lieutenant-Général. M. de Luttaux, Lieutenant-Général, mort dans les opérations du traitement de ſes bleſſures.

§ M. du Brocard, Maréchal de Camp, commandant l'Artillerie.

Revivez dans nos chants quand vous mourez pour
nous.

Eh quel feroit, grand Dieu! le Citoyen barbare,
Prodigue de cenfure & de louange avare,
Qui peu touché des morts, & jaloux des vivans,
Leur pourroit envier mes pleurs & mon encens?
Ah! s'il eft parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Infenfible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous ingrats, LOUIS eft en danger.

Le feu qui fe déploye, & qui dans fon paffage,
S'anime en dévorant l'aliment de fa rage,
Les torrens débordés dans l'horreur des hyvers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance,
Qui triomphe en marchant, qui le fer à la main
A travers les mourans s'ouvre un large chemin;
Rien n'a pû l'arrêter, Mars pour lui fe déclare.
Le Roy voit le malheur, le brave & le répare:
Son fils, fon feul efpoir... Ah! cher Prince, arrêtez,
Où portez-vous ainfi vos pas précipités?
Confervez cette vie au monde néceffaire.
LOUIS craint pour fon fils, * le fils craint pour fon
pere;

Nos

* Un boulet de Canon couvrit de terre un homme entre le Roy & Monfeigneur le Dauphin; & un Domeftique

Nos Guerriers tout sanglans frémissent pour tous
deux,
Seul mouvement d'effroy dans ces cœurs généreux.
Vous, * qui gardez mon Roy, vous, qui vengez la
France,
Vous, peuple de Héros dont la foule s'avance,
Accourez, c'est à vous de fixer les destins;
Louis, son Fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains:
Maison du Roy marchez, assurez la victoire,
Soubise & Pequigny † vous ménent à la gloire.
Paroissez, vieux Soldats, ¶ dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort que de près vous bravez.
Venez vaillante élite, honneur de nos Armées,
Partez, fléches de feu, grenades § enflammées,
Phalanges de Louis, écrasez sous vos coups
Ces

que de M. le Comte Dargenson fut atteint d'une balle de fusil derriere eux.

* Les Gardes, les Gendarmes, les Chevaux-Legers, les Mousquetaires, sous M. de Montesson, Lieutenant-Général. Deux Bataillons des Gardes Françaises & Suisses, &c.

† M. le Prince de Soubise prit sur lui de seconder M. le Comte de la Marke, dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des Gendarmes, comme M. de Pequigny à la tête des Chevaux-Legers, ce qui contribua beaucoup au gain de la Bataille.

¶ Carabiniers, corps institué par Louis XIV. il tire avec des Carabines rayées. On sait avec quel éloge le Roy les a nommés dans sa Lettre.

§ Grenadiers à cheval, commandés par M. le Chevalier de Grille; ils marchent à la tête de la Maison du Roy,

Ces Combattans si fiers & si dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & sage,
Favori de l'Amour, de Minerve & de Mars,
Richelieu * vous appelle, il n'est plus de hazards;
Il vous appelle : Il voit d'un œil prudent & ferme
Des succès ennemis & la cause & le terme;
Il vole, & sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous serez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, faible & promte barriére,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerriére,
La Marke, † Lavauguion, ¶ Choiseuil d'un même effort,
Arrêtent une Armée & repoussent la mort.
Dargenson qu'enflammoient les regards de son pere,
La gloire de l'Etat à tous les siens si chere,
Le danger de son Roy, le sang de ses ayeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu qui semble impénétrable :
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable;

Ainsi

* Un Ministre d'Etat, qui n'a point quitté le Roy pendant la Bataille, a écrit ces propres mots : *C'est M. de Richelieu qui a donné ce Conseil, & qui l'a exécuté.*

† M. le Comte de la Marke au poste d'Antoin.

¶ Mrs. de Lavauguion, Choiseuil-Meuse, &c. aux Retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoy. M. de Crequi n'étoit point à ce poste, comme on l'avoit dit d'abord, mais à la tête des Carabiniers.

Ainsi qu'aux premiers tems, par leurs coups redoublés,
Les bêliers enfonçoient les remparts ébranlés.
Ce brillant escadron, * fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, & soûtient son grand nom.
Tu suis du Chastellet, jeune Castelmoron; †
Toy, qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toy, qui d'un faible bras qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendarts déchirés & sanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportoit dans ses rangs:
C'est dans ces rangs affreux que Chevrier expire;
Monaco perd son sang, & l'amour en soupire.
Anglais sur Duguesclin deux fois tombent vos coups,
Frémissez à ce nom si funeste pour vous.
Mais quel brillant Héros, au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage?
Biron, ¶ tels on voyoit dans les plaines d'Ivry

Tes

* Quatre escadrons de la Gendarmerie arrivoient après sept heures de marche, & attaquérent.

† Un Cheval fougueux avoit emporté le Porte-Etendart dans la Colonne Anglaise; M. de Castelmoron, âgé de 15. ans, lui cinquiéme, alla le reprendre au milieu du Camp des Ennemis. M. de Bellet commandoit ces Escadrons de la Gendarmerie; il eut un cheval tué sous lui, aussi-bien que M. de Chimenes, en réformant une Brigade.

¶ M. le Duc de Biron eut le commandement de l'Infanterie

Tes immortels Ayeux ſuivre le grand Henry.
Tel étoit ce Crillon, chargé d'honneurs ſuprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes,
Tels étoient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis ſi vantés renaiſſans dans leurs fils.*
Tel ſe forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre † Saxon la terreur de la terre,
Quand la Juſtice & Mars, ſous un autre Louis,
Frappoient l'Aigle d'Autriche & relevoient les Lys.
Comment ces Courtiſans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des Lions indomptables?
Quel aſſemblage heureux de graces, de valeur!
Bouflers, Meuze, d'Ayen, Duras bouillans d'ardeur,
A la voix de LOUIS courez troupe intrépide.
Que les Français ſont grands quand leur Maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront, leur pere eſt avec eux.
Son courage n'eſt point cet inſtinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de ſon eſprit, il l'eſt de la Fortune,

Rien

fanterie quand M. de Luttaux fut hors de combat; il chargea ſucceſſivement à la tête de preſque toutes les Brigades.

* M. de Luxembourg, M. de Logni, & M. de Tingri.

† Le Duc de Saxe Weimar, ſous qui le Vicomte de Turenne fit ſes premieres Campagnes. M. de Turenne eſt arriére-neveu de ce grand homme.

Rien ne trouble ſes ſens, rien n'éblouit ſes yeux.
Il marche, il eſt ſemblable à ce Maître des Dieux,
Qui, frappant les Titans, & tonnant ſur leurs têtes,
D'un front majeſtueux dirigeoit les tempêtes.
Il marche, & ſous ſes coups la terre au loin mugit,
L'Eſcaut fuit, la Mer gronde, & le Ciel s'obſcurcit.
Sur un nuage épais que des antres de l'Ourſe
Les vents affreux du Nord aportent dans leur courſe,
Les Vainqueurs des Valois deſcendent en courroux:
CUMBERLAND, diſent-ils, nous n'eſpérons qu'en vous;
Courage, raſſemblez vos légions altiéres,
Bataves, revenez, défendez vos barriéres;
Anglais, vous que la paix ſembloit ſeule allarmer,
Vangez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer;
Ainſi que ſes bienfaits craindrez-vous ſa Vaillance?
Mais ils parlent en vain, lorſque LOUIS s'avance,
Leur génie eſt dompté, l'Anglais eſt abbatu,
Et la férocité * le céde à la vertu.
CLARE avec l'Irlandois, qu'animent nos exemples,
Venge ſes Rois trahis, ſa Patrie & ſes Temples.

Peuple

* Ce reproche de férocité ne tombe que ſur le ſoldat, & non ſur les Officiers, qui ſont auſſi généreux que les nôtres. On m'a écrit que lorſque la colonne Anglaiſe déborda Fontenoy, pluſieurs ſoldats de ce corps crioient, *no quarter*, *no quarter*, point de quartier.

Peuple sage & fidèle, heureux Helvétiens, *
Nos antiques amis & nos concitoyens,
Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardens Neustriens † suit la fougue indomptable.
Ce Danois, ¶ ce Héros, qui des frimats du Nord,
Par le Dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les Français qu'il est venu défendre.
Mille cris redoublés dans les airs font entendre,
Rendez-vous ou mourez, tombez sous notre effort:
C'en est fait, & l'Anglais craint LOUIS & la mort.
Allez, brave d'Estrée, § achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échapés au carnage;
Que du Roy qu'ils bravoient ils implorent l'apui:
Ils seront fiers encore, ils n'ont cédé ** qu'à lui.
Bien-tôt vole après eux ce corps fier & rapide, ††
Qui

* Les Régimens de Diesbak & de Betens, de Courten, &c. avec des Bataillons des Gardes Suisses.

† Le Régiment de Normandie, qui revenoit à la charge sur la colonne Anglaise, tandis que la Maison du Roy, la Gendarmerie, les Carabiniers, &c. fondoient sur elle.

¶ M. de Lovendal.

§ M. le Comte d'Estrée à la tête de sa Division, & M. de Brionne à la tête de son Régiment, avoient enfoncé les Grenadiers Anglais, le sabre à la main.

** Depuis S. Louis, aucun Roy de France n'avoit battu les Anglais en personne, en bataille rangée.

†† On envoya quelques Dragons à la poursuite: Ce corps étoit commandé par M. le Duc de Chevreuse, qui s'étoit distingué au combat de Sahy, où il avoit reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du

Qui semblable au Dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme en courant,
Donne de deux combats le spectacle effrayant.
C'est ainsi que l'on voit dans les champs des Numides,
Différemment armés des Chasseurs intrépides;
Les coursiers écumans franchissent les guérets,
On gravit sur les monts, on borde les forêts;
Les piéges sont dressez, on attend, on s'élance,
Le javelot fend l'air, & le plomb le devance;
Les Léopards sanglans percés de coups divers,
D'affreux rugissemens font retentir les airs;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.
Ah! c'est assez de sang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entassés, c'est marcher trop longtems.
Noailles,* ramenez vos Soldats triomphans;
Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses
Traîner dans notre Camp ces machines affreuses,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés;
Qu'ils

du mot *Dragon*, est qu'ils portérent un Dragon dans leurs Etendarts sous le Maréchal de Brissac, qui institua ce Corps dans les guerres du Piémont.

* Le Comte de Noailles attaqua de son côté la colonne d'Infanterie Anglaise avec une Brigade de Cavalerie, qui prit ensuite des Canons.

Qu'ils renverſent par vous les murs de cette Ville,
Du Batave indécis la barriére & l'aſile,
Ces premiers * fondemens de l'Empire des Lys,
Par les mains de mon Roy pour jamais affermis.
Déja Tournay ſe rend, déja Gand s'épouvante,
Charles-Quint s'en émeut; ſon ombre gémiſſante
Pouſſe un cri dans les airs & fuit de ce ſéjour,
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit, mais quel objet pour cet ombre allarmée,
Il voit ces vaſtes champs couverts de notre Armée,
L'Anglais deux fois vaincu, fuyant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laiſſant les étendarts,
Le Belge en vain caché dans ſes Villes tremblantes;
Les murs de Gand tombés ſous ſes mains foudroyantes,
Et ſon Char de victoire en ces vaſtes rampars, †
Ecraſant le berceau du plus grand des Céſars. ¶

Français, heureux Français, peuple doux & terrible,
C'eſt peu qu'en vous guidant LOUIS ſoit invincible,
C'eſt

* Tournay, principale Ville des Français ſous la premiere race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

† La Ville de Gand ſoumiſe à Sa Majeſté le 11. Juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par M. du Chaila, à la tête des Brigades de Crillon & de Normandie, le Régiment de Graſſin, &c.

¶ Des Céſars modernes.

C'est peu que le front calme, & la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux sereins;
C'est peu d'être vainqueur, il est modeste & tendre,
Il honore de pleurs le sang qu'il vit répandre,
Entouré des Héros qui suivirent ses pas,
Il prodigue l'éloge & ne le reçoit pas;
Il veille sur des jours hazardés pour lui plaire,
Le Monarque est un homme, & le Vainqueur un pere:
Ces captifs tout sanglans portés par nos soldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ces jours de sang, d'horreur & de furie,
Ainsi qu'en leurs foyers, au sein de leur Patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Consolés, secourus, servis par leurs vainqueurs.
O grandeur véritable! O victoire nouvelle!
Eh! Quel cœur ulcéré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon Roi,
Et ne pas souhaiter d'être né sous sa Loi?
Il étendra son bras, & calmera l'Empire:
Déja Vienne se taît, déja Londres l'admire,
La Baviere confuse au bruit de ses exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des Rois;
Naple est en sûreté: la Sardaigne en allarmes;
Tous les Rois de son sang triomphent par ses armes,
Et de l'Ebre à la Seine en tous lieux on entend:
LE PLUS AIME' DES ROIS EST AUSSI LE PLUS GRAND.

Ah!

Ah ! qu'on ajoûte encore à ce titre suprême,
Ce nom si cher au monde & si cher à lui-même,
Ce prix de ses vertus qui manque à sa valeur,
Ce titre auguste & saint de Pacificateur.
Que de ces jours si beaux, de qui nos jours dépendent
La course soit tranquille, & les bornes s'étendent
Ramenez ce Héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers qu'il vit combattre, & vaincre à ses côtez
Les palmes dans les mains nos Peuples vous attendent,
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent;
Vos meres, vos enfans, à vos desirs rendus,
De vos périls passés encor tout éperdus,
Vont baigner dans l'excès d'une ardente allégresse,
Vos fronts victorieux de larmes de tendresse.
Accourez, recevez à votre heureux retour,
Le prix de la Vertu presenté par l'Amour.

FIN.

